HITLER

OU LA FAILLITE DU SURHOMME

NIETZSCHE SOURCE DE HITLER

—

Tout le monde parle de Hitler à tort et à travers, non seulement sans l'avoir jamais vu ni entendu, mais sans connaître un traître mot des affaires allemandes... Apportons notre pierre... que ce soit mon excuse d'avoir passé les étés 1930 et 31 en Allemagne... Si le chef raciste n'est pas un de mes intimes, j'ai du moins vu sa propagande, et ses efforts d'une année à l'autre sur les masses.

Crise économique, raison majeure du succès de Hitler : et l'on croit avoir tout dit après cette trouvaille lapidaire. Depuis quand les questions économiques mènent-elles le monde? Depuis le siècle de la machine? Non, même pas! Jamais la finance ni des mobiles économiques purs ne mèneront l'humanité. Si les commerçants, si les possédants, si les riches menaient le monde, il n'y aurait jamais de révolutions ni de guerres. N'est-on pas frappé de ce fait que, dans les luttes électorales, ce n'est pas l'argent qui triomphe, mais l'idée, je dirais presque : l'idéologie, ou même : le sentiment?

Dans la vie et l'évolution des peuples, c'est la même chose : sans méconnaître l'importance des faits d'ordre économiques, j'estime que ce furent toujours des motifs sentimentaux et philosophiques, — qu'on les orne du nom de politiques ou de religieux, n'importe, — qui marquèrent les grands tournants de l'histoire. Ce sont les idées qui mènent le monde.

L'inflation, l'endettement systématique, la surproduction, le gel des crédits et l'exode des capitaux, ce ne sont pas les seuls motifs de la crise politique allemande et du succès de Hitler. Il y a des sources spirituelles, il y a un dynamisme philosophique qui confèrent au mouvement hitlérien une grandeur que trop de Français méconnaissent, et qui constituent pour les Etats voisins de l'Allemagne un danger d'une extrême gravité.

§

« *Werde hart!* » sois dur! Voilà un leitmotiv que j'ai entendu, que j'ai vu affiché, imprimé sur des fanions et des banderoles, voilà un des commandements de Hitler, voilà l'idéal d'une bonne moitié de l'Allemagne actuelle.

Quel fut le prédicateur de cette doctrine? Le boiteux Epictète ou le doux empereur Marc-Aurèle? Non pas, car ils étaient des passifs, prêchant la dureté vis-à-vis de soi-même, beaucoup plus que vis-à-vis des autres. Tandis que les Hitlériens sont des actifs, qui s'inspirent de la parole de Nietzsche : « Tout est vain, qui ne sert à l'action. »

Nietzsche! Tel est le grand prédicateur moderne de la dureté, cette vertu « nécessaire à qui veut gravir les montagnes ». Béni soit ce qui rend dur, dit Zarathustra (*Gelobt sei, was hart macht*). Cela est archi-connu, relisez seulement *Ainsi parlait Zarathustra,* notamment le chapitre sur « la mort volontaire ».

Sois dur! Pas de pitié! La pitié est notre plus grande ennemie, dit Zarathustra, la vie est le triomphe du plus fort — théorie darwinienne qui aboutit au mot fameux : la force prime le droit. C'est l'une des théories les plus familières de Nietzsche comme de Hitler : si la nature a besoin du combat pour l'existence, on ne doit pas déplorer le mal qui en découle, ni la douleur, ni la guerre.

Pleurer sur la lutte pour la vie, cela est d'un faible,

d'un décadent. Il faut dire : « oui » à la vie et accepter sa destinée, dit Nietzsche : « *Amor fati* »....

Sans lutte, pas de vie, pas de progrès. La douleur fortifie le fort et affaiblit le faible; elle exerce la volonté, devient une source de volupté, il faut lutter avec joie. Les accents du « Chant de Minuit » de Zarathustra semblent une paraphrase de l'adage d'Héraclite : « Polemos patèr pantôn » : la guerre est père de toutes choses... adage dont les masses allemandes font leur credo, même après avoir vu dans toutes les salles de cinéma *A l'Ouest rien de nouveau*, *Quatre de l'infanterie* et *Les Croix de bois*...

§

Dureté, guerre et lutte à tout prix, dionysisme délirant, retour à la sauvagerie de la « blonde Bestie » selon Tacite, mépris de tout sentiment supérieur de l'humanité, dictature de la violence et de la brutalité, est-ce tout l'évangile hitlérien, est-ce là toute la corruption de l'enseignement et de l'exemple de l'intègre philosophe qu'était Nietzsche? Non, il y a des racines plus profondes.

C'est au nom de l'aristocratisme que les dictateurs hitlériens, qui sont aussi peu socialistes que possible, en dépit de leur étiquette, enrôlent les masses allemandes dans leur fausse « Armée du Salut ». Cet aristocratisme a toujours été la doctrine des forts en face des faibles. Elle a été érigée par Darwin en théorie scientifique et par Nietzsche en morale : la morale des « Maîtres » opposée à celle des « Esclaves ». Dans la nature règne le droit du plus fort. Cette constatation suffit à Nietzsche pour condamner le christianisme, religion démocratique de pessimistes qui doutent d'eux-mêmes, religion qui enseigne l'amour, la pitié et la faiblesse.

Vivre en homme digne de ce nom, c'est au contraire, pour lui, manquer de pitié et d'amour du prochain, c'est

faire la guerre : son paradis, comme celui du Seigneur de Montherlant, est à l'ombre des épées (*Mein Paradies ist unter Schatten meines Schwertes,* dans *Ecce Homo,* parag. 2 et dans *Wille zur Macht,* parag. 613). Il fournira même l'argument décisif aux paroles de Bethmann-Hollweg en 1914 et du Manifeste des 93 intellectuels dans son *Zarathustra* : « *Ihr sagt, die gute Sache sei es, die sogar den Krieg heilige? Ich sage euch : der gute Krieg ist es, der jede Sache heiligt.* » (Vous dites que la bonne cause justifie la guerre? Non, c'est une bonne guerre qui sanctifie toute cause), sophisme authentiquement hitlérien...

Mort au faible! La nature le destine à périr. L'homme sain vit conformément à la nature, qui est insensible. Le christianisme nous rendait esclaves d'un dieu fictif, au lieu de nous donner la domination d'un monde réel; le salut de l'humanité dépend de l'avènement de fortes individualités, de dominateurs, de surhommes, qui seront assez durs pour mépriser les « *Viel zu Vielen* », la masse, la chair à canon, et pour l'asservir. Théorie qui n'est pas de Nietzsche vieilli, aigri, aux paroles outrancières, mais une théorie de toujours, que l'on trouve éparse dans toute son œuvre, même de début (dans *Schopenhauer éducateur* : « *man soll zum Vorteil der seltensten und wertvollsten Menschen leben* »). La masse des hommes doit servir à mettre en lumière les hommes supérieurs... C'est une théorie fort séduisante, mais Nietzsche n'a su citer en exemple que des monstres comme César Borgia ou Napoléon... et aujourd'hui elle est adoptée par Hitler. C'est si commode de se considérer *a priori* comme un surhomme, de se créer une morale à son unique usage, de n'obéir qu'à sa loi et de plier les autres à son égoïsme et son ambition!

C'est une théorie proprement romantique et proprement allemande. Elle est tout à fait analogue à la théorie des «droits du génie » que proclamaient les adeptes

du mouvement « Sturm und Drang », Klinger dans son *Simsone Grisaldo,* Gœthe dans *Gœtz de Berlichingen.*

Ces héros sont pavés de bonnes intentions, évidemment, sinon la thèse ne serait pas soutenable, et le satanisme pur, le mal pour le mal, ne pourrait être représenté à la scène. Mais pratiquement, la théorie des droits du génie que nul contrôle n'endigue mène immanquablement aux pires excès, aux brutalités les plus injustifiables. Elle légitime non seulement la guerre sous toutes ses formes, même la financière, au bénéfice des Lœwenstein et des Kreuger, mais l'individualisme outrancier en morale, l'anarchie en matière sentimentale. De semblables divagations foisonnent dans la littérature romantique allemande : c'est la grave et naïve impudeur de la *Stella* de Gœthe jeune, c'est la *Lucinde* de Frédéric Schlegel, ce défi à la logique et au bon sens dans un fatras allégorique, dithyrambique, idyllique au nom de la nature et de la santé; c'est *Wally* de Lutzow, roman à thèse en faveur du ménage à trois; c'est *Madonna* de *Mundt,* plaidoirie sensualiste et mystique pour l'amour libre... Impossible de ne pas penser à la floraison extraordinaire du nudisme dans l'Allemagne contemporaine, parallèlement à la floraison du hitlérisme, ce nudisme prôné par le jeune Gœthe pas encore assagi, ce nudisme célébré par Nietzsche au nom des athlètes grecs, — théorie admirable et d'un haut idéal, j'en conviens, mais totalement irréalisable et qui, en dépit de la gravité, de la « Gründlichkeit » que tant d'Allemands y apportent, mène fatalement à l'anarchie sexuelle.

§

J'ai noté par des contacts personnels avec des Hitlériens, avec de purs Junkers, que cette théorie du retour à la nature, « seul remède pour relever la civilisation », s'alliait dans leur esprit avec celle de l'inégalité des hommes et de la hiérarchie. Thèse nietzschéenne s'il en

fut (je ne peux comprendre comment un Jaurès, un Palante, un Andler ont pu voir en Nietzsche un socialiste; il faut que l'esprit de parti obnubile toute faculté critique). « Eliminons le faible, aidons le fort, n'a cessé de prêcher Nietzsche. Les progrès sont dus aux grands conquérants, qui sont au-dessus de la notion vulgaire du bien et du mal »...

Cette révision des valeurs morales nous aide à comprendre l'hésitation de l'Allemagne actuelle, sans direction, voguant hors de toute voie raisonnable, ayant obscurément foi en un avenir meilleur, par quelque révolution qu'il soit amené. Tout est provisoire, on ne vit qu'avec le sentiment du « devenir », en imaginant un demain différent d'hier, en le voulant différent d'hier. Etre aujourd'hui, cela n'a pas de sens pour un Allemand, nous enseigne Bertram dans sa magnifique étude sur Nietzsche; mais devenir, c'est le mot d'ordre de tout véritable Allemand. « *Stuerzen wir uns in das Rauschen der Zeit* », disait déjà Gœthe (*Faust,* 1754), *Fuehrt mich weg zu neuem, buntem Leben!* » (1121). Pour Nietzsche, ceux qui n'ont pas le sentiment qu'ils sont citoyens de ce temps ont le droit d'être pleins d'espérance. D'où l'espérance hitlérienne révoltée contre les concessions qu'impose la nécessité présente, et qui ne table que sur une Revanche. Mais quelle erreur de croire que l'avenir sera forcément meilleur que le présent! Avant de condamner le présent, il faudrait l'accepter et le vivre.

Qu'il y ait quelque héroïsme dans cette confiance aveugle en l'avenir, de la force et de la jeunesse, je ne le nie pas. Nietzsche fut à ce point de vue un bon éducateur. Dans sa lutte contre la maladie et la folie, dans son affirmation de la bonté de la nature et de la valeur de la vie malgré tout, dans son mythe de l'éternel retour, ce noir serpent auquel le berger coupe la tête avec ses dents, et ensuite rit, jusque dans cette acceptation extatique de la solitude et ce pathos de l'attitude

par goût du martyre, il y a de l'héroïsme. Ces valeurs de courage et de virilité, le goût du risque et l'audace (il faut vivre dangereusement), sont au premier plan de la vie morale de l'Allemagne actuelle. « Douter de soi, disait Nietzsche, est un symptôme de pourriture. » La confiance en soi, l'énergie, la vitalité, se retrouvent au plus haut degré chez les partisans de Hitler.

Il y a là une extraordinaire alliance du classicisme et du romantisme. Classique, ce stoïcisme qui aime la vie malgré la douleur et le mal, même à cause d'eux; classique, cet *amor fati,* cette volonté de chercher la douleur et de la vaincre, de s'élever au-dessus d'elle, de surmonter l'idée de l'éternelle inutilité de nos efforts. C'est l'héroïsme luthérien, dérivant de son égocentrisme dionysiaque, de sa joie de posséder Dieu (*ich bin Gottes mächtig,* qui fait prévoir le *Gott mit uns!*). C'est l'héroïsme beethovénien de la IXe Symphonie sur le dithyrambe de Schiller : toutes les créatures, du ver de terre à l'archange, sont également bénies, toutes doivent bénéficier de la grâce de Dieu, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, « *hoch geistig oder schlicht sinnlich* ». C'est l'héroïsme gœthéen, qui condamne la révolte faustienne contre les limitations de l'individu, et prêche que l'homme doit s'accepter lui-même, se déterminer et se modeler, n'aspirer qu'à réaliser l'idée finie, bornée, qui est lui, et se résigner à n'être que cela.

Mais combien romantique, d'autre part, ce dynamisme délirant de la jeunesse allemande actuelle, cette émancipation d'écoliers lâchés, cette *Jugendbewegung* révolutionnaire et révoltée contre toute autorité ancienne, cet optimisme dionysiaque en l'avènement d'une ère nouvelle au prix de la ruine de la civilisation française dédaigneusement taxée de « bourgeoise »! Cela rend encore un son nietzschéen. Le bonheur même devenant souffrance, ainsi que le conte Nietzsche, à propos d'une audition de *Carmen,* cette impressionnabilité morbide,

l'orgueil dans la faiblesse, le dialogue ininterrompu avec ses nerfs, ce narcissisme, le besoin de confession, étalage à nu, naïf exhibitionnisme moral allant de pair avec le nudisme, voilà Nietzsche et la jeunesse allemande actuelle. L'insatiabilité donjuanesque, la chasse à l'inconnu, l'incapacité de garder et de posséder, l'hypersensibilité qui ne cherche pas le repos, mais le superlatif de toutes les excitations dans un rythme cinématographique, tel fut Nietzsche, tels sont les trois quarts des jeunes Allemands. Romantisme juvénile, ce mépris du sommeil, de la fatigue, de la pitié, de la facilité. Romantisme juvénile, cette générosité qui donne parce qu'elle croit tout avoir en surabondance (Chapitre : *die schenkende Tugend* dans *Zarathustra*).

Et que d'ombres à la conception du courage chez Nietzsche, conception de toute l'Allemagne moderne! Qu'on se souvienne des attaques de Nietzsche contre les vertueux, qu'il compare à des rouages de montre (« *ihren Hemmungen heissen sie Tugend! Die sind gleich Alltags-Uhren, die aufgezogen wurden; sie machen ihr Tiktak und wollen, dass man Tiktak-Tugend heisse. Tugend, das ist still im Sumpfe sitzen* »). Non seulement Nietzsche stigmatise la vertu de marécage, mais il accuse les vertueux de ne chercher qu'un bon sommeil. Il y a dans sa haine du sommeil, de la régularité, de l'ordre, un romantisme de l'énergie extrêmement dangereux. Car si la méthode peut avoir une valeur pédagogique de premier plan, il ne manque que l'indication du but, de la direction à prendre. Le culte de l'énergie pour elle-même, ayant en elle-même sa propre fin, cela peut mener au mal, au nihilisme, à la folie des grandeurs, au déchaînement des Hitlériens, à la guerre fraîche et joyeuse : « Il vaut mieux faire le mal que penser mesquinement, dit Nietzsche. Malheur à ceux qui n'ont pas un idéal au-dessus de leur pitié! Il n'y a de résurrections que là où il y a des tombeaux! »

Lorsque ce romantisme du risque, de la dureté, de l'héroïsme reste vague, comme chez Nietzsche, cela n'est pas encore trop dangereux. C'est de la littérature. On se mortifie, on se lacère, on refuse les chaînes trop douces et les bonheurs trop faciles, on ne se trouve bien nulle part, on veut du changement, on veut s'évader. Cela est charmant quand le lecteur s'évade avec Nathanaël ou d'autres personnages d'André Gide; ou avec Salavin créé par Duhamel, ou avec les héros du *Diable au corps,* de *A la dérive,* de *l'Ordre.* Mais quand on sort d'un type littéraire, on trouve dans la vie réelle des fantoches inquiétants. Gœthe s'est purgé de son romantisme en créant les personnages de Werther, de Clavigo, de Weislingen dans *Goetz;* ce fut une utile soupape pour sa faiblesse. Nietzsche a peut-être créé trop tard Zarathustra, il était déjà terrassé sans rémission par le rongement meurtrier du Moi, cette combustion sur le bûcher des contradictions; à l'âge où les autres hommes se stabilisent, il poussa sa fougue à l'extrême, son masochisme devint une passion intellectuelle. Que deviendront ses disciples hitlériens? Il est facile de le prévoir. Le hautain enseignement nietzschéen du sacrifice sans but assigné ne peut aboutir qu'à l'autodestruction. Se sacrifier à quoi? A rien, puisque Nietzsche ne connaît pas d'idéal au-dessus de la terre, au-delà de l'égoïsme vital, et qu'il n'est pas parvenu à substituer le culte de l'homme à celui de Dieu. L'héroïsme qui ne sert à rien n'est qu'anéantissement. Chez Nietzsche, c'est de la haute poésie. Mais ses disciples hitlériens légitiment ce romantisme de la violence et de l'héroïsme par l'utilité de l'œuvre accomplie. Au lieu de l'exercer au dedans, contre eux-mêmes, ils l'exercent — ou entendent l'exercer — au dehors, dans la vie réelle, au profit du corps social dont ils font partie : l'Allemagne. Il est superflu de préciser que cette dynamite nietzschéenne entre les mains de la jeu-

nesse hitlérienne sera fatalement lancée contre le Traité de Versailles, ce carcan dans lequel l'insatiable Allemagne étouffe, et qu'elle détruira *ferro* et *igni*. Et s'il se trouve encore quelques Allemands raisonnables, ayant vécu l'expérience des récentes décades et comprenant la responsabilité des gouvernements à la situation actuelle, pour dire aux apôtres dionysiaques de la guerre de revanche qu'elle serait criminelle, ceux-ci leur répondront le mot de Nietzsche : « *Der Verbrecher ist höchstens Kranker, Tor, aber nicht Bösewicht, Sünder* ».

§

Cette transmutation des valeurs morales érigées par Nietzsche, ce grand transmutateur, sur le plan matériel, n'est pas un cas isolé, mais un fait général. On donne différents noms à cette matérialisation contemporaine des anciens idéaux allemands : « *Neue Sachlichkeit* », objectivité, sincérité, réalisme, acceptation du fait. Cette répudiation de l'idéal chrétien n'est pas nouvelle en Allemagne, et déjà Luther, avant Calvin, conseillait d'user des biens de la terre, pour plaire à Dieu, qui les a mis à notre disposition. Il conseillait aussi de réserver la notion de liberté à la vie intérieure, et de se soumettre à l'autorité extérieure, d'obéir « *rund und rein* » aux Princes, lieutenants de Dieu, c'est-à-dire à l'Etat. Nietzsche a fulminé contre l'Etat bismarckien, qui l'a systématiquement ignoré ou méconnu, mais c'est bien de lui que découle l'adhésion de l'Allemand actuel à la loi de la vie, au sens de la terre. Ce « oui » dit à la vie du fond même de l'anarchie morale, voilà une inspiration essentiellement nietzschéenne. On part de l'individualisme luthérien et nietzschéen, la sincérité est érigée en morale en soi, puis on superpose la notion de groupe, alimentée par la mystique nationale. Le but n'est pas très précis, c'est la réalisation des destinées de l'Allemagne « *über alles* », dans

tous les domaines possibles. Pour le moment, dans le domaine matériel.

Car c'est ce qui m'a frappé le plus au cours de mes derniers séjours outre-Rhin. Des intellectuels, même des professeurs, jusqu'à des artistes, étaient froissés lorsque j'émettais l'opinion que l'âme allemande est avant tout artiste et philosophique. On me répondait que la raison d'être et l'avenir de l'Allemagne sont dans l'action, non pas dans le rêve, la musique, la poésie ou les spéculations philosophiques. On voulait avant tout que l'Allemagne devînt un Etat matériellement, militairement puissant, c'est-à-dire le premier de l'Europe.

Or, cela ne peut se faire que par l'écrasement de la France. Et lorsque, dans un but de paix, vous essayez de plaider en faveur d'une commune culture franco-allemande sur des bases gréco-latines, voici ce qu'on vous répond : « *Weg mit dem Begriff Kultur!* Nous ne voulons plus entendre parler de ce mot de culture! Patrie d'abord! Rendez-nous nos frontières de 1914 et nous verrons ensuite la question de la culture! Du reste nous n'avons aucunement besoin de culture méditerranéenne; nous lui avons emprunté tout ce qui était nécessaire, et même bien trop, cela n'a fait que polluer la pureté de l'âme allemande, celle des Germains décrits dans Tacite et dans les Niebelungen. Pour le moment, nous nous moquons de votre culture et n'avons rien de commun avec elle. D'abord notre Alsace et notre couloir polonais! »

Que l'on mette cela sur le compte de l'exaspération nationale, je l'admets, quoique le fait soit suffisamment grave, et général, pour avoir une valeur en soi. Mais j'ai constaté aussi chez les intellectuels les plus dignes de ce nom une désaffection profonde à l'égard de tout ce qui constitue aux yeux des Français l'idéal de la culture. Qui n'a pas séjourné en Allemagne s'en rendra suffisamment compte en lisant les terribles réquisitoires de Platz, de Sieburg, de Curtius, qui voient en nous des Barbares

nuisant à la marche du progrès, quoiqu'ils s'attendrissent sur les agréables frondaisons du Luxembourg, sur la qualité de nos vins et de nos femmes...

Il n'est pas jusqu'aux plus illustres représentants allemands de l'humanisme qui ne soient dédaignés par nos voisins d'outre-Rhin. Le grand Gœthe, en particulier, est abhorré par l'immense majorité des étudiants, comme n'étant pas assez allemand. On ne lui pardonne pas son voyage en Italie et son *Iphigénie,* sa modération à l'égard de la France, et d'avoir été trop vieux pour participer à la « *Befreiungskrieg* » de 1813. Seules parmi ses œuvres, *Goetz* et *Egmont* trouvent grâce, parce que les tirades en faveur de la liberté qu'elles contiennent semblent annoncer l'heure de la revanche contre la France. Trois de mes confrères m'ont fait cadeau de leur Gœthe complet, parce qu'ils ne voulaient plus le voir dans leur bibliothèque.

La source de cette méconnaissance par les Allemands d'aujourd'hui de leur plus grand représentant dans la littérature? C'est encore Nietzsche.

Il serait superflu de souligner l'antithèse qu'offrent le caractère et l'œuvre des deux hommes : Gœthe est une nature organique en accord avec la marche de l'univers; exubérant, chaotique, prodigue de son Moi dans sa jeunesse, il devient réfléchi, ordonné, conservateur, ménager de lui-même en avançant en âge. Au contraire, Nietzsche devient de plus en plus démoniaque, outsider de toutes catégories, hors de toute frontière et de toute discipline. Ce qu'il appelle remporter des victoires sur lui-même, c'est se déchirer et se consumer, courir à une désagrégation toujours plus fatale. Ce qu'il appelle se surmonter, c'est plonger le couteau dans les couches profondes de sa substance interne, selon le mot de Stefan Zweig; c'est par exemple l'amputation de Wagner, opération chirurgicale qui ressemble à un suicide; c'est rompre tous les liens avec le Passé, comme les Hitlériens actuels, c'est étrangler ses anciennes croyances et lâcher la bride à

ses démons. Pour Gœthe au contraire, c'est dompter ses démons, les dominer, élargir harmonieusement sa vie autour d'un centre fixe, concilier, synthétiser et absorber.

Gœthe fut le consciencieux imitateur des chefs-d'œuvre classiques, il allia solennellement dans le *Second Faust,* par le symbole d'Euphorion, la culture antique à l'âme allemande moderne, il alla même jusqu'à écrire une idylle paysanne, *Hermann und Dorothea,* — à laquelle la toile de fond de la Révolution Française prête des allures d'épopée, — en style homérique; il fit ainsi un pont sur le fossé creusé par la Réforme luthérienne entre l'antiquité gréco-latine et l'Allemagne, et fit rattraper à ses compatriotes leur retard.

Aujourd'hui, l'Allemagne hitlérienne coupe ce pont et s'isole de nouveau dans ce qu'elle appelle la culture purement germanique, et que je conçois mal (serait-ce le machinisme?). Le responsable est Nietzsche.

On se récriera, on me citera *la Naissance de la Tragédie,* son premier ouvrage et peut-être le plus beau, où il donne une inoubliable définition des deux aspects du génie grec: l'apollinien et le dionysien. Certes, mais Nietzsche en peignant le dionysisme des Grecs, n'a fait que peindre un aspect de l'âme humaine beaucoup plus germanique que grec, et c'est le seul qu'il ait adopté, exagérément célébré et lui-même imité dans sa vie et son œuvre. Dans tous ses livres postérieurs, Nietzsche a été l'infatigable pionnier de la rupture de l'Allemagne contemporaine avec la culture antique. Depuis ses *Considérations inactuelles* jusqu'à *Zarathustra,* il n'a cessé de combattre les savants et leur « maladie historique », d'opposer à la connaissance du passé l'élaboration de l'avenir, — un avenir bien vague dans son esprit. L'ancien professeur de philologie est devenu l'adversaire de la philologie: encore une croyance ancienne qu'il a « surmontée » en lui, espérant pouvoir la remplacer par une autre. Il s'est particulièrement attaqué à l'alexandrinisme, qu'il taxe de symptôme

de décadence, et croit revoir fleurir dans son époque. Il a tracé par là la voie à Ostwald Spengler. Faire des recherches dans le passé, admirer et imiter, cela est momifiant. Il faut tout ramener à l'action vivante, à la formation de l'avenir.

Il n'a point méconnu la grandeur des philosophes de l'antiquité, par exemple Platon; mais ce fut pour s'opposer lui-même à ce grand éducateur, et pour substituer son *Zarathustra* à l'idéal platonicien. (Voir Havenstein, *Den Manen Nietzsches*, Musarionverlag, München, 1922; Kurt Hildebrand, *Nietzsche als Richter*, Hirt, Breslau, 1923, et du même *Nietzsches Wettkampf mit Sokrates und Plato*, Sibyllenverlag, Dresden.) Il a voulu se mesurer avec Platon et il s'est lui-même avoué vaincu dans un curieux passage du Ve livre du *Gai Savoir* : « Si nous manquons de sang, nous avons besoin de la prédication de Zarathustra en faveur du corps; mais si nous sommes sains, Platon convient mieux. » (*Wenn uns das Blut fehlt, brauchen wir Zarathustras Predigt fuer den Leib; wenn wir* leiblich heil sind, *so ist uns Plato gemaesser als Zarathustra.*)

§

On nous peint souvent Nietzsche comme un « bon Européen » : toute thèse peut se soutenir, et notamment celle-là, si l'on n'envisage les choses que sous un seul aspect, non dans leur ensemble. En vérité, le solitaire de Sils Maria, résidant hors d'Allemagne, ne pensait pas « européen », c'est-à-dire en homme qui croirait à une communauté de culture européenne, pour l'excellente raison qu'il se plaçait en dehors de toute patrie, de toute nation, de toute communauté, et enfin, tout court, de toute culture.

Mais il n'est pas nécessaire d'être embrigadé sous le drapeau d'une nation pour rendre à celle-ci d'éminents services. Ce ne sont pas toujours les militaires qui font le

plus pour leur patrie, mais souvent les philosophes, et parfois des philosophes étrangers. Est-il nécessaire de citer Gobineau à l'appui de notre thèse?

Par ses écrits, Nietzsche a fourni à la mystique nationaliste allemande de sérieuses références. Quand il a honni la fixation des destinées allemandes sous la férule bismarckienne. c'est au nom d'une ambition supérieure pour ses compatriotes. Il espérait d'eux davantage encore. Il ne voulait pas qu'ils se complaisent béatement dans leur victoire, mais qu'ils continuent à aller de l'avant, qu'ils deviennent encore plus puissants.

Se contenter de ce que l'on a obtenu, c'est, a-t-il dit, de la part d'un Allemand, vieillir ou marquer le pas. Un Allemand doit toujours progresser, penser à l'avenir plus qu'au présent. L'Allemand mourrait de rester immobile, même dans un certain état de grandeur. Il doit aspirer toujours plus haut.

L'Allemand de son temps, qu'il a si souvent raillé parce qu'il le rêvait meilleur et plus fort encore, n'est « qu'un germe et une ébauche de l'Allemand futur. Pour se transformer, il doit se dégermaniser, emprunter aux autres pour s'assimiler ce qu'ils ont de bon, et mieux parvenir ensuite à la perfection spécifiquement germanique. L'Allemand ne doit pas seulement être Allemand, il doit être davantage. »

Qui ne reconnaît dans ces paroles l'idéal pangermaniste de Hitler?

Non seulement par sa vie, son œuvre, son enseignement, Nietzsche est aux antipodes de l'idéal de mesure, de clarté et de raison qui caractérise l'esprit classique français et gréco-latin, mais il a expressément formulé son antipathie à l'égard de la culture française : nul n'a su mieux que lui stigmatiser la plus grande faiblesse des « honnêtes hommes » qu'il aurait volontiers appelé des Français, l'anglomanie. Pour lui, nous n'avons plus rien de notre force du XVII[e] siècle, ni de la distinction de nos

surhommes; nous sommes profondément dégénérés, — c'est la même thèse que celle de Sieburg, — nous ne sommes que les singes et les soldats de l'Angleterre. Aussi, tout Allemand se doit de nous mépriser. (« *An der verdammlichen Anglomanie der modernen Ideen sei zuletzt die « âme française » so duenn geworden und abgemagert, dass man sich ihres* XVI. *u.* XVII. *Jahrhunderts, ihrer tiefen, leidenschaftlichen Kraft, ihrer erfinderischen Vornehmheit heute fast mit Unglauben erinnere.* » *Par delà le Bien et le Mal,* par. 253.)

§

Où cette rupture avec l'idéal platonicien, avec l'ordre classique et la raison françaises, mènera-t-elle l'Allemagne? Très probablement, dans ce pays de l'obéissance et de la discipline, au règne du sabre. « *Principes mundi sunt dei, vulgus est Satan* », disait déjà Luther; toute autorité est légitime pusqu'elle n'existe que du vouloir explicite de Dieu. Une fois sauvé par sa confiance en Dieu, le luthérien ayant sa liberté intérieure doit être obéissant dans l'ordre de la vie civile, de la société, corps politique et religieux ayant une existence de par un droit divin. C'est ainsi qu'on assiste en Allemagne à de magnifiques révolutions intérieures, des idéologies prométhéennes, mais qu'on ne voit pas de passage de l'idéologie à la liberté extérieure, — la liberté intérieure allant de pair avec la discipline extérieure.

Ainsi Faust perce à jour toutes les illusions, maudit toutes les joies humaines, brise l'univers pour le reconstruire dans son cœur, tandis que les Esprits emportent dans le néant les débris du monde.

Ainsi quelques rares génies acceptant avec indifférence les contraintes extérieures, subissant sans révolte les gênes sociales et politiques, connaissent dans leur sanctuaire intime la véritable liberté, la joie surhumaine

d'échapper aux servitudes matérielles et de conduire contre les nécessités l'essor du libre esprit.

Pendant ces catastrophes spirituelles de Faust et de Nietzsche, pendant cette sereine victoire de Gœthe, la foule obéit aux bergers et aux chiens de garde, dans les cadres d'un Etat d'Institution Divine. Soumise à des lois salutaires, incapable d'user de sa liberté intérieure, elle forme un troupeau de sujets dociles et de fonctionnaires modèles, qui tourne en rond sous la botte des adjudants, tandis que les Surhommes élèvent leur foi visionnaire dans les espaces infinis.

Nietzsche a condamné la puissance matérielle de l'Empire allemand de 1871 au nom de l'intellectualisme transcendant; il condamnerait de même le retour actuel des Allemands à l'idéal hitlérien de force militaire. Il souffrirait cruellement de voir que sa doctrine a été si mal comprise; il ne se rendrait peut-être pas compte qu'elle ne pouvait pas être comprise autrement par les médiocres, c'est-à-dire par une écrasante majorité. Il faudrait être à l'épreuve du feu pour dégager de Nietzsche une autre leçon que celle-là; cela n'est possible qu'à de rares individualités, déjà très fortement trempées.

« Quand l'Allemand cesse d'être Faust, a-t-il écrit, il ne court pas de plus grand risque que de devenir un Philistin et de se livrer au diable. »

Il a été Faust, plus authentiquement que le personnage de Gœthe! Mais dans ses vains efforts pour réagir, il a émis des aphorismes si antithétiques et si diaboliques, que la génération d'hommes qui naissait quand il s'éteignait (1900) a confondu l'éducateur idéal, annoncé par Zarathustra, avec ce Hitler qui personnifie précisément la faillite du Surhomme.

J. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

OLYMPIC GAMES

—

LE CENT METRES

Au départ, six bustes penchés d'où coulent des bras blancs. Et, debout, derrière eux, raide, un monsieur noir qui tient un pistolet.

C'est la finale du 100 mètres.

Courir, puis toucher le premier ce large fil de laine qui barre le fond des minuscules avenues, c'est tout. Onze secondes, cela dure. Pendant ces quelques pulsations, spectateurs et coureurs, débarrassés du souvenir, oublient le monde.

Les entournures des maillots cernent les deltoïdes. Sur les bras, les triceps mouvants s'effacent et cordent tour à tour. Les doigts raidis mordent le sol des ongles. Une force s'y appuie qui tout à l'heure servira. Les reins ont des courbures de cerceau, la tête prolonge la voussure des épaules, les yeux, face au sol, d'un regard horizontal coupent, là-bas, le fil de laine.

Cuisses et jambes pliées sont des ressorts cassés en angle aigu; les mollets pétrissent leur boule, les jarrets tiennent la détente. Tout cela bouge imperceptiblement. Ramassée, la machine humaine refrène des sursauts de pur-sang. L'élan se comprime... les quarts de seconde, comme une pluie de feu, tombent sur les épaules nues.

L'homme noir dit :

— Préparez-vous!

Le canon de son pistolet pointe le ciel.

L'avertissement électrise les veines du coureur, le visage cligne d'un tic qui s'ignore.

D'un bloc, ils sont partis.

Les premières foulées s'arrachent du sol, petites, heurtées, rageuses, et comme s'il y avait une courte voûte, très basse, au-dessus d'eux, les bustes, sur sept, huit mètres, restent courbés, épaules et tête en tas, pendant que sur le dos dansent à qui mieux mieux les coudes pointus.

Jusqu'ici, aucun des coureurs n'a pris sa manière. Le temps qu'il faut saisir n'a pas permis au corps de se glisser dans son élan familier qui seul assure la captation des forces et, partant, la vitesse. C'est un tumulte, un bouillonnement maladroit, incertain, qui se traduit par de menues ondulations de la course.

Si puissant fut l'effort que la machine se décale. Mais voici l'équilibre. La vigueur, douce, huilée, s'infiltre dans les muscles. L'athlète, redevenu lui-même, va disputer sa chance.

Le torse redressé, d'aplomb sur le bassin entre l'envol des poings et des coudes, la foulée se dégrossit, s'allonge, s'affine, genoux hauts, très hauts; et, dessous, les pieds, à longueurs égales, découpent le terrain.

Ainsi qu'un supplicié qui subtilise un peu de sa douleur en criant, lui, le coureur, escamote l'effort par des grimaces de damné. La face s'étire, se creuse et puis se tord. Sur les muscles tourmentés, comme se ride l'eau d'une vasque, un léger froissement rose. Au milieu, clouant le souffle, les dents humides jettent leur éclair blanc.

L'œil ne distingue pas les alentours, mais l'athlète pense à l'adversaire, au fil de laine.

— Gagner, oh! gagner, crie son cœur.

Il n'est pas possible qu'il soit battu.

Ah! une ombre à gauche. Cette ombre le poignarde. Pour l'annuler, sa course oblique vers elle, la frôle, repart. Une autre silhouette à droite. Il recule, s'enlise et se débat entre ces ailes qui avancent. Il veut remonter. Aussitôt les coudes s'écartent, rament sans propulser.

La tête, soudain baissée à la recherche d'une force, se redresse, devient droite, s'incline un peu, beaucoup, en arrière, pendant que s'élargit l'éclair des dents. La foulée s'écartèle, se raccourcit, trépigne, la gorge, à souffles courts, égrène des râles de détresse. Celui-là est vaincu.

Ils sont deux, coude à coude, à vingt mètres du fil.

L'un de l'autre ils ont peur. Une secousse d'orgueil mate cette peur. Les traits se crispent davantage; la bouche puise une grimace profonde dans l'argile du visage. Sous la peau faciale, on dirait que les nerfs, devenus ciseaux, taillent à pleine chair.

Toute la machine gémit. C'est une explosion et une agonie, un malaxage de la douleur et de la joie, la fusée d'un espoir et les ténèbres d'une chute.

Cinq mètres encore. Ah! n'être plus qu'un jet, la flèche qui se plante!

Avec un ahan de bûcheron, les seins gonflés, comme un fardeau, sur le fil de laine ils se sont jetés, le regard ivre d'une victoire dont l'un d'eux portera le deuil.

—

LE CYCLISME

Au regard du muscle animal, le vélo se silhouette en lévrier des engins mécaniques. Pareillement il est fin, élégant, souple et robuste.

Tel que lui, sur les pistes, la bicyclette a des envols éblouissants. Jalouse de lui ressembler par quelque endroit précis, sa selle de cuir au museau pointu, pardessus le guidon au repos, vise la ligne blanche maîtresse du sprint, comme la tête longue du lévrier le lièvre qui détale.

Petite reine d'acier, elle dévore lacets et cols; et, sous les cuisses musculeuses des hommes, ses rayons frêles chantent au vent comme buissons de lyres.

Sur les pistes où tournent les écureuils, elle déchire de la soie. Sur les pavés inégaux de Toulouse la Rose, elle a le hoquet. Sur les routes boueuses du Tour de France, elle crépit sans regret le dos des coureurs. Sur l'obstacle brutal, afin de se moquer quand même, elle tord ses boyaux de rire. Sous les baisers de l'ornière goulue elle se voile de pudeur. Et quand elle est vieille, assez maltraitée, veuve de l'huile pleine de douceur, elle la pleure à tour de pédale ainsi que girouette ignorée sur manoir démoli.

Par surcroît, elle bûche l'arithmétique, puisque dans la galerie des chiffres elle affectionne le huitième et que les dents du petit pignon avec les dents du grand, sur le tableau poussiéreux de la route, développent d'un ruban creux les invariables résultats de leur multiplication.

Avant l'auto, aux temps anciens, elle avait, sous le règne du monocle à particule, ce prince des lorgnons, une manière de se fleurdelyser. Venu le poids de l'obèse bourgeoisie, elle obtint de garder sa sveltesse. Plus bas, les gens à porte-plume bureaucratique firent la moue devant sa selle étique aux hanches étriquées, qui n'avait rien d'une couronne postérieure. Enfin elle trouva son pays de Cocagne dans les couches profondes du peuple, où, comme lui prolifique, elle enchante paysans et ouvriers.

Vélo, lourd carrosse d'antan criard et de guingois, vélo, pris naguère en sandwich par la poussée du plaisir et le marteau-pilon de la nécessité, et par suite devenu dentelle d'acier à peine enrobée de caoutchouc, l'usine et le village te baptiseraient bien « mamelle du boulot » si tu n'étais si maigre — mais en revanche, les coureurs, plus désinvoltes, estiment avec gratitude que le plus court chemin d'une bourse à une autre, sur la carte des

courses, commence à ta roue de devant et finit dans leur poche.

Et tout est bien qui sprinte bien.

—

LE SAUT EN LONGUEUR

L'athlète, à pas menus, allait sur la piste, vers un point incertain d'où partirait sa course. De là, il lâchait son corps à foulées indécises, rageuses, pendant que ses yeux inquiets imploraient du hasard une bonne arrivée sur la ligne. Car c'était tout, pour lui, cette arrivée. S'il plaçait bien l'orteil gauche, sans désunir le jeu des jambes, des reins, des coudes, il était sûr d'un joli bond. Toute sa joie se contractait alors, faisait dans ses muscles la vibration d'une lame plantée de loin dans une porte. Et de cette vibration s'irradiait une force diffuse. Il recommençait. Le sol s'animait, vivait sous les pointes nerveuses. Les foulées, dessus, rebondissaient, gavées encore de forces inemployées; les reins en courbures félines accentuaient le ballant du torse; les coudes défonçaient l'air, enlevaient le buste, se retenaient de s'ouvrir en avant comme des ailes parallèles, et la ligne, sous le pied, devenait un tremplin à fibres de caoutchouc.

Mauvaise l'arrivée; le poids du corps écrasait les jambes. Le bond faisait long feu en trois, quatre chutes alternatives des talons sur le sable mou. Cela brisait les reins du sauteur, écartelait ses membres, et il restait des minutes, assommé, la vigueur en déroute. Deux ratés semblables, il n'insistait pas, s'en allait, le cœur lourd, disant un adieu enfantin au ruban clair qu'il n'avait pu atteindre.

A cause des ratés fréquents, il choisit une longueur fixe, 40 mètres, pour y encadrer sa course.

Il mit un temps très long à se mouvoir à foulées régulières sur cette longueur invariable. Toujours, aux der-

niers mètres, l'intelligence se réveillait, rompait l'instinct du mécanisme, voulait guider. Naissait alors l'appréhension. Et cela seul suffisait pour dérégler l'harmonie de la course. Puis il arrivait trop près ou trop loin de la ligne propice. Frondeur, il brisa toute contrainte, prit du large, démarra brutalement plusieurs fois. Mais, dès avant la ligne, le ressort de sa musculature donnait des signes de faiblesse et le bond restait nain, jambes recroquevillées, nerfs malades. Un rictus sur la face marquait la vanité douloureuse de l'effort.

Il revint à ses quarante mètres, tordit sa course de brusques embardées, s'acharna. Enfin il conquit l'art des foulées dociles. Les jambes devinrent des compas articulés, aux jointures douces, rênées par l'habitude. Mais lorsqu'à la fin de sa course domptée l'athlète rendit les rênes, il s'aperçut qu'il ne s'enlevait pas.

. . . . .

Têtu, il enferma les mêmes élans dans la même distance.

Une fois, trop gêné dans le corset uniforme des foulées pareilles, il rompit le mécanisme, cinq mètres environ en avant du sautoir. Elles prirent le mors aux dents. Les reins tanguèrent, aidant cette vitesse nouvelle plus favorable peut-être au jarret gauche, ce dernier propulseur. Il y eut en l'homme une sorte de ramassement de félin. Buste et jambes cherchaient un point commun pour réaliser, à l'endroit voulu, la tension maximum d'un arc dont le sauteur serait la flèche. Sa fin de course dessinait la houle d'une vague. C'était le torse, flexible sur la taille qui, dans un ballant saccadé, donnait une allure plus nerveuse à la foulée, l'emportait, l'écrasait, la relâchait. Il semblait que le buste, ramené aux mêmes intervalles près des genoux, vers la terre, puisait dans ce mouvement un surcroît de vigueur.

A la première partie de la course, les gestes sages, la tête droite, fendant l'air à la même hauteur, succéda

l'accumulation de sauts mort-nés retenus au sein des muscles. D'eux jaillirait la victorieuse détente, mère du bond triomphal, énorme, même pas rêvé par les hommes, sauf par Cator. Et l'athlète se sentit l'âme légère d'un vainqueur.

Cette fois-là, son orteil frappa la ligne miraculeusement, c'est-à-dire là où il l'aurait placé au cours d'une démonstration, comme au tableau.

Au sommet de la trajectoire, son corps apparut cassé en deux, les mains vers les chevilles, la tête entre les biceps, poitrine à plat sur les cuisses tendues.

La chute commença, longue, facile. Sous les mollets disjoints à peine, l'athlète vit de haut briller le ruban clair, jalon commode, aimant pour l'œil, placé plus loin que le record du monde. Le ruban filait vers lui, comme court sous les regards baissés du cycliste la route. Ah! il le tenait... le dépassait. Raidis, ses talons pointaient plus loin un sable anonyme, jamais atteint. Une joie cabra un autre élan dans ses muscles, qui le poussa plus loin encore. Et il tomba les talons unis, se retrouva debout dans le creux du sable, toute la chair vibrant d'un grand orgueil. Il mesura. Huit mètres, cinq centimètres. Le record du monde de l'Haïtien Cator était battu.

—

LE QUATRE CENTS METRES

— Arrive sur les genoux.

Sur la ligne du départ, c'est l'ultime recommandation de mon entraîneur. Lui sait pour moi. J'allège mon front de la pensée qui discute et prévoit. Cela fatigue. Un quatre cents, c'est la lutte des loups lâchés dans la steppe à la poursuite de la proie. Ma proie, c'est le poteau. Pas de rênes. L'intelligence en feu, vacillante et timorée, ne vaut pas l'instinct.

Le plus frêle de mes serviteurs? Le poumon. Les jarrets sont sûrs, la foulée a pris son bain d'huile à même l'entraînement. Mes orteils découperont le terrain par tranches égales, sauf à la fin, quand, dans la cage des côtes, les poumons en rumeur demanderont merci.

Les muscles, à répéter la course, l'ont incluse en eux, telle une habitude. Elle s'est coulée dans les membres, sous pression, heureuse de bondir, de se réaliser encore mieux dans un envol plus aérien. Les poumons n'ont pas su la recevoir toute. Des parcelles seulement. Aussi, sur la fin, il y a des ratés. Parfois, les jambes fougueuses traînent un lourd panache d'air que les bronches ne brûlent pas.

Enfin, j'arriverai sur les genoux.

Nous sommes six. Deux faux départs inquiètent ma force tendue. Des frémissements séniles courent sous ma peau. Un peu de vigueur qui se volatilise.

Cent, deux, trois cents mètres. Voici le quatrième.

La fatigue a pris possession de mon corps. Je suis en elle plus qu'elle n'est en moi; car, autour de mes jambes et de mes bras, elle s'effluide, peut-être plus dense. Pour la vaincre, entre les dents, j'ai serré ma volonté.

Les muscles s'apaisent, qui déjà recueillaient les murmures des poumons en révolte.

Les poumons!

Leur règne commence. Les reins proposent toujours la force, les poumons la dévorent. Ils sont la dentelle rose vainqueur du muscle massif. Sous les pectoraux, leurs cellules en émeute, ayant absorbé la vigueur, propagent à travers l'organisme des ondes de faiblesse.

Le premier, mon cœur est atteint. Il devient celui du Stade. Ses battements font osciller les tribunes, les arbres, soulèvent et abaissent le sol à la cadence de son rythme tumultueux. Voici la souffrance, accourue de loin. Elle charrie des brumes de sons où se noient mes oreil-

les. Des milliers d'invisibles fils étoupent mes genoux. Ils montent moins haut, ma foulée diminue. J'y vois à peine. Des ombres se désarticulent sur mes flancs. La piste bourdonne de cris lointains.

Ma volonté fait défaut. Elle coule le long de mes veines comme un sang mort. Je n'ai plus rien qui m'aide. Je suis ivre. Mes jambes titubent. Leurs talons butent contre ce sol vivant qui se convulse. C'est drôle, je sens que je veux quand même. D'où me vient de vouloir, puisque est morte ma volonté?

Je bave des bruits sourds à travers mes dents closes. Ma tête se renverse. Dix mètres. C'est l'agonie. Les poings mous rendent flasque le trot rageur des coudes. Les cuisses jettent les jambes, mais les chevilles flottent. Les reins, déchus, subissent l'écrasement des épaules tangueuses. Les hanches s'offrent, le torse retarde. Je suis une loque que le vent pousse.

Je n'ai pas gagné... même sur les genoux.

—

LE SAUT EN HAUTEUR

Debout, Galbrun, dans le vent tiède et le soleil, écoute le frémissement de ses muscles. Il lui semble qu'au sang de ses veines s'ajoutent les jets d'or d'un champagne généreux. En ses mollets fourmillent de lilliputiens ressorts, et sa poitrine, à cause des ailes impatientes des bras, se devine légère.

Il est presque nu sous la culotte et le maillot. Des souliers de cuir enveloppent ses pieds à la façon d'une ventouse, et la semelle nerveuse étire des griffes de fer. Le sol élastique comme un flanc de cheval répond sous les orteils. Galbrun mime l'indolente foulée, toujours prometteuse de l'envol facile. Il aime aussi taquiner la détente qui se repose calme et sûre. Lui offrir les gestes

qu'elle préfère, l'équilibre harmonieux, l'ondulation vertébrée de souplesse — et la barre sera vaincue.

Galbrun repère sa distance : douze mètres en avant des poteaux. Il les abordera de biais pour que sa jambe droite, de moins loin, monte vers la barre. Au-dessus, à peine si le genou marquera la pointe d'un accent circonflexe. Le rêve, songe Galbrun, serait d'envoyer jambe et cuisse d'un seul morceau, hanche et talon sur la même ligne, effleurant le bois.

Il regrette l'excès de hauteur nécessaire à l'angle de ce genou. C'est le buste courbé, menton bas, qui, gênant le jarret, ne peut lui donner de la corde. A moins de se jeter tout d'une pièce, parallèle à la barre, raidi comme une règle.

Galbrun n'a jamais su dompter un saut pareil, ni même celui du ciseau avec retournement du corps, les yeux vis-à-vis le départ. Question d'académie.

Un mètre quatre-vingt-dix-huit! Les deux mains à la taille au bout de sa piste, Galbrun respire l'espoir de vaincre. Au fond du stade il regarde le mât où flotteront peut-être les couleurs de son pays. Puis, c'est la barre qu'il fixe, cette chose si rarement complice de l'effort et presque sans pitié.

— Allons!... je pars.

Une habitude... et ses mains serrent ses genoux qui tremblent. Ceux-ci dénoncent l'éveil de l'effort. D'autres athlètes épongent une sueur absente, se mordent les lèvres, et — plus fantasques — se lèchent les doigts. Ces signes trahissent les sursauts des sensibilités.

Les mains quittent les genoux, les pieds le sol. Galbrun s'avance. Ses foulées sont longues et félines. Les bras, souplement, accompagnent ce galop que rythme une musique intérieure. On dirait que les mouvements tirent le mors de la détente, l'empêchent de se cabrer trop tôt.

Galbrun, au sol, puise des forces. Ce sont les siennes qui s'appuient. Alors il les sent. Mais il croit qu'elles montent de la terre. Les absorber au maximum, les balancer dans les mêmes bonds légers sans rompre le mécanisme de la course lente, puis, à trois mètres de la barre, les contracter, là, dans le ventre, — et, la foulée diminuée, dure, rageuse, les lâcher.

La course oblique s'infléchit au point de présenter à la barre le flanc de l'homme. Et Galbrun, qui glissait, maintenant frappe le sol. Puis, brusque, c'est l'appel du pied gauche, l'envol des bras, poings clos, la face enlaidie.

L'eau qui s'efforce produit l'écume, l'homme la grimace. Celle-ci empoigne le bâton de chef d'orchestre. Elle guide le concert violent des muscles, revigore les défaillants, enlève les indécis. Supprimez-la, jamais record ne sera battu.

La jambe droite domine l'obstacle, la gauche monte. Galbrun sait d'un coup. Il tient le saut. Il se voit un cinquième de seconde assis, là-haut, sur la barre, les reins courbés, tel un arc. S'il s'abandonnait, poids mort, il écraserait le bois en retombant. Alors, c'est la deuxième détente, qu'anime un cri joyeux. Galbrun se renverse, creuse les reins. Les pieds d'un côté, la tête de l'autre pendent. Sous la voûte humaine, la barre sphinx attend. Elle n'est point vaincue. L'épaule doit franchir encore, aussi la tête. Galbrun n'oublie pas cette chose terrible qui tant de fois mutila sa victoire. Il se cambre davantage, suit le fil de son élan, s'étire en lui. Un peu de ciel, pris dans son regard, bascule avec son corps.

— Je passe?...

Malgré sa certitude, il exhale ce verbe qui interroge. La peur de sentir un choc hérisse sa chair...

Il passe.

La joie grésille dans ses veines.

Seuls les cheveux touchèrent la barre.

La chute de Galbrun fut un écrasement.

Son cœur pesait trop.

—

LE DISQUE

Hercule un jour lutina la lune. De ce commerce naquit le disque. Ni chair, ni os, ni substance lunaire. Zeus le voulut de métal et de bois. Les jours de fête musculaire, depuis sa naissance, les anciens, aussi naïfs que le bébé qui griffe l'astre jaune, s'amusaient à le propulser jusqu'à leur mère sidérale.

Las! il retomba toujours.

Toutefois, au temps des Grecs, pour obliger la mer, un disque défonça dans sa chute une barrique redoutable qui devint le tonneau des Danaïdes. Et voilà pourquoi la Méditerranée, sûre de ne plus s'emprisonner toute dans ce tonneau divin, supprima le mouvement perpétuel de la marée pour reposer de son labeur la lune protectrice.

Les dires des poètes antiques étant respectables, nous avons reproduit ci-dessus leur croyance ou leur inspiration.

Mais voici un champion moderne qui bavarde sérieusement.

Selon les rites, j'ai placé mes pieds avec un soin minutieux dans le cercle enchanté. Je sais que la distance à battre excède mon record. Mais j'ai la confiance fébrile de la hâte. C'est un augure favorable. Je « m'en ressens », disait-on aux tranchées. Moi aussi. Mon cœur, à coups profonds, tape la charge.

Je plie la taille, courbe le buste. Mes deux bras, devant les genoux, balancent le disque comme le faucheur la faux. Deux élans. Tout à coup, mon corps, gorgé de forces comprimées, tourne sur les orteils qui dansent. Le disque, serré dans les mains, abandonne la hauteur

des genoux. Il monte en spirale. Je me contracte, pectoraux durcis, reins bandés. A cause de la giration brusque, mes yeux emportent le Stade en tourbillon. La vue précise m'est inutile. D'instinct, face à la ligne de tir, je me redresserai.

J'y suis.

Ahan!... Mes cuisses craquent, silencieusement. C'est ma peau qui perçoit, non les oreilles. La fronde de mes bras passe, presque horizontale. La gauche quitte le disque. Le droit vise le but lointain. Mes pieds mordent la terre, y puisent l'ultime essor. Sages, ils coinceront l'élan pour ne point jaillir du cercle enchanté.

Les reins lâchent leur force dans le buste qui l'amplifie jusqu'à l'épaule. Le bras l'y capte, le disque part.

Je sais... je sais... je sais... Je peux vaincre. La trajectoire sera belle, car jamais je n'ai connu pareille ivresse de mes muscles. En eux, le rire de mes nerfs sonne tel un baiser.

Il file droit. Des yeux je dévore le vol, immobile, les poings crispés sur les genoux, le front en tumulte. Il monte, l'énorme palet, frémissant à peine de ses bords comme des ailes étendues. Il n'a point ces larges titubations qui freinent sa course, lui donnent l'allure maladive, le font se déhancher comme un ballon ovale.

Non, il glisse. Sa bordure de métal froisse et dompte l'air féroce. Il s'insinue, ses flancs le portent. Mon espoir s'étire dans le sillage de sa courbe. Je le pousse encore. Je lui envoie les forces inemployées qui rugissent de rester captives de mes muscles en émoi. Tremblant, je caresse l'orgueil d'une victoire possible. La trajectoire s'infléchit. L'incertain va éclore, fleur d'allégresse ou d'amertume.

Le disque flotte. Son âme propulsive s'est usée contre la pesanteur. Des cris muets se bousculent dans ma gorge.

Je souffre. Grimpera-t-il ce soir au mât de mon pays, le drapeau de mes couleurs?

Le disque chancelle. Il tombe... il est tombé... il ricoche... deux bruits sourds. Mon cœur s'arrête.

Suis-je vainqueur?

—

LE POIDS

Croyant à la faillite de l'obusier, du crapouillot, l'homme, gonflant les joues comme Neptune, s'apprête...

Mais la grenouille lui raconte son histoire avec le bœuf du fabuliste. Les joues se dégonflent. Et les canons goguenards rincent leur gueule d'acier d'un ricanement hélicoïdal. Ensuite, inspirés, ils accablent le gros boulet:

— Va, ta courbe naine, là-haut, est obèse, pauvre boulet, quand celle du disque suit la ligne d'une femme nue dont les reins se creusent indéfiniment. Et puis, connais-tu le vol froufroutant du marteau rageur qui cingle le ciel de son fil de fer comme une comète à un seul cheveu? Et la flèche ivre du long javelot qui déchire à l'air sa robe de soie et perce la terre en vibrant de joie?

Mais le lancer est peut-être moins laid. Voyons.

L'homme, mi-courbé, entre l'ogive de ses jambes et au bout de ses bras, soupèse le boulet. Il recule jusqu'au bord du cercle qui doit assurer son élan.

Le talon droit sur la ligne, jarret fléchi, l'orteil gauche palpant le sol à petits coups, le poids au-dessus du coude, contre l'épaule, la main libre pointant le ciel comme dans le salut des athlètes, les reins cambrés, tel est l'homme.

Le boulet chargé sur la paume, enveloppé de doigts, rit au soleil. L'athlète se dandine en hauteur: un mouvement très doux, très humble, qui semble vouloir piper toute la force du corps. Le bras gauche qui salue le ciel, frémit au bout de l'épaule comme la hampe du javelot perçant le sol. Les muscles bougent de-ci, de-là. La mâchoire, sous

les tempes, creuse et bossèle la peau. La bouche essaie d'un rictus mais se ferme. Les lèvres se gonflent, puis les joues. Les narines battent sous un afflux d'air que les poumons appellent. L'homme-obusier a reçu sa charge. Il n'y a plus qu'à mettre le feu de la détente.

Un dernier dandinement plus profond où couve la souplesse, et l'athlète se jette. Lui d'abord. Le poids profitera de cette masse en mouvement. Tels les pas d'une danse lourde, les pieds écrasent le sol. Tout l'homme déboule jusqu'au butoir. Le torse, de sa position arrière, fonce en avant, le bras gauche sabre l'air et disparaît du ciel. Le droit, porteur du boulet, déplie son coude et monte. Les deltoïdes poussent, les triceps, le poignet, les doigts, les entrailles qui nouent des muscles sur le ventre, les joues qui éclatent, les paupières qui se crispent, la bouche qui se convulse...

On voit l'homme surplombant le butoir, dressé sur la pointe d'un orteil, la jambe droite mi-pliée, haute, loin des reins, comme terminant une course, tout le buste envolé, offert au dieu de l'effort, le bras lanceur vers le boulet parti, les doigts tordus par la tourmente.

Cela dure un tiers de seconde. Le public n'est pas soulevé, empoigné. Le disque, le javelot, donnent à l'œil la jouissance qu'il mendie. Le boulet, austèrement, refuse de la joie. Il essouffle pesamment sa courbe au-dessus du sol. Il s'enlise dans l'air, fait le gros dos. On devine qu'il s'ennuie dans cette position et qu'il retombe avec plaisir.

Et pendant que les officiels se baissent gravement sur cette calotte renversée dont le boulet poinçonna la terre, mesurent, mesurent encore... je crois, ami, que devant cette ennuyeuse comptabilité le mieux est de partir.

Demain, en lisant la distance sur notre journal préféré, il sera temps d'applaudir l'athlète si son jet fut de l'ordre olympique.

—

LE RUGBY AMERICAIN

A ce rugby-là, inspiré par nos combats du moyen âge, les Américains se présentent armés de pied en cap. Les protège-nez leur font des spatules faciales. Ont-ils des capelines? Epaules, genoux, tibias et ventres se cuirassent de peaux d'hippopotame. Ces durs-à-cuire sont des hommes de cuir. Le picador désarçonné, galopant sur l'arène, les caricature avec quelque indulgence. Le muscle, on l'embastionne. Assommer l'adversaire est une louable prouesse. La beauté du match se mesure au nombre des éclopés. Il y a là des sangliers. Ça troue. La feinte, cette fleur du geste rugbyman qui florit sur le sol de France, là-bas on lui casse les reins. La force épaisse, le coup de boutoir, la ruée, le choc, la bataille, vous dis-je, et, dans la bataille, la mêlée houleuse où la masse râle et se contorsionne comme ces roués vifs de notre époque médiévale. Résultats : 16 morts en 1927, 19 morts en 1928.

Un jour, un Français de trente-cinq ans jouait à ce massacre, là-bas, chez l'oncle Sam. De la touche, son fils anxieux suivait la terrible bagarre. Quand les combattants s'approchaient, l'enfant, qui venait de conquérir son certificat d'études, criait à son papa :

— Père, gardez-vous à droite! Père, gardez-vous à gauche!

Malgré l'opportunité de ces indications, le Français sortit du terrain sur un brancard, aussi mal en point que Régulus dans son tonneau garni de pointes par les Carthaginois.

D'ailleurs, savez-vous de quel arbre s'inspirent les rugbymen américains pour commander la forme de leur épingle à cravate? Ma foi, non. Du marronnier. Tiens! pourquoi? A cause de son fruit encore vert que la bogue hérissonne. Mais encore? Parce qu'il ressemble aux mas-

ses d'armes des chevaliers de Bouvines, vous répondrait l'enfant du Français démoli.

—

LE JAVELOT

Un bouvier l'inventa, qui, d'aventure, avait envie d'aiguillonner le taureau du zodiaque pour l'atteler au timon de la Grande-Ourse.

Courir avec le javelot est aussi ardu que résoudre un problème pendant le galop des jambes. A cause de l'effort se brouillent les opérations mentales, puis leur cheminement à travers les embûches des hypothèses. Le fil directeur a le mal de mer, les secousses le brisent. La solution qui se levait brillante à l'horizon de la pensée se recouche dans les ténèbres.

L'espoir voyait le javelot planer dans le ciel du Stade; la course inhabile éreinte le poignet de l'homme, bouscule l'harmonie de l'élan, et le javelot, déjà moribond, péniblement, essaie de vivre.

Mais voici un champion. Il part. Point d'inquiétude dans ses foulées. Elles sont nombreuses. Aucune d'elles ne doit déranger l'équilibre de l'engin-balancier qui se déplace de la hanche à l'épaule. Les doigts serrent son large bracelet de chanvre d'un diamètre adapté à la prise. L'étreinte sûre décrispe le poignet, lui permet de ménager les nerfs. Il les faut sages, bourrés de réflexes à l'affût. L'écart le plus léger freine l'élan comme l'ornière la roue du cycliste. Le bois et la chair, connaissant les courbes à décrire, ont une vie commune, laquelle, pour l'athlète, est une joie ardente.

Voici la fin de la course. Elle arrive de telle sorte que la dernière foulée, agrandie, se bloque sur la ligne. Le pied gauche déclenche le corps. Auparavant, le mécanisme de l'allure s'est modifié. Le lanceur abandonne le

buste en arrière, le bras porteur s'éloigne, mi-plié, paume au ciel, le javelot se cabre à peine au-dessus de la tête. Soudain le torse bascule sur la taille. Il va choir et bouler comme un lapin qu'on tire. Non, la jambe droite, d'un arrêt sec, le retient suspendu.

La force souple, l'adresse, l'équilibre, la détente heureuse, tout converge à la ligne, se tord dans la violence et meurt. Et le javelot naît. A terre, dans la main, il est mort. Sa vie commence au départ. Il traverse une rumeur indécise, avant-garde du hourra qui saluera la chute. Immense aiguille à milliers de fils que sont les regards du peuple, il veut coudre à la terre le plus de ciel possible. Il monte, rigide et fluet, égratigne l'azur; et le vent absorbe la mince égratignure noire.

—

LE 110 METRES HAIES

Dix haies sur le parcours.

La technique transcendante enclôt la course dans cette formule : « Trois foulées entre les obstacles; la quatrième les enjambe, la tête restant à la même hauteur. »

Et qui sort de là demeure un cul-de-jatte.

Le muscle bat l'imagination. Elle rêvait d'une course sans frein, voire tumultueuse. Mais l'homme ne glissait pas sur la haie, il la sautait. Les dix sauts rongeaient une seconde, brisaient les tendons. Le muscle remisa la folle du stade, essaya de se créer une course subtilisant sauts et fatigue. Il y parvint. Le style trouvé, l'entraînement se chargea de le parfaire.

Et voici des athlètes dont le corps sait l'élan comme l'enfant la prière quotidienne. Nul effort de recherche et nulle crispation. Le coureur récite sa course. Les mouvements sont des mots très soumis. Ils se prononcent tout seuls. La diction, c'est l'élégance, le rythme. Cer-

tains hommes ont le génie de la cadence. Mais le plus génial, qui n'existe pas, serait l'athlète aux yeux bandés dont le temps battrait les records.

La perfection atteinte, l'œil, l'ouïe deviennent des agents de variations. Ils inquiètent la pensée qui agit sur les nerfs, lesquels se cabrent par sursauts. Il y a solution de continuité dans le courant de la course. Le corps embarque des faiblesses; il est perdu. Autant l'intelligence, l'œil, l'ouïe sont nécessaires pour mettre la machine au point, autant, après, ils sont néfastes.

Le silence, la nuit, l'oubli, gardent jalousement le secret du dixième de seconde qui fera le grand vainqueur des jeux futurs, passé 1940.

Elle est jolie.

Voici les trois foulées qu'allège le galop des coudes. Par tranches pareilles, la piste fuit sous les orteils. On dirait une fraction de 100 mètres, plus élastique et plus majestueuse. Et puis voici l'envol des bras, ailes qui s'ouvrent dans l'oblique montée vers l'obstacle. Et au-dessous, des ailes encore : les jambes étendues. Sur la haie, le torse se voûte, résiste à l'ascension, donne sa force aux membres inférieurs.

Le pied droit flèche l'air, les mains soutiennent.

Ils courent. La foulée qui passe est plus lente que les trois autres qui la préparent. Bras en croix, les jambes en éclair, dominant la haie, les hommes recueillent les plus fortes émotions à surveiller les pieds ennemis dont la pointe marque l'avance ou le retard.

Détachés de la terre, ils ne peuvent point augmenter leur allure et gagner du terrain. C'est une vitesse immobile, résultat de l'essor antérieur. La victoire ne frémit pas en elle, mais dans les foulées propulsives. Dès que l'orteil retouche le sol, s'offre à nouveau la possibilité d'accroître l'avance ou de combler le retard. L'homme, sans briser le rythme, pousse violemment.

trois fois, pour arriver plus vite devant la haie, la franchir plus vite, la raser de plus près. Durant l'envol il assistera au match des vitesses mortes. Cette course aérienne, qui dure une fraction de seconde, se termine à la chute souple du pied droit. La chute confirme le gain ou la perte.

Dix fois cela recommence. Dix courses brèves dont chacune désigne le vainqueur provisoire. Mais si le premier coureur passe la dernière haie avec le bénéfice d'une jambe, celui-là sera le champion.

A la fin, revenu au sol qu'ils ne quitteront plus, les athlètes, abandonnant le style du 110, adoptent celui du 100 qui les jettera plus vite sur le fil.

Et la plus disciplinée des courses se panache d'une révolte : les foulées très sages deviennent enragées.

—

LES JEUX OLYMPIQUES

Une histoire grecque en sait plus long que moi.

Mais voici les pourtours du Stade immense.

Il y a le Président de la République, il y a le peuple en fièvre sous les ombres des oriflammes, il y a le défilé des athlètes en civil précédés d'une bannière en tenue d'athlétisme.

Il y a le serment solennel composé outre-tombe par l'Aigle de Meaux pour combattre les maux des trucs et des ficelles de l'athlète, il y a les cymbales et les buccins modernes qui pavoisent de sons allègres l'allégresse des mercantis bouffis de graisse.

Il y a un mât superarbitre de la géographie musculaire; il y a une collection de drapeaux qui aspirent à monter à ce mât de cocagne et jamais à descendre; il y a Stentor au creux d'un haut-parleur.

Il y a les prêtres-vestales du temps et de l'espace qui, sur les autels du chronomètre et de la dix millio-

nième partie du quart du méridien terrestre, sacrifient à « la religion auguste du record ».

Il y a « les orgues du Stade » qui font courir « 5.000 » mètres au roman de Braga. Il y a les journalistes, chevaucheurs de stylo, champions de vitesse et de fond sur des papiers épileptiques mitraillés d'arabesques.

Il y a la tour de Babel diffuse où, dans le brouhaha, des oreilles blanches, jaunes, rouges et noires captent l'esperanto passe-partout de quatre cents vocables, techniques jusqu'à l'accent. Il y a la T.S.F., qui s'apprête à déverser des ruisselets d'enthousiasme à travers le monde et, de-ci, de-là, au gré du mât de cocagne, des tempêtes de patriotisme dans les capitales, mères élues des muscles olympiens.

Il y a...

Et voici le milieu du Stade où le chemin des pistes s'ovalise et se cambre.

Trompettes et clairons, les jeux se déroulent jusqu'à ce que le fusain du crépuscule cendre le dernier soir.

C'est la fin.

Le peuple attend encore. Quoi?... qui?...

Oh! une rumeur parcourt l'écorce de la terre. Qu'y a-t-il? Ah! une ombre, un soldat, un hoplite sans armes, blessé... Une ombre élyséenne... le soldat de Marathon. Il dévore l'espace, traverse les capitales, salue les drapeaux des nations et le voici, renaissant et trépassant tous les quatre ans, épuisé mais glorieux, qui se redresse encore et proclame avant de s'écrouler...

— Quoi?... Que proclame-t-il?

Que ce Miltiade moderne, le Sport, a gagné la bataille contre les flèches des « rats de livres ».

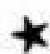
LOUIS-HENRY DESTEL.

ROUTE AU COUCHANT

—

A Jean-Paul Vaillant.

J'ai feuilleté l'espace ainsi qu'un livre d'heures
dont le soleil empreint les belles pages bleues.
Mes yeux ont épelé, suivi, durant des lieues,
l'alphabet des chemins, des fleuves, des demeures.
De beaux ciels frissonnants occupent ma mémoire
et, le livre fermé maintenant, je n'ai plus,
pour retourner encor vers eux — et pour y croire —
qu'à redire par cœur les pays que j'ai lus.

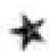


Ainsi pour m'embellir la route de l'exil,
pour que mon cœur s'allège,
parfums de mon pays, et vous, arbres d'avril,
vous m'avez fait cortège.

Au long de mon chemin, vous rendiez les honneurs,
grands hérauts, frères d'armes...
Et ma course, en passant, vous arrachait des fleurs,
peut-être aussi des larmes.

Vous étiez là, ceux de mon parc, de ma forêt,
cytises et troënes,
et c'est tout le pays que mon cœur respirait,
par vaux, combes et plaines...

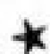
Et, ce soir-là, fuyant au couchant lourd d'ardeurs,
j'ai pu croire que toute
l'Ardenne m'a suivi, dans sa robe d'odeurs,
jusqu'au bout de ma route...



Ce souple val, ces bois, le pli de cette combe,
ces toits roux, près desquels je suis souvent passé

et qui gardent les cicatrices du Passé,
ces collines, couleur de gorge de colombe,
de toutes parts, vont s'effacer.

De semblables destins nous menacent; la nuit
gagne déjà les bords où rêve la rivière...
Au faîte des coteaux, un reste de jour luit;
je me mesure en vain de vitesse avec lui;
On ne rejoint pas la lumière...



O cette robe d'or enveloppant le monde!
Elle glisse; un instant flotte encore aux taillis
et l'espace a comme un goût frais d'épaule blonde...
Charnelle nue, odeurs et reflets du pays,
n'ai-je donc poursuivi ma course vagabonde
que pour vous perdre dès que je vous ai cueillis?



Coteaux dorés de vieilles mousses
qu'ombragent les pommiers fleuris;
belle vallée aux courbes douces
qui se nouent au col de Paris;

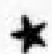
Terre de peine, de souffrance,
empreinte d'un air de douleur,
où le tendre printemps de France
met comme un baume de douceur;

Horizons voués à l'Histoire
et vous, paysages plaintifs,
dressant à chaque promontoire
les croix de monuments votifs,

Vous m'êtes un itinéraire
aux émouvantes stations...
J'ai pour vos pentes de lumière
le cœur plein de dévotions...

O Marne, terme du grand drame,
je t'aime, toi qui me conduis

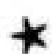
par de pieux méandres d'âme
au plus profond de mon pays.



La belle escorte de pommiers!
Je vais, flanqué d'un blanc cortège...
Des moines marchent les premiers,
puis des soldats, casqués de neige...

Partout, aux pentes des coteaux,
dans les vergers, la foule claire
de ces pénitents végétaux
s'achemine vers la rivière.

La Marne a les tons des vieux marbres;
ses eaux roulent encor du sang
et c'est, dans le jour finissant,
comme un pardon immense d'arbres.



Nous sommes seuls! L'adieu des dernières lumières
nous étreint. Route et jour ne veulent pas finir...
Au fond de steppes roux végètent des chaumières;
des moutons vaguent; l'on entend soudain hennir
des chevaux libres et voici, douce prière,
qu'un clocher tinte, tel un sonore menhir
dont le baiser du soir ferait chanter la pierre...

Au loin, sentant l'ombre venir,
un village frileux serre ses briques roses;
le soir vacille, traine un bruit de vitres closes.
De frêles vols chatoient, viennent nous effleurer
et, nomades sans frein, toujours en mal d'errer,
nous entrons doucement dans le sommeil des choses...

Comme un peu de couchant qui resterait doré,
mes filles laissent choir vers moi leur tête blonde.
Ma course va; je suis roi de l'ombre, du vent.
Ce soir, comme jadis la Vierge et son Enfant,
je fuis, le cœur chargé du poids divin du monde...

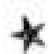


Peut-être ce couchant, tel un adieu suprême,
ce déclin, si poignant et si doux à la fois,
n'est-il que le bûcher de mes jours d'autrefois
qu'allume, chaude encor, la cendre de moi-même...

Qu'elle m'enchante cette marche à la lumière,
cette geste à travers mon propre autodafé!
Miraculeux flambeau, tout mon passé m'éclaire,
je progresse au chemin de mon temps retrouvé...

J'ignore qui m'attend, au pur seuil de ce faste,
quels visages connus je vais soudain revoir;
mais, comme une phalène au feu qui la dévaste,
ma course ardente bute à la lampe du soir...

M'appelez-vous, là-bas, dans votre danse blonde.
jeunes filles d'antan qui poursuivez vos jeux?...
Vous êtes au versant que la lumière inonde
et j'y regarde fuir le vol de vos cheveux.



Dans ce pays qui souffre et qui s'est souvenu
non, ce n'est pas en vain que je suis revenu,
il est ici des morts que chaque soir acclame...
Et, dans mon périple de flamme,
j'ai baisé longuement, d'un cœur qui s'est mis nu,
la dalle d'or sous quoi gît le Jour inconnu...

ANDRÉ PAYER.

LE VILLAGE RUSSE

—

Le village russe a subi sous le régime des Soviets une transformation profonde. Les exploitations individuelles et familiales, surtout dans les régions de grosse production de céréales, ont été supprimées et remplacées par des exploitations collectives, dont le nombre dépasse actuellement 250.000.

Les exploitations collectives ou *Kolkhoz* se subdivisent en trois catégories principales : la commune, l'artel agricole, le tsoz (ou association pour le travail collectif de la terre). La différence essentielle entre ces associations réside dans la nature et le degré de collectivisation. Celle-ci est intégrale dans la *commune*. Dans l'*artel agricole,* en général, et dans le *tsoz,* les moyens de production sont exploités en commun pendant la durée des travaux. La forme la plus répandue de Kolkhoz est l'artel agricole, dans lequel les autorités soviétiques cherchent à attirer les paysans par tous les moyens. L'artel a été de tout temps la forme d'association des paysans russes, surtout pour les travaux accomplis en dehors de l'agriculture et du village. Mais cette forme traditionnelle est devenue une association de paysans organisés à titre d'institution d'Etat en entreprise agricole. Ce qui distingue l'artel agricole des *Sovkoz* ou exploitations soviétiques proprement dites, c'est qu'il a pour base les ressources des Kolkhoz et non des fonds d'Etat.

§

L'ARTEL SOVIÉTIQUE OU KOLKHOZ

Les lots de terrain (nadiel) de tous les membres forment une seule masse, avec abolition des bornes. Lots

de terrain et moyens de production (bétail, matériel) sont mis en commun. C'est le capital initial de l'artel (1). A la tête de l'entreprise est placé un organe administratif qui est l'instrument docile du gouvernement central. Le commissaire d'agriculture, le Kolkhozcentr (Direction centrale du Kolkhoz), l'Association du Kolkhoz, le Comité de direction de l'artel agricole, tels sont les intermédiaires qui transmettent les instructions de haut en bas.

A l'intérieur de l'artel, les paysans sont organisés en brigades à la tête desquelles sont placés des brigadiers, gens de la ville délégués par le parti communiste. Les brigadiers répartissent le travail entre les membres de l'artel et assignent à chacun une tâche déterminée. Leurs décisions sont sans appel. Les membres de l'artel doivent s'y soumettre, même si on leur assigne une tâche hors de l'agriculture, dans les mines, par exemple, où les conditions de travail sont particulièrement dures. Le Comité de direction a le droit d'envoyer les membres de l'artel où bon lui semble, par escouades organisées, et de signer en leur nom des contrats pour fournir de la main-d'œuvre aux entreprises d'Etat qui en ont besoin.

Des sanctions sévères sont prévues pour la non-exécution des tâches assignées. C'est par exemple l'exclusion de l'artel qui entraîne la privation du droit au travail. Le membre exclu perd le lot de terrain et les moyens de production qu'il a versés au capital initial de l'artel.

Le village russe devient un Kolkhoz par décret. Mais le parti communiste exige l'agrandissement des petits Kolkhoz. D'après Markévitch, le créateur des parcs de machines et de tracteurs, ce problème a été résolu d'une façon bureaucratique : on a passé, dit-il, sans transition et sans modifier la base technique (qui consiste dans l'emploi de chevaux et de bœufs comme force motrice) des Kolkhoz d'hier de 50 à 100 hectares à des Kholkoz de

(1) Statuts de l'artel agricole : voir l'édition de l'Académie communiste, 1930.

50.000 à 100.000 hectares. Ainsi commença à se manifester la manie du gigantesque. Dans cette course aux formes géantes, on vit naître le Kolkhoz intervicinal. Des dizaines de villages et de hameaux ont formé un seul Kolkhoz. Dans certains cas, c'est toute une région administrative, comprenant plus d'une centaine de villages de 150 à 200 hectares chacun, qui a été érigée en un seul Kolkhoz. Pour former ces Kolkhoz géants, les limites entre les différents villages ont été supprimées. Cette vaste région est divisée en économies, celles-ci en champs, et les champs en lots. Cette division, d'après Markevitch, n'a tenu aucun compte des villages existants, et le cheptel « mort et vivant » a été disséminé sur des dizaines de kilomètres (2).

La complexité de la production dans ces Kolkhoz géants a exigé la création d'une administration très complexe. Les cadres administratifs des Kolkhoz, suivant Yakovlef, commissaire à l'Agriculture, ont dépassé deux millions d'employés. Toute cette armée de la ville envoyée « au secours du village » est en réalité un lourd fardeau pour le Kolkhoz et absorbe une partie considérable du travail de ses membres. Le Kolkhoz est le résultat d'une addition mécanique des villages, sans souci des nécessités de la production. Il y a peu ou pas de moyens techniques de production et beaucoup de bureaux. Ce système a pour conséquence inévitable, comme l'affirme Markevitch, que la direction des Kolkhoz « est vouée à la transmission bureaucratique de circulaires et d'ordres (2) ». Du haut en bas de la hiérarchie administrative circule une masse énorme de décrets et de circulaires qui de loin et de haut tranchent les questions et règlent l'exploitation. L'assemblée générale des membres d'un Kolkhoz n'a pas le droit de résoudre une seule question tant soit peu importante qui intéresse sa production et son existence. Ainsi l'on a créé des conditions qui pri-

(2) *Pravda*, 8.IV.1930.

vent le paysan, le Kolkhoznik, de toute initiation individuelle et le condamnent au rôle passif d'une unité de travail. Le libre travail de la terre est devenu pour le paysan une corvée, comme à l'époque des serfs.

§

LA RÉSISTANCE PAYSANNE

Staline a parlé de « l'évolution radicale des paysans vers la vie libre des Kolkhoz ». En réalité, des faits nombreux, caractéristiques et incontestables établissent que les paysans ont opposé à l'organisation soviétique une résistance acharnée. Refusant de se laisser embrigader dans les Kolkhoz, des villages entiers ont versé volontairement leurs lots de terrain dans les Sovkhoz voisins qui pouvaient garantir à leurs ouvriers de meilleures conditions d'existence. Les économistes gouvernementaux en ont tiré la conclusion erronée que « le socialiste commence à s'infiltrer dans les têtes des paysans (3) ». En réalité, les paysans entre deux maux choisissaient le moindre. Ce n'est qu'à la dernière extrémité et cédant à la pression du pouvoir qu'ils se sont rués avec désespoir vers les *Kolkhoz*. Et ils ne l'ont fait qu'après avoir abattu 85.700.000 têtes de bétail (4). Rien ne prouve mieux que les paysans ne se font pas d'illusion sur leur situation réelle. Le kolkhoznik se considère comme un salarié, un mercenaire, une propriété de l'Etat. L'extermination du bétail est un acte de désespoir. Les paysans sont entrés dans les Kolkhoz pour échapper aux persécutions et à la faim.

La résistance des paysans est-elle vraiment et définitivement brisée? Les paysans russes se sont-ils résignés à n'être que les serfs du gouvernement soviétique? Leur lutte contre le gouvernement a-t-elle cessé ou seulement

(3) *Izvestia*, 7.IX.1930.
(4) Rien qu'en 1930, il a été tué 3.400.000 chevaux : *Planovoe noziaistvo*, N° 9, 1930, p. 115.

changé de forme? De la réponse à ces questions dépend le sort de millions de paysans et du gouvernement soviétique lui-même. Qui va l'emporter, demandait le gouvernement, lorsqu'il menait son offensive effrénée contre les exploitations individuelles? Il déclara bientôt triomphalement qu'il avait remporté sur le front agricole « une victoire d'une valeur historique et mondiale », et le commissaire pour l'Agriculture, Yakovlef, affirma au VI[e] Congrès des Soviets : « Notre pays devient celui de l'agriculture la plus importante, la plus avancée du monde (4 *bis*). »

Comme preuves de sa victoire sur la résistance paysanne, le gouvernement soviétique invoque le nombre croissant des Kolkhoz, des parcs de machines et de tracteurs, l'agrandissement des surfaces ensemencées, l'accroissement des stocks de céréales. A ces succès d'ordre quantitatif, le gouvernement soviétique ajoute des succès de qualité. Il prétend que le rendement des Kolkhoz est meilleur que celui des anciennes exploitations individuelles et que les Kolkhoz « créent l'homme nouveau ». En effet, dit-il, les « conditions de production et d'existence rapprochent de plus en plus le paysan du prolétariat, en ce qui concerne sa constitution psychologique et sociale (5) ». Enfin, « de grands succès sont également obtenus par les Kolkhoz sur le front de la lutte contre la religion... Les églises ont été fermées et les fêtes d'Eglise abolies dans la plupart des Kolkhoz (6). ».

§

LE SYSTÈME ET LES RÉSULTATS

La thèse officielle est démentie par la presse soviétique et les correspondances régionales. Elle est surtout démentie par les faits. Le gouvernement lui-même a été obligé

(4 bis) *Izvestia*, 17.III.1931.
(5) *Izvestia*, 7.IX.1930 (Larin).
(6) *Bednota*, 27.IX.1929.

de le reconnaître. « Nos Kolkhoz, disait récemment le commissaire de l'Agriculture, Yakovlef, sont semblables à un édifice en construction; à l'extérieur, il paraît achevé, à l'intérieur il n'y a ni plafonds, ni planchers (7). » L'extension du mouvement des Kolkhoz est due, non à l'élan libre des masses paysannes, mais à la contrainte. Et le rythme accéléré de la collectivisation atteste une croissance anormale. Du 1er octobre 1929 au 1er mars 1930, c'est-à-dire en cinq mois, il y a eu, rien que dans la zone centrale de terre noire, quatorze fois plus de collectivisation que pendant les onze années antérieures (8).

Le défaut fondamental des Kolkhoz est que leur création ne s'est pas développé organiquement suivant les besoins de la population. Les exploitations collectives ont pris la place des exploitations individuelles par voie administrative. De là l'indifférence complète du paysan pour son travail et la mauvaise gestion des Kolkhoz. Un écrivain soviétique, Gladkof, raconte comme suit la visite « dans les champs des Kolkhoz :

> La discipline du travail est particulièrement faible. Tout se fait automatiquement, cahin-caha. Vu le manque de système dans le travail, la force de traction, chevaux et tracteurs, est insignifiante. Les chevaux sont surmenés; un tiers au moins des tracteurs est hors d'usage (les bougies éclatent, les pièces détachées manquent). Le blé fauché reste en désordre dans les champs, sans aucun contrôle. Les incendies sont un fait habituel. Le battage va tout doucement, la constitution des stocks de céréales avance à pas de tortue (9).

Un communiste éminent, Kisselef, rentré d'une inspection des Kolkhoz de la Basse Volga, fait dans son rapport un tableau analogue :

> On proteste fréquemment contre le manque de système et

(7) *Sozialisticheskoe Zemledelie*, 6.X.1931.
(8) *Sur le front agraire*, 1930. Article de Tzylko : « Les principaux points de repère du mouvement des Kolkhoz. »
(9) *Izvestia*, 15.X.1930.

le laisser-aller qui découragent totalement les Kolkozniks, paysans laborieux d'hier. Le bétail est négligé. Les vaches ont des ordures jusqu'aux genoux; les chevaux sont mal soignés, ce qui entraîne une mortalité considérable. Les cochons et la volaille périssent (10).

Les documents de l'Inspection des Ouvriers et des Paysans présentent des tableaux aussi désolants de la vie des Kolkhoz :

L'eau pour le bétail gèle dans les cours. Des locaux spéciaux pour le vêlage font défaut et les vaches vèlent attachées dans des cours froides. Dans certains Kolkhoz, la mortalité des veaux atteint 33 % et en Sibérie 50 %.

Le bétail périt faute de fourrage ou parce que les Kolkhozniks ont négligé de ramener des champs une quantité suffisante de foin ou de paille.

Dans les Kolkhoz de Sibérie, le poids d'un bœuf ne dépasse pas en moyenne 80 à 85 kilogrammes (11).

Les soins donnés aux *chevaux* sont nettement insuffisants. Leur état est déplorable; ils sont éreintés et périssent faute de fourrage.

Dans plusieurs régions de la Moyenne Volga, à la fin de l'été 1931, 10 à 15 % des chevaux étaient hors d'usage et encore plus dans certaines régions. Dans le Kolkhoz de « Prawda », 464 chevaux sur 2.237 ont péri; le président du Kolkhoz explique pourquoi :

Le Comité de direction a oublié qu'il fallait nourrir des chevaux. Toute l'attention a été absorbée par le souci de fournir à la famille de chaque membre les céréales pour l'hiver. Quant aux chevaux, ils ont été oubliés. On a négligé de leur préparer la nourriture la plus simple. Chevaux et poulains ont crevé (12).

Les poulains en général sont considérés comme un pro-

(10) *Izvestia*, 19.IV.1930.
(11) *Bednota*, 6.V.1930.
(12) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 14.X.1931; *Izvestia*, 2.IX.1931; *Prawda*, 12.VIII.1931.

duit négatif. On fait le calcul suivant : « Le poulain nous coûtera 150 roubles par an, à quoi peut-il servir? », et on conclut que son entretien est désavantageux. En conséquence, « suivant des données incomplètes », il a été tué dans une même région 10.400 poulains, rien que pendant les cinq premiers mois de l'année en cours (13).

D'une manière générale, la qualité des chevaux a singulièrement baissé : « Des chèvres plutôt que des chevaux », écrivait le correspondant spécial de l'Agriculture socialiste (14). Et toutes les données qui attestent la baisse en quantité et en qualité des chevaux au pays des Soviets sont confirmées par les statistiques officielles. Ainsi le nord du Caucase, qui était un centre réputé d'élevage, n'a conservé, par rapport à 1917, que 1.1/2 % de chevaux de race, et la quantité totale a baissé jusqu'à 46,1 % (15).

Le manque de chevaux de trait dans les Kolkhoz a pour conséquence la mauvaise qualité des travaux des champs et le surmenage des bêtes : un cheval pour 15 à 17 hectares dans plusieurs Kolkhoz (16). « Le problème des chevaux » est si aigu en U.R.S.S. que le Commissaire de l'Agriculture a été obligé de déclarer récemment que « celui qui préconise l'extermination des chevaux est l'ennemi du pouvoir », car, malgré l'emploi des tracteurs, le cheval est indispensable à l'organisation d'une exploitation (17).

La presse soviétique se plaint de l'indifférence des paysans qui cultivent la terre négligemment, sans énergie, « sans qu'on manifeste de l'indépendance et de l'initiative ». Les circulaires et les brigadiers contremaîtres n'arrivent pas à inspirer la joie du travail. Le Commissaire pour l'Agriculture a caractérisé le travail dans les Kolkhoz en ces termes :

(13) *Izvestia*, 19.VIII.1931.
(14) *Sotzial. Zemledelie*, 4.X.1931.
(15) *Izvestia*, 20.VIII.1931, article de Martynof.
(16) *Izvestia*, 20.VIII.1931.
(17) *Izvestia*, 17.III.1931.

Le Kolkhoznik se lève à 8 heures du matin à l'époque la plus ardente des travaux champêtres. Durant des heures, il s'entretient avec son voisin, cherche son cheval, sa charrue, s'attarde à arranger le harnachement et il est prêt à se rendre aux champs au moment où autrefois on commençait le diner (18).

Cependant le même Commissaire vante le développement et le rendement des Kolkhoz, en basant ses affirmations sur l'importance des stocks de céréales constitués en 1930.

§

LES STOCKS DE CÉRÉALES DE 1930

Les stocks de céréales constitués en 1930 ne peuvent pas être mis au crédit du système nouveau des Kolkhoz. Comme conséquence du *raskoulatchivanie* (19) et de la collectivisation générale, les Kolkhoz ont reçu non seulement une partie des terres ensemencées au printemps de la même année, mais aussi toutes les terres ensemencées en automne 1929, alors que les cultures étaient la propriété des exploitations individuelles aujourd'hui supprimées. On avait confisqué en outre tous les stocks de céréales de ces exploitations individuelles, et comme par surcroît la récolte a été exceptionnelle en raison des conditions climatériques favorables, il n'est pas étonnant que le gouvernement, avec l'aide des agents placés dans les Kolkhoz, ait pu s'assurer une quantité suffisante de céréales.

§

LES SEMAILLES DE L'AUTOMNE 1930

En automne 1930, au moment des travaux préparatoires de labourage, la collectivisation et le « raskoulat-

(18) *Izvestia*, 17.III.1931.

(19) *Raskoulatchivanie* signifie suppression de toutes les exploitations individuelles de paysans tant soit peu aisés, avec confiscation intégrale de tous leurs biens.

chivanie » étaient presque entièrement achevés, surtout dans les régions de grande production de céréales. D'après le plan établi, on devait ensemencer 43 millions d'hectares, dont 36,4 % par les Kolkhoz, 60,2 % par les exploitations individuelles, et 3,4 % par les Sovkhoz. Comment ce plan a-t-il été réalisé?

Pour estimer à leur juste valeur les semailles d'automne, il faut tenir compte, non seulement du nombre d'hectares ensemencés, mais encore et surtout de l'époque à laquelle les semailles sont faites. En effet, des semailles faites en temps utile sont la condition essentielle d'une bonne récolte : il faut que le jeune blé soit devenu assez résistant avant la tombée des neiges. Les semailles duraient généralement en Russie de quinze à vingt jours et s'achevaient à la mi-septembre, un peu plus tard dans le Sud, sans toutefois dépasser le 15-20 octobre. Or, ces conditions nécessaires n'ont pas été observées en 1930, surtout dans les Kolkhoz. Les résumés du Commissariat de l'Agriculture parus à cette époque et la presse soviétique ont fréquemment attesté que le rythme des semailles n'était pas assez rapide et qu'il était particulièrement lent dans les Kolkhoz (20). Dans certaines régions de la zone centrale de terre noire, les exploitations individuelles achevaient les semailles au moment où les Kolkhoz les commençaient. Toute notion des conditions nécessaires pour les semailles était perdue. On a semé en septembre, en octobre, même en novembre, sous la pression des autorités. On semait encore au moment des premières gelées. Les bulletins météorologiques de cette époque signalaient une température au-dessous de zéro (— 3°) dans les régions de Koursk, Smolensk et Saratof, puis elle baissa encore, même dans le Sud (21).

Le dernier résumé du Commissariat de l'Agriculture sur les progrès des semailles date du 15 novembre 1930.

(20) *Bednota*, 10.IX.1931.
(21) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 4.X.1930.

Voici, d'après ces données officielles, les *résultats des semailles d'automne* 1930 :

4 millions d'hectares n'ont pas été ensemencés, c'est-à-dire que 9 % du plan n'a pas été réalisé.

§

LES SEMAILLES DU PRINTEMPS 1931

Suivant le plan du gouvernement soviétique, on devait, au moment des semailles d'automne, effectuer sur une vaste échelle les travaux préparatoires de labourage pour les semailles du printemps. Ces travaux ont une grande importance pour le rendement de la récolte. Or, ils ont été faits d'une manière aussi insuffisante que les semailles, et là encore les Kolkhoz se sont laissé dépasser par les exploitations individuelles (22).

Comme pour l'année précédente, le gouvernement a attribué aux résultats obtenus une valeur énorme quant aux « destinées de la révolution du prolétariat et de la construction socialiste ». On avait même créé une « réserve spéciale de travailleurs responsables chargés d'activer les travaux de préparation et d'ensemencement dans les régions retardataires », réserve placée sous la direction du délégué du gouvernement Mouralof.

Suivant le plan officiel, la superficie à ensemencer au printemps devait comprendre 105,3 millions d'hectares, dont 59,5 millions que devaient ensemencer les Kolkhoz. Ce plan ayant été réalisé à raison de 97 %, presque intégralement, le gouvernement a proclamé triomphalement « qu'on avait augmenté la superficie à ensemencer à raison de 9,9 % par rapport à l'année précédente ». Il ajoutait que cela ne s'était jamais vu sous le régime des tsars et qu'un tel succès ne s'était jamais vu dans les pays capitalistes de l'Occident. Ce « gigantesque progrès » marquait « une nouvelle et puissante démonstra-

(22) *Sotz. Zemledelie*, N° 270, 1930.

tion des avantages de la production collectiviste (23) ».

Le succès des semailles du printemps semblait complet, mais l'optimisme gouvernemental fut démenti par les résumés officiels du Commissariat de l'Agriculture. En admettant que la superficie ensemencée ait atteint réellement les propositions indiquées par les statistiques soviétiques, la valeur des semailles dépend, dans une large mesure, de l'époque à laquelle elles sont faites. L'automne précédent, les bolchévistes avaient déjà démontré qu'on peut semer même sous la neige, mais que la valeur économique de ce travail est égal à zéro, malgré « tout l'enthousiasme socialiste » des semeurs.

Voyons comment les semailles de printemps ont été faites. Il faut noter d'abord que la durée des semailles est plus courte au printemps qu'en automne, surtout si le printemps est tardif. Or, le printemps de 1931 a été tardif, et toute la presse soviétique répétait que « la condition fondamentale du succès de la lutte pour ce printemps était de réaliser pour les semailles le maximum de rapidité ». Il fallait effectuer « les semailles en cinq à sept jours au maximum depuis le début des travaux agricoles ». La question de rapidité était si grave, qu'il était recommandé « de simplifier au possible les travaux préparatoires, en se bornant à travailler la couche superficielle de terre, afin de semer à temps (24) ». Que s'est-il passé en réalité? Les semailles de printemps, même dans les régions de grosse production de céréales, ont été faites en avril, en mai, et même en juin. Le communiqué officiel du commissaire de l'Agriculture, en date du 20 juin, montre « que les semailles n'étaient pas encore achevées. La Sibérie occidentale et d'autres régions retardataires devaient les continuer encore (25) ».

Ainsi les semailles du printemps ont duré jusqu'à l'époque où ordinairement on commençait la récolte. Il en

(23) *Izvestia*, 7.VII.1931.
(24) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 27.IV.1931.
(25) *Izvestia*, 25.VI.1931.

est résulté nécessairement une diminution de rendement, car « on ne peut pas considérer comme d'égale valeur les hectares ensemencés à temps et ceux ensemencés hors de saison ». Si l'on soustrait du total de la superficie ensemencée les hectares ensemencés hors de saison, il est certain que l'U.R.S.S. a réalisé en 1931, non une augmentation, mais une réduction de la surface ensemencée.

Les semailles du printemps 1931 ont été particulièrement faibles dans toutes les *exploitations individuelles* qui subsistent encore. Celles-ci avaient été rassurées, en automne 1930, par le décret de Staline préconisant le principe de libre entrée dans les Kolkhoz. Mais elles eurent conscience de leur situation sans issue lorsque le pouvoir, surtout dans les régions à blé, commença à poursuivre par tous les moyens sa politique de collectivisation générale. Les paysans découragés ne veulent plus d'un « certificat de semailles » qui les ferait enregistrer par les autorités parmi les *Koulak* (26). Ils n'ont pas oublié les atrocités qui ont accompagné l'exécution de l'ordre fameux de Staline, « de prendre l'offensive contre les Koulak, c'est-à-dire de les briser et d'en finir avec cette classe ». Hors de ce but à atteindre, toute offensive n'est que déclamation et vaine bravade et ne constitue pas « une vraie offensive bolchéviste (27) ». Une députée paysanne de la 3e session du TZIK (Comité central exécutif) a formulé ainsi la peur des villageois d'être classés comme « Koulak » : « Personne au village ne tient à être considéré comme aisé; être tenu pour pauvre est plus avantageux (28). »

Les exploitations individuelles n'ont ensemencé qu'un

(26) La jurisprudence soviétique n'a pas défini juridiquement le « *koulak* ». Pour classer les exploitations paysannes, on se sert d'indices arbitraires. Les autorités régionales appellent « koulak » toute exploitation plus ou moins aisée, ou qui se détache sur le fond de la misère générale, ne fût-ce que par une superficie ensemencée un peu plus grande.

(27) *Pravda*, 10.II.1930.

(28) *Izvestia*, 12.I.1931.

minimum. Pour les contraindre à semer davantage, les autorités les ont soumises, par décret, à un impôt proportionnel à la superficie ensemencée l'année précédente (29). Comme les Kolkhoz, les exploitations individuelles ont achevé les semailles vers la fin de juin. Un professeur délégué dans la région de la Basse Volga, pour suivre les progrès des semailles, écrivait dans les *Sotzialistitcheskoe Zemledelie* : « Il faut constater que la qualité de la récolte des céréales dépend de l'époque des semailles. Plusieurs champs dans cette vaste région sont presque noirs ou remplis de mauvaises herbes parmi lesquelles on distingue difficilement le jeune froment. » Et le même professeur ajoutait qu'une « mauvaise récolte due aux semailles tardives va considérablement réduire la quantité totale de froment récolté sur toute la superficie ensemencée ».

D'autres causes que le retard des semailles ont agi défavorablement sur la qualité de la récolte. Voici les principales :

1° La diminution du fumier, qui est résultée de la destruction de millions de têtes de bétail au début de la collectivisation. L'emploi des engrais artificiels est insignifiant en U.R.S.S. Suivant les données du professeur Prianichnikof, il est en moyenne de 0,04 par hectare, tandis qu'en Belgique il est de 6, en Allemagne de 3,1 et en France de 1,2 (30).

2° Les travaux préparatoires de labourage sont absolument insuffisants. Le commissaire d'Agriculture a reconnu lui-même, dans un de ses discours, « la mauvaise culture de la terre » dans toutes les régions les plus importantes de l'U.R.S.S. Même dans les exploitations d'Etat (sovkhoz), où l'on applique « les moyens techniques les plus perfectionnés, il y a un grand nombre de jachères qui présentent en réalité des steppes couvertes

(29) *Izvestia*, 2.VI.1931.
(30) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 9.X.1931.

de mauvaises herbes. Les terrains labourés dès l'automne présentent généralement des blocs de terre retournés sans même avoir été hersés (31) ». Certaines correspondances régionales constataient que, « sur de grandes surfaces atteignant dans certaines régions 1/5 de tous les terrains ensemencés, on découvrait des places qui sont officiellement ensemencées, mais ne sont en réalité pas même labourées. Ces places ont été nettement visibles à l'époque de la récolte, où une grande différence est apparue entre la superficie ensemencée et la récolte (32) ».

§

LA RÉCOLTE DE 1931

Afin de mettre à profit les leçons de l'année précédente, le gouvernement soviétique avait décidé de prendre toutes les mesures possibles pour rendre le travail des membres des Kolkhoz plus productif, ce qui était d'autant plus nécessaire que la superficie des régions collectivisées était devenue deux fois plus grande, atteignant 90 millions d'hectares. Depuis le mois de mai, on a publié une série de circulaires sur « la rentrée de la récolte en temps utile », « la préparation des travaux de la récolte », « les mesures à prendre contre l'incendie », etc. Un nombre encore plus grand d'instructions et d'ordres divers s'est mis à pleuvoir à l'époque même de là récolte, exigeant « les mesures les plus urgentes » pour la rentrée de la récolte. Néanmoins, la rentrée de la récolte a été faite aussi lentement que les semailles. Les communiqués du commissariat de l'Agriculture n'ont pas cessé de constater cette « lenteur intolérable des travaux de la récolte (33) ». Enfin, le 12 août, le Kolkhozcentr (Association centrale des Kolkhoz) de l'U.R.S.S. a publié un décret prescrivant « à tous les Kolkhoz de mettre le blé en

(31) *Id.*, 6.X.1931.
(32) *Id.*, 8.X.1931.
(33) *Izvestia*, 5.VIII, 16.VIII.1931.

meules dans l'espace des cinq à sept jours suivants; de former dans chaque Kolkhoz une brigade spéciale; d'organiser le travail des brigades pendant vingt-quatre heures et de garantir ainsi l'exécution du travail dans le délai prescrit, pour le 20 août, dernier délai, dans les régions du Sud (34) ». Ce délai était écoulé qu'on pouvait lire le 21 août dans la *Pravda* :

En Ukraine, le blé fauché jonche les champs sur 9 millions d'hectares; dans l'Oural, 82 % du blé fauché n'a pas été mis en meules; dans la régon de la Moyenne Volga, sur 2,8 millions d'hectares, le blé pousse entre les gerbes. C'est encore pis pour le froment. Dans certaines régions, le froment qu'on n'a pas rentré avant les pluies pousse non fauché.

Dans certaines régions, le blé n'était pas encore fauché en octobre. Le communiqué officiel du 5 octobre disait qu'on pouvait considérer « le fauchage dans l'Union comme achevé en général, sauf dans le Nord, l'Oural, le Kasakstan, la Sibérie Occidentale, la région de l'Extrême-Orient et la Géorgie (35) ». Toutes ces régions retardataires n'avaient pas fini de faucher leur blé au 10 octobre; à cette date, 30 % du blé était encore aux champs (36). La présence des hauts fonctionnaires n'activait pas les travaux. Le commissaire de l'Agriculture se plaignait au VI[e] Congrès des Soviets dans ces termes :

J'ai visité plusieurs Kolkhoz au moment de la récolte et du battage. Au premier coup d'œil tout le monde semblait occupé, du moins tout le monde était en mouvement et paraissait travailler 100 %. En réalité... la main-d'œuvre effective n'était exploitée que médiocrement (37).

La presse soviétique n'a pas publié de *prévisions officielles* pour la récolte de 1931. Il n'y a que des aveux çà

(34) *Izvestia*, 13.VIII.1931.
(35) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 12.X.1931. La Sibérie occidentale ensemence 10 millions d'hectares, c'est-à-dire 1/5[e] de la superficie totale ensemencée.
(36) *Id.*, 18.X.1931.
(37) *Izvestia*, 17.III.1931.

et là. Molotof, président du Sovnarkom, dit que, dans le sud-est de la Russie d'Europe, il y a « plusieurs millions d'hectares dont la récolte a été plus ou moins compromise. Ce qui signifie pour nous une perte de quelques centaines de millions de pouds (38) ». Le Comité de direction du « Soïouzsakhar » (Association des sucreries) n'est pas moins catégorique. D'après cette association qui possède de vastes champs, non seulement de betteraves, mais aussi de blé, « la récolte de l'année courante est essentiellement médiocre (39) ». La presse soviétique a relevé, dans certains « zernosovkhoz », des faits « de refus de battre le blé fauché, sous prétexte que le travail est désavantageux en raison de la mauvaise récolte (40) ». Au mois d'octobre, le commissaire d'Agriculture a reconnu « que la récolte dans les Sovkhoz et les Kolkhoz est tout à fait insuffisante (41) ». La mauvaise administration et le fait que les paysans ne sont pas intéressés au rendement du travail ont eu des conséquences funestes. Suivant les calculs approximatifs du RKI, il en est résulté une perte de 167 millions de centner (42). Suivant les calculs d'un économiste soviétique, cette perte atteindrait le chiffre de 180 millions de centner, soit 20 à 22 % de la récolte (43).

De tous ces faits, il est permis de tirer les *conclusions suivantes :*

La récolte de 1931 a été médiocre, non en raison des conditions climatériques, mais à cause de la collectivisation des villages et de l'asservissement des paysans dans les Kolkhoz. Cette récolte médiocre a par surcroît subi des pertes énormes au cours des travaux d'engrangement. Les paysans des Kolkhoz sont restés insensibles à tous les appels du pouvoir, à tous les ordres que leur adressait le gouvernement de manifester « leur enthousiasme

(38) *Pravda*, 3.XI.1931. Un poud vaut 16 kg.
(39) *Id.*, 16.X.1931.
(40) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 8.X.1931.
(41) *Id.*, 6.X.1931.
(42) Environ 41 kg. *Id.*, 18.VIII.1931.
(43) *Izvestia*, 28.VI.1931.

pour la construction socialiste de l'agriculture pendant la troisième et décisive année du Plan quinquennal ». Cette apathie significative est commune à tous les membres des Kolkhoz et se manifeste à l'heure décisive où la rentrée de la récolte doit marcher de pair avec le battage du blé, le labourage des jachères, les semailles d'automne, les travaux préparatoires de labourage pour les semailles du printemps et tous les travaux qui doivent être achevés avant l'hiver. Mais c'est surtout dans la constitution des stocks de céréales que « le sabotage des Kolkhoznik » devint particulièrement menaçant pour le gouvernement.

§

LES STOCKS DE CÉRÉALES

Le parti communiste attache une importance extrême à la constitution de stocks de céréales. Pour lui, c'est « la question fondamentale » dont l'heureuse solution garantirait « l'achèvement des fondations de la construction socialiste ». C'est pour concentrer entre ses mains des quantités de céréales aussi importantes que possible que le parti entreprit de développer les « Sovkhoz » et de transformer les petites exploitations en grandes exploitations collectives. La Revue Economique (44) dit :

> Le parti communiste devait se placer à la tête de l'organisation de céréales en dirigeant de près tous les travaux qui ont trait... Il ne suffit pas de constituer un Sovkhoz ou un Kolkhoz, l'essentiel c'est que les excédents de céréales de ces exploitations ne doivent pas manquer de se trouver réunis entre les mains du gouvernement.

Le parti espérait extorquer ces « excédents » aux Kolkhoz par l'intermédiaire de ses organisations administratives, chargées d'exercer au village le contrôle plus sévère de la consommation du blé et de son écoulement sur le marché libre.

(44) *Economitcheskoe Obozrenie*, N° 1, 1930, p. 35.

1930. — Les données comparatives sur les progrès des *hlebozagotovki* (constitution de stocks de céréales) pendant les cinq dernières années semblaient confirmer entièrement les prévisions bolchévistes. Avant la collectivisation du village, le parti récoltait en moyenne, suivant les données, environ 6 millions de tonnes par an. La quantité de blé stocké passait de 6.289.000 tonnes en 1929 à 13.842.000 tonnes en 1930 (45). Mais en réalité cette augmentation est due en grande partie au riche héritage que les Kolkhoz ont reçu des exploitations individuelles supprimées lors de la collectivisation. Elle ne peut à aucun degré être attribuée au relèvement général de l'agriculture en Russie soviétique, puisque, au contraire, la collectivisation y a produit une crise aiguë. Quoi qu'il en soit, les stocks de 1930 ont permis au gouvernement d'augmenter l'*exportation*. Celle-ci a passé de 98.000 tonnes en 1929 à 2.268.000 tonnes en 1930. Le gouvernement soviétique a jeté ce blé sur les marchés étrangers au prix de 53 roubles la tonne, tandis qu'il le vendait l'année précédente (1929) 153 roubles la tonne.

1931. — Suivant les données officielles, le plan soviétique a été dépassé, et les stocks doivent atteindre, en 1931, 15.200.000 tonnes. Les premiers résultats sont favorables au gouvernement. Pendant les mois de juillet et d'août, il a été stocké deux fois plus de blé qu'en 1930 pendant la même période. Mais dès le mois de septembre, le rythme s'est ralenti, précisément dans les régions les plus importantes. Il s'est ralenti davantage encore en octobre, et dans certaines régions il n'a plus été fourni aucune quantité de blé ou des quantités minimes (46).

Les exploitations individuelles, qui, suivant le plan officiel, devaient fournir 25 % des stocks, soit environ 3.800.000 tonnes, n'ont contribué que dans une si faible

(45) *Economitcheskoe Obozrenie*, N° 1, 1930, p. 30.
(46) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 9.X, 1.XI.1931; *Izvestia*, 20.X.1931; *Pravda*, 16.X.1931.

mesure à la constitution des stocks, que la presse soviétique a dû constater qu'elles échappaient à « l'appareil exécutif d'approvisionnement (47) ».

A la date du 25 octobre, le plan était à moitié réalisé; il l'était aux trois quarts (73,2 %) le 25 novembre. On avait stocké environ 11.126.000 tonnes (48). Si le rythme du stockage reste le même, le parti se trouvera, en fin d'année, devant un déficit de 15 à 20 %, soit de 2,15 à 3 millions de tonnes : c'est précisément la quantité de blé qu'il a jetée sur le marché mondial en 1931.

Le gouvernement et la presse soviétique se sont alarmés de cet état de choses et le danger ne fait que grandir, car Sovkhoz et Kolkhoz s'ingénient à ne pas fournir de blé aux stocks, afin de le garder pour les besoins de la consommation. Les provisions de blé indispensables à l'alimentation de la population font actuellement l'objet d'une lutte acharnée entre le gouvernement et le village-Kolkhoz.

§

LA LUTTE ENTRE LE GOUVERNEMENT ET LE VILLAGE

La lutte entre le gouvernement soviétique et le peuple des campagnes tient une grande place dans la presse soviétique. Les Kolkhoz, disent les journaux, « destinent le premier blé battu à garantir leur consommation annuelle... ils distribuent le blé dans les maisons, le tiennent caché sous la paille... Les paysans battent d'abord le blé à la main en cachette, puis mettent la paille en meules et battent la paille avec une batteuse devant les représentants du Conseil de village en se plaignant de la mauvaise récolte ». Tandis que la presse reproche aux agents du gouvernement de n'opposer aucune résistance aux « prétentions monstrueuses » des Kolkhoz, « les dirigeants des Kolkhoz s'efforcent de propager l'opinion qu'il

(47) *Izvestia*, 8, 9, 10.X.1931.
(48) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 2.XII.1931.

n'y a plus de blé au village et que par conséquent la lutte n'a plus ni but ni sens ». Au lieu d'envoyer du blé, on envoie des réclamations, disant que le plan n'est pas viable (49).

La situation n'est pas meilleure dans les exploitations soviétiques d'Etat, appelées « Sovkhoz ». La *Sotzialistitcheskoe Zemledelie* écrivait, en octobre 1931 : « La situation est particulièrement menaçante en ce qui concerne la livraison du blé dans le secteur des « Sovkhoz ». En effet, dans presque toutes les régions, « les fabriques de céréales baissent considérablement la quantité de blé à fournir ou arrêtent complètement les envois ». Même « le Géant », qui est un « zernosovkloz » modèle, a interrompu en octobre ses envois de produits agricoles (50). La cessation des envois de blé par les « Sovkhoz » s'explique par deux raisons : la mauvaise récolte et le mauvais fonctionnement du système. Un correspondant de la *Pravda* décrit comme suit la situation dans le « Sovkhoz » géant de l'Ukraine :

Le froment récolté sur 9.000 hectares n'a pas été battu; le maïs n'a pas été récolté sur 6.000 hectares. Il y a 14.000 tonnes de blé non expédié. Le terme approche et les semailles d'automne ne sont pas faites sur 40.000 hectares. Les travaux de labour pour les semailles de printemps ne sont pas commencés, et il faut labourer une surface de 47.000 hectares. Les terrains en friche préparés au printemps se sont couverts de mauvaises herbes. Entre le 15 août et le 23 septembre, le Sovkhos n'a pas expédié un gramme de blé. Sur 616 hectares, le froment est resté non récolté et est envahi de mauvaises herbes. Deux « combinés » sont inutilisés, et sur 233 tracteurs, seuls 54 travaillent. La cantine du Sovkhos nourrit 5.000 personnes et l'on n'en voit au travail que la moitié (51).

(49) *Izvestia*, 16.X, 18.X, 2.XI.1931 ; — *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 8.X.1931, etc.
(50) *Pravda*, 27, 27.X; 13.XI.1931. — *Izvestia*, 24X, 28.X, 13.XI.1931. — *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 3.X, 1.XI.1931. — *Komsomolskaia Pravda*, 1.XI.1931.
(51) *Pravda*, I.XI.1931.

La presse soviétique cite des cas où les Comités de direction des Sovkhoz « ont soustrait à l'Etat de grandes quantités de blé », « ont exagéré à dessein la médiocrité de la récolte, ont caché du blé et même ont conservé d'importants stocks de l'an passé, destinés à parer à un temps de disette ». Tout en faisant des provisions clandestines de céréales, plusieurs Sovkhoz et Kolkhoz « ont considérablement exagéré l'importance de fonds d'aliments, de fourrage et de semences qui leur étaient indispensables ». En outre, « dans plusieurs Sovkhoz, une quantité importante de blé (jusqu'à 1.000 centner par Sovkhoz) n'a pas été enregistrée et reste par conséquent à la disposition arbitraire de l'administration des Sovkhoz (52) ».

Le parti communiste a décidé de ne pas reculer devant les mesures les plus sévères dans sa lutte pour le blé. Les régions de l'Ukraine ont été prévenues « que le Tzik (52 *bis*) serait obligé de prendre vis-à-vis des régions récalcitrantes les mesures les plus sévères si un changement favorable ne se produit pas dans l'espace des prochaines décades ». Plusieurs membres responsables du parti ont été sévèrement réprimandés et menacés de rappel. Un grand nombre d'agents responsables ont déjà été rappelés et exclus du parti « pour leur conduite criminelle dans l'organisation des stocks de céréales (53) ». La commission exécutive du S.N.K. (53 *bis*) de l'U.R.S.S. a publié un décret sur la conservation et le contrôle du blé, signé par Molotof, prescrivant aux procureurs du Tribunal suprême et à ses organes locaux de poursuivre les coupables. Sont accusés de crime les organisations locales du « Soïuzhleb » (Union du Blé), du « Traktorocentr » (Direction centrale des tracteurs) et du « Hlebjivotnovodcentr » (Direction centrale d'élevage de bestiaux

(52) *Izvestia*, 28.X, 13.XI.1931 ; *Pravda*, 13.XI.1931.
(52 *bis*) *Tzik*, Comité Exécutif Central.
(53) *Pravda*, 19.X.1931.
(53 *bis*) S.N.K., Conseil des Commissaires du Peuple.

et de culture du blé, « qui ont communiqué dans leurs comptes rendus, avec l'appui des organisations soviétiques et communistes locales compétentes, des données fausses, exagérées ou diminuées à dessein, sur les quantités de blé effectivement reçues et en stock (54) ». Parmi les mesures prises par décrets vis-à-vis des Kholkoz, il faut citer la menace de récupérer avant terme les crédits qui leur avaient été octroyés (décrets du « Kolkhoscentr » et du « Tractorocentr » du 19 décembre 1931 adressés « à tous les Kolkhoz de l'U.R.S.S. » et « à tous les directeurs des M.T.S. (Parcs de machines et tracteurs). Ces décrets ont pour but d'interdire catégoriquement de constituer dans les Kolkhoz des fonds en nature et des stocks de fourrage indispensable avant le moment où chaque Kolkhoz aura fait face, intégralement et dans les délais prescrits, aux obligations que lui impose le plan de livraison des céréales. De ce fait, tous les ordres des Kolkhozcentr locaux relatifs à la formation de ces fonds « blindés » se trouvent annulés (55). Ces décrets indiquent nettement que le gouvernement commence à perdre pied, hypnotisé par la crainte de voir la faillite des « hlebozagotovki ». Ils attestent un désaccord complet entre le pouvoir suprême des Kolkhos et les organisations centrales régionales qui précisément exigeaient la formation de « fonds blindés » de céréales d'après les prescriptions du pouvoir suprême. Comment « chaque Kolkhoz » pourra-t-il accepter de se voir privé de toute provision, quel Comité de direction aura l'audace de donner un pareil ordre, comment les « Kholkhoznik » se laisseront-ils vouer à la famine?

La presse soviétique elle-même fournit le meilleur témoignage de l'inapplication de ces décrets. On lit, dans un des derniers numéros des *Izvestia* :

Au mois d'octobre le plan mensuel de livraison du blé

(54) *Izvestia*, 25.X.1931.
(55) *Id.*, 19.X.1931.

n'était réalisé qu'à moitié. La première décade de novembre n'a pas apporté d'amélioration. Dans plusieurs régions s'est propagée une théorie affirmant que la lutte pour le blé dans les Kolkhoz est enlevée de l'ordre du jour (55 *bis*).

Il est impossible de garder l'illusion que le gouvernement va de lui-même enlever de l'ordre du jour son plan de constitution de stocks de céréales. A l'heure actuelle, il a un trop vif besoin d'exporter du blé en échange de fonds étrangers qui lui sont nécessaires. La lutte pour le blé va donc se poursuivre : quelle en sera l'issue?

Il est difficile de prévoir l'issue d'une bataille. Tâchons d'évaluer les forces des adversaires. Le parti communiste dispose de tout l'appareil exécutif du pouvoir gouvernemental, renforcé en ce moment par les organisations administratives des Kolkhoz qui ont su extorquer au village presque 5 millions de tonnes de blé de plus qu'avant la collectivisation. La population des villes se mettra naturellement du côté du pouvoir, car elle est directement intéressée à la question du pain, qu'il est difficile de se procurer sur le marché libre.

Mais le gouvernement a laissé échapper de ses mains son arme principale, à savoir la possibilité d'entretenir au village la lutte de classes, de diviser le village et d'exploiter les paysans aisés avec le concours des « pauvres ». Les « koulak » sont liquidés, seules les tendances des « koulak » et les instincts de petits propriétaires subsistent. Le *divide et impera* ne peut plus être mis en pratique. Le village forme une masse homogène de Kolkhoz, et c'est à cette masse que le gouvernement adresse ses appels. Celui qui gagne peu est maintenant appelé, d'après la nouvelle terminologie soviétique, « fainéant renommé »; ce n'est plus le « pauvre », le soutien du gouvernement de jadis (56). Il n'est pas douteux que le pouvoir va utiliser certains de ces « fainéants » comme des colla-

(55 bis) *Izvestia*, 16.XI.1931.
(56) *Izvestia*, 20.X.1931.

borateurs secrets (56 *bis*), chargés de lui rapporter la vérité sur les stocks réels des Kolkhoz. Mais le village, où tout se sait, punira cruellement ces « Seksot » (collaborateurs secrets).

Le gouvernement ne pourra plus appliquer ouvertement la violence pour la livraison du blé, comme à l'époque du communisme militaire (56 *ter*). Même à cette époque, les détachements armés se joignaient seulement aux « pauvres », ces derniers répondant volontiers à l'appel du pouvoir pour piller et liquider leurs propres voisins. A l'heure actuelle ces détachements armés auraient affaire au village tout entier. La collectivisation du village a donc enlevé au gouvernement les appuis dont il disposait dans la paysannerie, et cela aura pour conséquence d'aggraver la dissidence dans le parti (57). Toutes les organisations locales, comme nous l'avons vu, sont animées d'un esprit « petit bourgeois » et de tendances « de droite ». La tête du parti commence à dévorer sa propre queue.

Quelles sont les forces et les faiblesses des paysans ? La force principale du village réside tout d'abord dans sa masse écrasante de millions d'hommes, et dans un sentiment de solidarité économique. A l'époque du communisme militaire, les paysans, comme un seul homme et sans se concerter d'avance, ont réduit les superficies ensemencées aux dimensions nécessaires à leur propre consommation. De même à l'heure actuelle les paysans des Kolkhoz manifestent une entière indifférence pour les travaux agricoles et, d'un accord tacite, ne pensent qu'à assurer leurs besoins avant tout. La résistance passive avec « grève perlée » et la lutte active marchent de pair. Quoique la presse soviétique soit avare de détails, de temps à autre on entend parler de la mort prématurée

(56 *bis*) Espions.
(56 *ter*) 1917-1930.
(57) Le gouvernement a poursuivi les économies individuelles sous le nom de lutte contre le « koulak », lutte qui a pour base le mensonge. Car tous les paysans un peu aisés et laborieux sont appelés « koulak » comme s'ils ne faisaient pas partie de la paysannerie laborieuse.

de communistes villageois, de « correspondants de village » (57 *bis*), d'incendies prémédités.

Une force importante dont dispose le village, c'est qu'il a su gagner à sa cause tous ceux qui se trouvent pris dans le rayon de la vie agricole. Aucun Comité de direction ne peut négliger complètement une exploitation; il lui faut nourrir ses ouvriers et mettre de côté les semences nécessaires pour les semailles de l'année suivante. L'exemple des « Sovkhoz » montre comment l'agriculture a su changer l'état d'esprit même des « communistes 100 % » mis à la tête des exploitations. Ils ont cessé de considérer la vie agricole au point de vue de la théorie. L'expérience leur a fait comprendre la responsabilité qui incombe à ceux qui dirigent une exploitation.

Le gouvernement communiste est impuissant à amener ses « zernosovhoz » et même ses « towarni fermi » (exploitations produisant le blé destiné à l'exportation) à livrer toutes les provisions de blé qu'ils ont réalisées. Le trust lacto-légumineux, qui possède 208 Sovkhoz, le « Skoyovod » (Association centrale d'élevage de bétail), le « Swinewod » (Association centrale d'élevage de porcs), l'« Ovtzowod » (Association centrale d'élevage de brebis) et autres, sont tous « débiteurs de l'Etat ». Leurs produits sont, dans des proportions considérables, absorbés sur place, «« afin de satisfaire aux besoins des ouvriers des Sovkhoz et de leurs familles ». Le lait, par exemple, est absorbé, dans certains Sovkhos, à raison de 84 %. Cela est d'ailleurs tout à fait naturel. Le membre du Kolkhoz préfère consommer lui-même un produit plutôt que de le livrer gratuitement à l'Etat. Quant aux dépenses que nécessite une exploitation, il s'en soucie très peu, n'étant pas intéressé directement.

La résistance passive des paysans atteint le pouvoir indirectement en provoquant des troubles dans tout le

(57 *bis*) Espèce d'espions.
(58) *Sotzialistitcheskoe Zemledelie*, 10.III.1931; *Pravda*, 10.X.1931, etc.

pays. Le pouvoir est ébranlé, mais du même coup la force de résistance de la population des villes est affaiblie. La force productrice du pays doit baisser d'une manière menaçante, avant que le gouvernement se voie obligé de faire des concessions politiques. Mais, comme auparavant, la résistance du village se trouve divisée dans l'espace et dans le temps. Elle est dépourvue d'un idéal commun et de tout caractère national. Telles sont les forces des deux adversaires en présence.

Dans la lutte actuelle pour le blé, la victoire semble pencher du côté de la paysannerie. Mais la défaite essuyée par le gouvernement, en ce qui concerne son plan de constitution de stocks en céréales, n'amènera pas nécessairement le changement du régime politique. Ce n'est que la première grande fissure aux fondations de la construction socialiste.

Seule la somme de plusieurs facteurs économiques et politiques mettra la paysannerie et la Russie entière à même de se libérer du joug communiste.

PRICE HUBERT.

L'ANNÉE POLAIRE

—

I

DÉFINITION ET BUT DE L'ANNÉE POLAIRE

On entend par *année polaire* une organisation scientifique internationale qui se propose de faire sur les deux zones glacées du globe, au cours d'un peu plus d'une année (exactement treize mois, 1er août 1932-31 août 1933), et au moyen d'instruments semblables et de méthodes concordantes, les observations propres à faire progresser la météorologie générale et toutes les branches de la géophysique. Les missions d'observation, confiées à des spécialistes, sont organisées par les Etats qui apportent leur coopération à cette œuvre d'un intérêt universel.

Voici, sans préjudice d'autres points moins importants, les problèmes scientifiques où un travail collectif de cette nature nous permettra de marcher pas à pas vers des solutions approchées. Vue d'avenir modeste, diront quelques-uns, par trop de circonspection; mais, en cette matière, on ne saurait être trop circonspect.

Les travaux récents de Bjerknes et notamment la théorie des *fronts polaires*, boréal et austral, ont mis en lumière les effets très puissants des oscillations climatiques polaires sur les perturbations météorologiques des régions tempérées, et peut-être sur celles des régions tropicales. Assurément, même avant Bjerknes, les météorologistes soupçonnaient déjà que quelques-uns des mystères de leur science, jusqu'ici assez décevante, pourraient être dévoilés par une étude approfondie des ré-

gions glacées du globe : il serait injuste d'oublier les travaux d'Herbertson, d'Hildebrandsson et de Teisserenc de Bort. Mais la théorie des *fronts polaires* et des invasions intermittentes d'air froid sur les autres zones terrestres a posé le problème d'une façon plus urgente et en quelque sorte plus impérieuse. Elle nous donne l'impression que rien d'important ne sera fait en météorologie, tant que nous ne connaîtrons pas bien les cycles aériens sur les zones glacées des deux pôles. Il est évident que seules des observations continues et simultanées sur de nombreux points, semblables à celles des observatoires qui existent dans les régions civilisées, permettront de connaître les pièces essentielles de ce mécanisme.

Un des indices concrets les plus faciles à observer, et probablement un des plus significatifs, pourvu que l'observation soit faite sur beaucoup de points en même temps, nous sera donné par les mouvements plus ou moins rapides des glaces de la banquise, soit sur la frange variable et festonnée où elles touchent à la mer libre, soit à l'intérieur de la banquise elle-même. Dans les grandes variations météorologiques de la zone glacée et du front polaire, les glaces sont un effet et non une cause, contrairement aux théories de Pettersson. Mais nul effet n'est à la fois plus aisément observable et plus probant que celui-là.

On doit moins attendre de l'observation des marées aux approches des deux pôles. C'est là une question de pure curiosité scientifique. Pourtant, elle n'est pas négligeable au point de vue de l'explication d'un phénomène dont l'extrême complexité n'est pas encore complètement élucidée. Les marées, telles que nous les connaissons aujourd'hui dans la mer arctique et sur les côtes antarctiques, posent de nombreux points d'interrogation. Il est vrai que, pour elles, ce sont surtout les contingences locales qui importent.

Il n'en est pas de même des variations du champ magnétique terrestre, qui forment une des parties capitales de l'année polaire. Les *pôles magnétiques* sont dans les mêmes zones de la terre que les pôles géographiques; comme ceux-ci, ils oscillent, mais leurs oscillations ont une amplitude bien supérieure. Le pôle magnétique boréal fut découvert en 1833 par Ross, à la pointe nord-est de l'Amérique arctique (presqu'île Boothia); Ross éleva sur ce point un petit monument; mais le pôle magnétique, aujourd'hui, n'est plus là. Le pôle magnétique austral voyage dans la Terre Victoria.

Les pôles magnétiques étant situés dans ces régions, dit Charles Maurain, directeur de l'Institut de physique du globe, la distribution du champ magnétique terrestre s'y présente d'une manière particulièrement importante pour l'étude des caractères de la distribution générale; c'est dans ces régions que se trouve le maximum de fréquence des aurores, et les perturbations magnétiques sont plus fortes et plus accidentées que dans les régions de plus faible latitude.

Actuellement, la question de la variation diurne du champ magnétique terrestre est très obscure et très controversée. On n'est pas d'accord non plus sur la nature du spectre des aurores, qui doit nous renseigner sur la composition vraie de la haute atmosphère, dont on conjecture aujourd'hui, sans preuves suffisantes, qu'elle est faite d'hydrogène et d'hélium. L'année polaire apportera certainement des données nouvelles.

Elle en apportera aussi au sujet de l'électricité atmosphérique, qui constitue encore aujourd'hui, pour les régions glacées, une des grandes lacunes de nos connaissances, malgré les renseignements des explorateurs. Les uns prétendent que le champ électrique terrestre est plus faible dans les régions polaires que dans les régions tempérées, tandis que les autres lui attribuent, ici et là, le même ordre de grandeur. Il est probable, selon

Maurain, que les régions polaires possèdent un régime d'ionisation assez particulier, différent de celui des autres régions du globe. Les renseignements de l'année polaire seront les bienvenus. Malheureusement, il ne sera guère possible, sans doute, de faire aux deux pôles ce que l'on fait dans les autres régions du globe, c'est-à-dire des mesures électriques à grande hauteur. Cela serait pourtant désirable, car c'est en hauteur qu'il faut chercher les causes et la genèse des grands phénomènes électriques.

II

LA PREMIÈRE ANNÉE POLAIRE (1882-1883)

Lorsque fut conçue pour la première fois l'idée de l'année polaire, le programme dont je viens de donner les lignes générales ne s'imposait pas encore aux esprits, car la physique du globe naissait à peine, et la phase des grandes découvertes géographiques n'était pas close. Le premier promoteur, l'Autrichien Weyprecht, pensait surtout à l'étude *en soi* de la météorologie et du magnétisme polaires. Weyprecht, commandant de l'expédition arctique du *Tegethoff* et découvreur de la Terre François-Joseph, eut le mérite de comprendre, en 1873, l'avantage d'une collaboration internationale et d'observations concordantes. Le plan d'ensemble de l'année polaire fut dressé en 1879 au Congrès international de météorologie de Rome; on le complèta à Hambourg, à Berne et à Pétersbourg de 1879 à 1881; l'année fut fixée à la période d'août 1882 à septembre 1883. Neuf Etats adhérèrent (Allemagne, Autriche, Danemark, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Hollande, Norvège, Russie, Suède); chacun prenait à sa charge au moins une station; l'Allemagne, les Etats-Unis et la Russie en prenaient deux, ce qui faisait en tout douze stations, toutes placées dans la zone boréale, à l'exception de la seconde

station allemande placée en Géorgie du Sud. Les stations les plus septentrionales étaient le Cap Thordsen, au Spitzberg, et Fort-Conger, dans la Terre de Grinnell. Les stations furent toutes occupées; on y fit du bon travail scientifique, sans interruption, pendant toute l'année; mais, dans ces froides régions, sans ressources, sans communications possibles, à cette époque, avec les pays civilisés, cela n'alla pas sans encombre : les souffrances et les malheurs des compagnons de Greely ont valu un fâcheux renom à la station du Fort Conger.

Le nom de la France était absent du programme primitif; la France ne prit aucune part aux recherches boréales. Comme il arrive trop souvent chez nous, les autorités responsables s'étaient montrées rétives : on arguait, dit le général Delcambre, des difficultés financières (elles étaient pourtant bien peu de chose auprès de celles dont nous souffrons maintenant); on arguait aussi du manque de personnel. Cependant, la nouvelle que l'Allemagne faisait les frais, non seulement d'une station, mais de deux, l'une au Nord, l'autre au Sud, secoua la torpeur des officiels français, qui écoutèrent les réclamations de nos hommes de science. Il fut décidé qu'une station française serait établie au cap Horn. Les crédits nécessaires furent votés le 16 mai 1882. La commission scientifique, dont le programme avait été établi sous la présidence du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, J.-B. Dumas, fut embarquée sur le bâtiment de la marine de l'Etat *La Romanche*. Elle s'installa à la baie Orange, près du cap Horn. Ses mémoires et ses rapports, publiés par l'Académie des Sciences, forment une belle collection scientifique, très utile à étudier même aujourd'hui, et aussi digne d'estime que les rapports de la mission envoyée, quelques années auparavant (1874), à l'île Saint-Paul et à l'île Campbell, à l'occasion du passage de la planète Vénus devant le disque du Soleil. Double effort qui montrait que nos désastres

militaires de 1870 n'avaient pas anéanti notre volonté de tenir notre rang à la tête des nations intellectuelles. Puissions-nous, aujourd'hui, après une victoire à certains points de vue aussi funeste qu'un désastre, nous souvenir de cet exemple de nos aînés!

III

LA DEUXIÈME ANNÉE POLAIRE (1932-1933)

L'idée de la deuxième année polaire ne nous appartient pas plus que l'idée de la première. C'est l'amiral allemand Dominik, président de la *Deutsche Seewarte*, qui pensa, en 1927, à célébrer le cinquantenaire de la première année polaire en organisant une deuxième année avec un programme plus vaste, plus complet, et des moyens supérieurs. Il soumit sa suggestion à M. Simpson, directeur du *Meteorological Office* de Londres. M. Simpson trouva l'idée heureuse et constitua une commission préparatoire que présidait un Hollandais, M. Van Everdingen, et dont faisait partie un Français, M. Wehrlé. Un avant-projet fut établi; M. Wehrlé insista, avec raison, sur la nécessité de faire à la zone australe une part plus grande qu'un demi-siècle auparavant; il fut aussi décidé que, pour l'étude de la circulation atmosphérique générale, on établirait quelques stations en dehors de la zone polaire, près de l'équateur, afin de discerner les échanges atmosphériques de masse qui se font entre les deux hémisphères de la planète, « problème à peu près vierge », dit M. Wehrlé. On obtint l'adhésion de vingt-six Etats, au lieu de neuf seulement en 1882; il est vrai que le morcellement récent de l'Europe compte pour quelque chose dans ce grand nombre; ce sont l'Allemagne, l'Argentine, l'Australie, le Brésil, la Bulgarie, le Canada, le Danemark, l'Espagne, l'Esthonie, les Etats-Unis, la Finlande, la France, la Grande-Bretagne, la Hongrie, l'Islande, l'Italie, le Japon, le

Mexique, la Norvège, les Pays-Bas, la Pologne, le Portugal, la Suisse et l'Union Soviétique.

Une commission internationale de l'année polaire, présidée par M. Le Cour, directeur du service météorologique danois, établit un projet définitif qui fut chaleureusement approuvé à la conférence de l'Union géodésique et géophysique internationale à Stockholm, en août 1930. La commission internationale s'est réunie à Leningrad en septembre 1930; elle a définitivement fixé la deuxième année polaire à la période de treize mois qui va du 1er août 1932 au 31 août 1933. Le projet primitif — nous verrons pourquoi — s'accrocha à de nombreuses ronces et tomba quelque peu en lambeaux ; cependant, vaille que vaille, il a été mis sur pied pour l'exécution, et l'exécution va commencer à la date fixée.

Comparée à la première année polaire, la deuxième année présente, comme entrée de jeu, plusieurs supériorités incontestables, à la fois dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral. Mais aussi elle se heurte à quelques graves inconvénients que la première ne connaissait pas.

Depuis un demi-siècle, la reconnaissance géographique des deux zones polaires a fait de tels progrès, que l'on peut regarder comme définitives les grandes lignes aujourd'hui connues. Nous savons à peu près ce que contiennent les deux zones comme mers temporairement libres ou toujours glacées, comme continents, comme archipels et comme îles isolées. La prise de possession politique a suivi presque pas à pas la reconnaissance géographique, de sorte que la division des zones polaires en *secteurs* attribués à des Etats distincts, telle que je l'ai décrite dans la revue *Affaires Etrangères* du 25 janvier 1932, rencontre une adhésion, formelle ou tacite, à peu près générale. Les organisateurs d'une année polaire sont donc aujourd'hui en mesure de choisir avec plus de discernement les points où il convient d'é-

tablir des postes. Le soin de les organiser ou de les ravitailler revient naturellement, soit en entier, soit en partie, aux Etats possesseurs nominaux des *secteurs* où ils se trouvent placés. Il y a là une sorte de garantie morale, dont la valeur n'est pas à dédaigner, pour les observateurs isolés pendant une année au delà des confins du monde civilisé.

Mais des garanties plus précieuses nous sont données, soit pour l'exploration, soit pour les communications, par les moyens dont nous disposons aujourd'hui, et dont beaucoup, parmi les plus puissants, étaient ignorés lors de la première année polaire. On connaissait à cette époque les ballons-pilotes et les ballons-sondes pour l'exploration de la haute atmosphère, mais ils étaient encore peu utilisés. On ne connaissait ni l'avion, ni le dirigeable. A la vérité, au point de vue du dirigeable, le sort malheureux de l'*Italia* est bien fait pour nous inspirer des craintes sur l'emploi d'appareils de ce genre dans les zones glacées; le survol du pôle arctique par le *Norge,* en 1926, pourrait bien être un exploit sans lendemain, malgré les efforts de propagande de la Société internationale *Aeroarktis* que Nansen avait fondée à Berlin. Mais l'avion a fait ses preuves, grâce à Amundsen, à Byrd et à Wilkins. Nous lui devons déjà des découvertes géographiques précieuses. Nous pourrons lui devoir demain des renseignements météorologiques tout à fait nouveaux. Il ne faut pas exclure la possibilité d'explorations de la haute atmosphère (*stratosphère*), au moyen d'appareils aériens spéciaux, tels que celui où le professeur belge Piccard monta récemment jusqu'à 16.000 mètres d'altitude, malgré les très grands risques de telles explorations.

Pour les communications, la télégraphie sans fil apporte aujourd'hui aux observateurs la certitude de n'être jamais entièrement séparés du monde tant que leurs appareils fonctionneront. La T.S.F. eût prévenu ou empêché les malheurs du Fort Conger. Non seulement elle per-

mettra aux travailleurs de l'année polaire de recevoir des nouvelles du monde civilisé et d'appeler au secours, s'ils sont frappés — chose toujours possible — de terribles épidémies arctiques comme le scorbut; mais les travailleurs pourront, au fur et à mesure du progrès de leurs recherches, tenir au courant le monde savant. Il est impossible d'exagérer le stimulant psychologique qui en résultera pour eux. Aucun de ceux qui ont ressenti le cruel isolement des expéditions polaires ne me démentira.

Enfin, au point de vue purement scientifique, les grands problèmes à résoudre, qu'il s'agisse de météorologie, de magnétisme, d'électricité terrestre, de déviation de la pesanteur et de mécanisme des marées, sans compter les problèmes océanographiques ou géologiques qui se poseront sur chaque point, sont aujourd'hui plus nettement posés qu'ils ne l'étaient en 1882. Ils sont étayés par des théories générales comme celle de Bjerknes : théories qui, certainement, ne correspondent pas d'une manière exacte à la réalité, — cette réalité que l'esprit humain cherchera toujours, sans y parvenir jamais, à étreindre tout entière; mais les théories modernes ont ceci pour elles, qu'elles ont éveillé de leur sommeil dogmatique tous les spécialistes, en les obligeant à revoir de près beaucoup de soi-disant vérités de base autrefois incontestées.

Tout cela, assurément, nous promet une abondante récolte de connaissances, d'une qualité et d'une quantité que la première année polaire ne pouvait faire pressentir. Mais la deuxième année doit affronter des difficultés que la première n'a pas connues, et qu'en ces temps lointains on n'eût jamais imaginées.

Avant d'en parler, nous ne pouvons nous tenir de faire une réflexion de principe. Pourquoi, dans cet ordre d'idées, un cinquantenaire? A quoi cela rime-t-il?

Cinquantenaires, centenaires, millénaires : ces époques en multiples décimales d'années sont bonnes pour de pauvres commémorations humaines, — et vraiment, on

en a abusé depuis la guerre, au point qu'à l'annonce d'un cinquantenaire ou d'un centenaire nouveau, si justifié soit-il, nous ressentons tous, je crois, une certaine impression d'agacement... Mais ce n'est pas le lieu de discuter cette question : j'en aurais trop à dire... Ce qu'il convient d'indiquer ici, c'est que, pour l'étude des lois du monde physique, un recommencement à échéance de cinquante ou de cent ans ne signifie absolument rien. Il était bon de faire une nouvelle année polaire : au cinquantenaire, pour faire plaisir à quelques snobs, — il y a des snobs dans le monde scientifique comme ailleurs, — si le moment était opportun; à une autre époque, s'il en était autrement.

Le moment était-il bien choisi?

On pouvait le croire en 1927, lorsque germa la première idée du cinquantenaire. Le monde vivait encore dans l'illusion de la prospérité. Les profiteurs d'après guerre continuaient à remplir leurs poches; de nouveaux profiteurs surgissaient dans toutes les classes de toutes les nations; l'argent était avarié un peu partout, mais abondant.

L'écroulement a commencé deux ans plus tard, lorsque la crise éclata aux Etats-Unis. Ce fut juste le moment où la Commission de l'année polaire arrêta son programme et sollicita le concours des gouvernements. Les savants de la Commission manquèrent de prévoyance : ils ne s'attendaient pas à voir la crise s'étendre sur le monde entier. Ils persistèrent à Stockholm et à Leningrad, en août et en septembre 1930, alors que l'extension et la généralité de la tourmente sautaient aux yeux.

Le résultat, c'est que l'année polaire subsiste, mais amputée d'une bonne partie de son programme, notamment en ce qui concerne la zone polaire australe. De nouvelles amputations sont annoncées de temps à autre. Les participations financières des Etats se resserrent ou disparaissent. En octobre 1931, le Comité météorologique

international, réuni à Locarno, a envisagé un instant la remise de l'année polaire à une date ultérieure. Il ne l'a pas fait pour éviter de perdre le fruit des efforts déjà faits et des crédits consentis. Sur la sagesse de cette décision, les avis seront partagés. Ceux qui, comme moi, attachent une importance particulière à l'étude de la zone australe, sont portés à penser que le Comité international a eu tort.

IV

LE PÔLE BORÉAL

En fait, les problèmes qui se posent, aujourd'hui, du côté du pôle boréal lui-même, mériteraient, non seulement l'attention de tous, mais l'organisation du plus grand nombre possible de postes d'observation, en raison de la complexité d'articulations géographiques de cette partie du monde, où voisinent les îles plates, les îles montagneuses, les continents, les mers de petite profondeur et les mers profondes, avec un grand luxe de festonnements côtiers. Les grandes lois disparaissent trop souvent derrière les contingences locales. M. Angot me disait autrefois que, de tous les phénomènes météorologiques, celui de la pluie était le seul qui exigeât des observatoires multipliés, car les contingences locales les plus menues en apparence lui imposent, d'un endroit à un autre très voisin, d'importantes variations. Ce que M. Angot disait de la pluie, on pourrait le dire de la météorologie arctique tout entière. On la connaît mal par les observations seulement côtières ; c'est pourquoi L. Breitschfuss, en dressant dans la revue *Arktis* la liste des stations organisées et proposées, y ajoutait des observations à faire au large par deux bateaux scientifiques, l'un allemand, le *Meteor*, l'autre russe, le *Krassine*. Le régime des pressions, d'où dérive tout le reste, pose aux observateurs arctiques de nombreux problèmes à ré-

soudre. Tous ceux qui ont navigué, si peu que ce soit, vers le nord, savent que l'échelle des pressions se modifie du 60ᵉ au 70ᵉ degré de latitude : ce qui est une basse pression sous nos parallèles devient là-bas une pression normale. Mais il est peu vraisemblable que la zone que nous appelons zone de basse pression se prolonge sans changement jusqu'au pôle. Selon Baur, un faible maximum de pression se trouve centré au pôle boréal, où il se produirait surtout au printemps, d'avril à mai. Il faudra, non seulement vérifier l'existence de ce maximum, mais ensuite comparer ses fluctuations en puissance et ses oscillations dans l'espace aux venues de glace qui se produisent à la lisère de la banquise, et qui, selon Brooks et Quennell, sont en rapport direct avec les variations climatiques de la zone tempérée de l'hémisphère nord, notamment sur les rivages océaniques. Le programme est assez attrayant pour stimuler les bonnes volontés.

Je n'insisterai pas sur les études de magnétisme, d'aurores polaires et d'électricité terrestre dont Charles Maurain a montré tout l'intérêt; je signalerai seulement que l'océanographie arctique, qui était en germe seulement lors de la première année polaire, doit bénéficier grandement de la seconde. Par exemple, en ce qui concerne les marées. Celles-ci sont généralement faibles sur le pourtour du bassin polaire. Certains points du plateau continental de Sibérie forment une curieuse exception; elles ont donné à l'hydrographe américain Rollin A. Harris l'occasion de faire des hypothèses, reconnues aujourd'hui fausses, sur une grande terre inconnue dans les eaux de la mer de Beaufort, au nord-ouest de l'Amérique boréale. Le problème demeure entier. Des observations concordantes sur une période de treize mois et sur de très nombreux points, comme ceux où les stations sont projetées, vaudront mieux que les théories conjecturales, — les « systèmes », comme on eût dit au dix-huitième siècle.

L'année polaire arctique pourra sans doute prêter son concours à des réalisations pratiques que l'on n'attendait guère il y a peu d'années, et qui eussent paru chimériques il y a un demi-siècle. En fondant à Berlin, il y a quelques années, la revue internationale *Arktis*, Nansen préconisait une collaboration européenne pour l'étude des traversées aériennes par le chemin le plus court d'Europe en Amérique et en Asie orientale, le chemin par le pôle nord, — simplification hardie des vieux passages du nord-ouest et du nord-est où les marins des siècles passés s'étaient heurtés à l'infranchissable barrière des glaces. Que ce soit en dirigeable ou en avion, la chose a déjà été tentée et même réalisée; elle le sera encore. Mais elle ne sort pas, jusqu'ici, de la phase des grands exploits sportifs. Elle n'en sortira qu'au prix de nombreuses études, très serrées et très précises, sur tous les faits météorologiques utiles à connaître pour l'aviation, non seulement jusqu'à son « plafond » de marche qui sera vraisemblablement assez élevé dans les régions du pôle, mais bien au-dessus du niveau de ce plafond. Plus les stations seront nombreuses, plus le résultat des observations sera valable. Le plan exposé par L. Breitschfuss dans la revue *Arktis* comporte, outre les deux stations flottantes du *Krassine* et du *Meteor*, 46 postes à terre dans les régions polaires, dont 26 au nord de l'Europe et de l'Asie et dans les îles qui en dépendent, et 20 dans l'Amérique arctique. Seront-ils tous occupés? La chose, aujourd'hui, paraît douteuse; on ne peut que souhaiter l'occupation et le fonctionnement du plus grand nombre possible.

En tout cas, il y en aura un qui sera occupé pendant les treize mois par une mission française, celui du Scoresby Sund, sur la côte orientale du Groenland. J'ai parlé, dans le *Mercure* du 15 juin 1926, de la colonie d'Esquimaux fondée sur ce point par le Danemark, et visitée dès cette époque par un navire français, le *Pourquoi-Pas?*

de J.-B. Charcot. C'est précisément le *Pourquoi-Pas?*, avec un bateau de la marine nationale, le *Pollux,* qui portera cette année au Scoresby Sund la mission française arctique, dirigée par le lieutenant de vaisseau Habert, avec l'état-major militaire et scientifique nécessaire. La station d'observation française du Scoresby Sund sera complète, en ce sens qu'elle étudiera, en ce qui la concerne, tous les points du programme établi pour l'année polaire.

La coopération française dans l'hémisphère nord ne sera pas bornée à la station arctique du Scoresby Sund. Elle comportera aussi, non seulement des observations concertées de tous les observatoires français existants, mais l'organisation de stations météorologiques spéciales dans les régions tropicales : une et peut-être deux à Tamanrasset, dans le Hoggar, et une autre à Bangui, en Afrique équatoriale. J'ai déjà indiqué que la nouvelle année polaire essaie d'étendre le réseau d'observations au monde entier, et en particulier aux zones d'échange des masses aériennes entre les deux hémisphères.

V

LE PÔLE AUSTRAL

C'est surtout vers le pôle austral que les organisateurs de l'année polaire auraient dû porter leurs efforts.

Non seulement la zone australe du monde est moins connue que la zone boréale, mais il y a des chances pour que la recherche scientifique y donne des résultats plus féconds et plus rapides, en raison de la simplicité de structure de ce monde, fait de grandes masses juxtaposées de terre, de glace et d'eau. La météorologie australe ne peut être que relativement simple : « Le front polaire austral, dit M. Wehrlé, est beaucoup moins complexe et fonctionne plus régulièrement que le front polaire boréal. »

Au pôle sud comme au pôle nord, c'est la distribution des pressions qui constitue le principal problème. Jusqu'ici, les spécialistes sont en complet désaccord au sujet de cette distribution. Pour Hobbs, le continent antarctique est au centre d'un vaste anticyclone permanent. Meinardus répond que la chose est impossible, car la masse de précipitations neigeuses d'où sortent les colossales barrières de glace de l'Antarctique atteste, selon lui, un régime de dépressions profondes. Simpson essaie de concilier les deux points de vue en plaçant les hautes pressions en bas et les basses pressions en haut, c'est-à-dire, pour ces dernières, à partir de 3.000 mètres d'altitude. En réalité, nous ne savons rien.

C'est pour sortir de cette incertitude et de quelques autres que M. Wehrlé avait proposé l'organisation d'un réseau antarctique complet, avec 28 postes fixés sur les côtes du continent antarctique et sur les îles de l'Océan Austral; de plus, il voulait organiser un réseau mobile à l'aide des baleiniers norvégiens (28 bateaux-usines et 150 chasseurs en 1929), sans préjudice des expéditions aériennes et marines de Byrd, de Wilkins, de Riiser Larsen et de Mawson. La France devait occuper deux de ses possessions, Kerguelen et Saint-Paul. Ainsi se serait trouvée amorcée, sur des points importants, la conquête sur l'inconnu que j'avais demandée, il y a quelques années, dans la *Revue scientifique* (*Nécessité de l'exploration scientifique des mers australes*, 9 octobre 1926); elle aurait été réalisée sur un plan analogue à celui que j'avais proposé.

Les circonstances en ont décidé autrement.

L'année polaire, lourde pour les budgets vers le pôle nord, l'est encore bien plus vers le pôle sud, où les missions scientifiques seront si loin de leurs bases de départ et de ravitaillement. Lorsque, sous la pression de la crise, il a fallu renoncer à une partie du programme primitif, c'est le pôle austral qui a été appelé d'abord à faire les

frais des retranchements. La mission française à Kerguelen et à Saint-Paul a été abandonnée. Beaucoup d'autres l'ont été également. En définitive, peu de stations sont organisées aujourd'hui. L'Argentine a promis de travailler aux Orcades du Sud, où elle a un observatoire permanent; le Brésil en fera autant, paraît-il, à Tristan-da-Cunha, et le Chili à l'île de Pâques. Les Norvégiens équipent leurs baleiniers en instruments météorologiques. L'Angleterre se réserve l'archipel de Graham, et les Etats-Unis la mer de Ross. Mais le réseau primitivement projeté ne fonctionnera pas : il n'y aura que des observations éparses; résultat, infiniment regrettable, d'une entreprise trop largement conçue pour les « modestes dotations », comme disait Renan, dont partout la science dispose, surtout au cours de l'indigence économique et financière dont souffrent tous les pays civilisés.

CAMILLE VALLAUX.

MON PAYS SERA LE PLUS GRAND [1]

LA BATAILLE DU BOULEAU

Toute la journée du 14 janvier, Lionel se demanda s'il devait aller chez les Hartenfels; mais le soir il se mit en route, ne voulant pas proclamer lui-même, par son abstention, que la tension franco-allemande était de nature à jeter le trouble sur ses fiançailles.

Dans le salon où il fut introduit, Else se trouvait seule. Elle fit à peine deux pas vers son fiancé et, à sa longue pression de main, répondit par des mouvements nerveux.

Elle parlait à peine, d'une voix changée. Deux fois elle se leva, puis se rassit, lasse, accablée. Un bruit violent se fit entendre dans le salon voisin, puis quelques notes sur un piano, les premières de la *Wacht am Rhein*. Lionel eut un sursaut. Else frissonna, regarda le jeune homme douloureusement, parut hésiter encore, puis brusquement, courant presque, alla s'asseoir au piano, près de la fenêtre.

Ce fut d'abord un jeu saccadé, sans paroles, les notes qu'on venait d'entendre, le début de la *Wacht am Rhein*.

Bientôt, sur le même air, la jeune fille chanta :

> Un ouragan de feu vient de la terre gauloise,
> Insolent, le coq étranger chante sur notre sol...
> Prenez garde, frères...

Le jeune homme s'était approché du piano et regardait Else. Elle ne leva pas la tête. Sa voix devint plus faible. Lionel ne comprenait plus les paroles.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 816, 817 et 818.

Puis la voix se raffermit et, à la fin de la seconde strophe, le refrain fut chanté avec feu :

Terre westphalienne, à toi notre cœur, notre bras.
A toi notre bien, notre sang, ô forte patrie!

— Le chant des Westphaliens dont on m'a parlé hier, se dit Lionel, rouge de colère, mais voulant quand même écouter jusqu'au bout :

L'airain surgit de la mine profonde,
Dans le hallier le chêne de Wotan craque et s'abat,
La force rougeoie, la framée est prête
Et déjà la main la brandit en se jouant.

Le ton devenait farouche. Else se grisait elle-même. Elle lança comme une furie la dernière strophe :

L'armée sainte chemine,
Le prince blanc brandit l'épée,
Et le berger s'éveillant secoue son rêve.
En avant pour la dernière bataille, la bataille du Bouleau.
Terre westphalienne, à toi notre cœur, notre bras.
A toi notre bien, notre sang, ô forte patrie!

La voix se tut : Else promena encore un instant ses mains nerveuses sur le piano, puis resta immobile. Un bruit de porte qui se referme lui fit tourner la tête. Il n'y avait plus personne dans le salon.

Alors, elle se leva, mais, tout de suite, se laissa tomber sans forces dans un fauteuil.

Son frère était auprès d'elle et l'embrassait :

— Tu as été sublime, Else, vraiment sublime. Je savais bien qu'un sang comme le nôtre ne peut pas faillir.

Quelques jours après, Lionel reçut une lettre.

...Pardonnez-moi l'injure que je vous ai faite. J'écris « je » en parlant de la personne qui a pu commettre cette folie et cependant j'oserais dire que ce n'est pas moi.

Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que d'être sans cesse harcelée, tourmentée par un homme qui sait, comme

mon frère, profiter de tout pour abattre une âme. Moi, qui sais d'ordinaire ce que je veux, je suis devenue sous son influence un être sans résistance, une épave humaine, sans volonté.

La malheureuse affaire de la Ruhr a dressé contre la France les Allemands de tous les partis. Mon frère a senti que mon âme vibrait et il a repris espoir. Sachant que vous deviez venir le 14, il a brusquement décidé de rester ici quelques jours de plus, acceptant de lourdes pertes dans ses affaires, pour me garder.

Il m'a raconté des choses terrifiantes. Il m'a lu des passages d'une longue lettre d'un de ses amis, parti pour se joindre à ceux qui organisent la résistance en Westphalie. Je ne puis vous dire l'impression poignante que laissait cette lettre. Que voulez-vous? Je suis Allemande. L'esprit de révolte qui passe sur l'Allemagne m'a gagnée aussi. J'ai prononcé avec mon frère des imprécations contre la France. Alors, il m'a prise par la main, m'a conduite au piano, et il a chanté le chant de guerre des Westphaliens. Saisie peu à peu par la puissance des mots, du rythme et des sentiments, j'ai chanté avec lui le dernier refrain...

A ce moment, a surgi dans l'esprit de mon frère l'idée de me faire rompre avec vous, comme vous savez, sans vous prévenir. A-t-il craint que je reste faible? A-t-il voulu mettre entre nous quelque chose de plus terrible et de plus définitif qu'une lettre? Toujours est-il qu'à la suite de la persécution morale que j'ai subie, n'étant plus moi-même, à demi démente, je vous ai chanté le chant de Castelle...

J'ai mis ainsi la brouille dans la famille. Papa s'est fâché très fort. Il ne cesse de répéter à Eitel qu'il s'est conduit d'une manière indigne d'un Hartenfels, et il me dit que vous méritiez qu'on rompit avec vous d'une autre manière...

La rupture s'est accomplie, en effet, injurieuse envers vous qui ne le méritiez pas. O mon ami, pardon... Ai-je encore le droit de vous appeler ami?

Lionel éprouva pour Else de la pitié et de la colère.

Pendant quelques jours, son âme fut agitée. Il maudit le passé et le présent, la Ruhr, Poincaré, le chancelier

Cuno, Eitel Hartenfels et Else elle-même. Puis, un soir, il brûla la lettre sans y répondre.



Else Hartenfels avait dit vrai :

L'occupation de la Ruhr avait dressé contre la France toute l'Allemagne.

Bien des relations entre Rhénans et Français, qui semblaient solidement établies, furent brisées par l'ouragan de haine qui se déchaîna.

Le professeur Hochlied, inquiet de se sentir repris par la triste psychose de guerre, voulut se donner à lui-même la preuve qu'il était capable de réagir. Il invita quelques Allemands et quelques Français, espérant avoir une réunion amicale d'où la politique serait exclue.

Mais peut-on échapper à une ambiance qui s'impose aux esprits comme l'air aux poumons?

Quelques jeunes gens, passant dans la rue, clamaient un fragment de la *Wacht am Rhein* ou du chant de Castelle; on ne savait quoi, car on ne comprenait pas les paroles. Tout le monde se tut, comme saisi d'une brusque angoisse.

— Voilà où nous en sommes, dit le professeur Hochlied. Tout cela pour un peu de bois et de charbon que l'Allemagne n'a pas livré. La France avait donc bien envie d'occuper la Ruhr?

M. Bergmann se demanda s'il allait répondre; puis vivement :

— Oui, l'Allemagne, pour un peu de bois et de charbon, alors qu'elle en possède tant, a refusé de remplir ses obligations. Sa volonté était donc bien arrêtée de se mettre en révolte contre le traité.

— Envahir comme cela toute une province, en temps de paix, c'est, dans tous les pays, le plus grave des *casus belli*. Si l'Allemagne n'était pas dans l'état d'impuissance

où les Alliés l'ont mise, elle aurait déjà rejeté loin de ses frontières les envahisseurs.

— Il n'y a point ici de *casus belli.* Les sanctions que la France se trouve obligée de prendre, non pas simplement à cause du charbon et du bois, mais à cause de tous les autres manquements plus graves de l'Allemagne, sont prévues par les accords signés par les deux parties.

Le professeur contestait toujours le droit de la Belgique et de la France à l'occupation de la Ruhr, quand M. Kirchenlein, très calme, prit la parole :

— Mon cher M. Hochlied, je suis obligé de vous dire qu'en posant la question comme vous le faites, sur le terrain du droit strict, nous devons donner raison à la France.

« Un traité de paix a été signé, terrible, je vous l'accorde; mais pas plus rude que ne l'eût imposé l'Allemagne en cas de victoire. Pensez seulement à Bucarest et à Brest-Litovsk.

« Dans le concept du droit qui régit les peuples, les traités ont force de loi. M. Poincaré était donc fondé à dire qu'il avait le droit d'occuper la Ruhr, comme un créancier se saisit des biens de son débiteur insolvable.

« Mais vous savez la vieille maxime : *Summum jus, summa injuria.* Elle trouve ici son application. Non pas qu'il y ait offense contre l'Allemagne, mais contre une notion du droit et de la justice beaucoup plus haute que celle des codes et des usages. Cette notion est-elle de notre monde? Je ne le sais. C'est contre elle, en tout cas, que nous péchons tous, en Allemagne aussi bien qu'en France. »

On put voir un matin, dans les différents quartiers de Wiesbaden, des affiches vertes devant lesquelles la foule se rassemblait. Les personnalités de la ville qui les avaient signées portaient à la connaissance du public qu'elles ne

pouvaient pas exécuter les ordres de la Commission interalliée.

Des soldats travaillaient à enlever les affiches et, derrière eux, les Allemands commentaient assez calmes cet événement.

Près d'un de ces groupes, M. Blumenroth disait :

— La prochaine fois, on verra mon nom à côté des autres.

Les signataires n'eurent pas le temps de recommencer leur manifestation. Ils reçurent un avis d'expulsion qui leur donnait vingt-quatre heures pour quitter le territoire occupé. Un délai de quelques jours était laissé à leur famille pour les rejoindre.

Cependant, la résistance passive s'organisait et s'accentuait.

Le travail dans la Ruhr s'était partout arrêté par ordre, et les mines ne produisaient rien. D'autre part, les chemins de fer chômaient dans l'ensemble des pays occupés par la France et par la Belgique.

M. Blumenroth triomphait avec ironie.

— Quelle naïveté fallait-il avoir, disait-il, pour s'imaginer que toutes les forces vives de la région rhénane viendraient, au reçu d'un ordre, se placer, dociles et prévenantes, au service de l'occupation!

« La perspicacité française si souvent vantée aurait dû prévoir les grèves et la résistance qui font pour vous de la Ruhr un gage improductif et mort.

— Nous lui redonnerons la vie, monsieur le Conseiller de justice. Il nous suffira, pour cela, de remplacer les ouvriers défaillants et les fonctionnaires récalcitrants par des hommes venus de Belgique et de France, ou par des Allemands plus accommodants.

— Vous ne trouverez pas, dans notre pays, des lâches ou des traîtres en assez grand nombre, et l'occupation de la Ruhr sera, pour la France, une opération où elle perdra son argent, ses forces, son prestige et ses amitiés.

— Occupez, disait M. Rauenthal à Chenut, occupez toujours, depuis les sources du Rhin jusqu'à son embouchure.

« Allez, gonflez-vous sans cesse, emportés par le rêve fou de refaire à votre profit l'Empire de Napoléon ou de Charlemagne. Mais prenez garde! On apprend chez vous aux enfants une belle fable dont la conclusion pourrait bien, un jour, s'appliquer à la France. « La chétive pécore s'enfla si bien qu'elle en creva. »

— Oh! monsieur Rauenthal, vous avez des lettres françaises et vous les savez appliquer à propos. Tous mes compliments! A moins que vous ne suiviez humblement les directives des services de propagande.

— De quoi me parlez-vous là, capitaine? Je n'ai rien à faire avec les services de propagande.

— Il n'en est pas moins vrai que votre expressive image de la grenouille se trouve dans les directives confidentielles données par l'Institut des sciences politiques de Münster sur les formes que doit revêtir la propagande allemande.

— Ah! et comment avez-vous eu connaissance de ces directives confidentielles?

— Vous êtes curieux, monsieur Rauenthal. Il vous suffit de savoir que je les connais.

— Pourriez-vous cependant me dire ce qu'elles contiennent encore d'intéressant?

— Il y a dans ce document des tas de conseils de valeur très diverse que je ne puis pas songer à vous résumer.

« Sachez cependant qu'on y recommande très vivement le chant de Castelle, qui doit agir, assure-t-on, comme les trompettes de Jéricho. Les services de propagande attachent, d'autre part, une importance primordiale à tout ce qui pourra être communiqué à la presse étrangère sur la perfidie des Français envers leurs alliés et sur leur violence envers les Allemands. Il s'agit de

faire retomber sur la France la responsabilité de tout ce qui pourrait se produire de grave et de dresser contre elle l'opinion du monde.

— Ce n'est là que la tâche élémentaire d'une propagande bien organisée. Il n'est pas besoin de rédiger des documents confidentiels pour dire cela. La *Deutsche Allgemeine Zeitung* disait, il y a déjà un certain temps, qu'il faut « obliger l'ennemi à employer partout la force, à surpasser tout acte de violence par un acte plus honteux encore, de façon à le faire glisser toujours plus bas dans la boue du mépris universel ».

La conversation reprit, quelques semaines plus tard, sur le même sujet, entre les deux hommes.

— Ça y est, disait le banquier, les Français sont devenus, dans la Ruhr, féroces. Partout des morts, des assassinats...

— Oui, monsieur Rauenthal, vraiment des assassinats; de pauvres soldats belges ou français, frappés sournoisement dans les rues ou fusillés, du fond des caves, par les soupiraux.

— Et l'affaire d'Essen? Onze morts tombés sous les coups de la fusillade française!

— Légitime défense, après sommations régulières faites en langue allemande.

— Mais ici, dans les environs, que se passe-t-il? On m'a dit que vous-même, capitaine, avez commandé le feu sur des Allemands qui traversaient une voie ferrée.

— Non, pas moi; mais un camarade a fait tirer sur des gens occupés à déboulonner des rails. Cela pourrait d'ailleurs m'arriver aussi d'avoir à empêcher l'œuvre criminelle des saboteurs.

— Dites plutôt l'œuvre courageuse et sainte des patriotes. Si j'étais plus jeune et plus leste, je voudrais aussi faire quelque chose...

— Vous offririez aux balles une cible beaucoup trop facile.

— Oh! capitaine, je ne suis pas aujourd'hui d'humeur à plaisanter sur ces choses-là. Oui, vraiment, je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous empêcher d'utiliser les chemins de fer que vous nous avez volés en pleine paix.

— Mais, monsieur Rauenthal, vous avez dit vous-même, plus d'une fois, qu'il se livre entre nos pays une guerre d'un nouveau genre. Pour cette guerre, nous avons besoin de moyens de transports réguliers, vos chemins de fer se sont mis en grève; nous les exploitons. C'est pour nous une question vitale. De la bonne marche des chemins de fer dépendra, pour une grande part, la décision finale.

— Hâtez-vous alors de faire venir en pays occupés toute l'armée française, pour l'échelonner le long des voies et protéger la marche de vos quelques trains.

— Eh! monsieur Rauenthal, le Français est bien plus débrouillard que vous ne croyez. Les vingt mille cheminots de la régie franco-belge se tirent déjà convenablement d'affaire, sur des réseaux où étaient occupés 150.000 Allemands. Nos soldats de l'armée du Rhin se débrouilleront par eux-mêmes, sans qu'il soit besoin d'appeler à leur aide leurs camarades des garnisons de France.

— Un beau métier, n'est-ce pas? que l'on vous fait faire.

Dussaule supportait mal cet emploi de l'armée, et il songeait à démissionner.

— Tu ne voudrais pourtant pas, lui disait Lionel, qu'on laissât les saboteurs accomplir tranquillement leur besogne?

— Assurément pas. Mais que veux-tu? c'est toute l'atmosphère de maintenant qui m'oppresse et m'accable.

« D'un côté, des assassinats et des destructions de voies ferrées qui pourraient causer d'effroyables malheurs; de

l'autre, la chasse à l'homme et des expulsions. Cette lutte a quelque chose de plus triste et de plus bas que la guerre des tranchées elle-même.

« Pour comprendre mon état d'âme, pense au jour où, dans une sape du Chemin des Dames, tu disais à M. Bergmann : « Nous sommes des idéalistes. Le pays » qui finira ça sera le plus grand. »

« Je répète aujourd'hui tes paroles. Je ne puis pas changer l'attitude de mon pays, mais je puis, du moins, finir ça pour moi-même.

« Ma compagnie est demain de service sur les voies ferrées. Je ferai encore cette corvée et j'écrirai ensuite ma lettre de démission. »

La nuit suivante, tandis que les sentinelles montaient la garde le long des voies, Dussaule, dans le bureau d'une petite gare de banlieue, rédigea sa lettre.

Un peu avant la venue du jour, comme il faisait une ronde, des coups de feu se firent entendre; puis il sentit un choc sur le casque et une piqûre au bras droit.

Il n'était pas blessé. Une balle avait glissé sur le casque; l'autre avait égratigné le bras si légèrement, qu'il n'était même pas utile d'y faire un pansement.

Dussaule arriva chez lui désolé. Il raconta l'affaire à sa femme et conclut qu'il ne pouvait plus, pour le moment, songer à quitter l'armée.

— Pourquoi cela? demanda Simonne.

— Parce qu'il se trouverait trop de gens, parmi ceux qui ne pensent pas comme moi, pour attribuer mon départ à la peur de recevoir, une autre nuit, des balles qui porteraient mieux.

— Faut-il donc, quand on obéit à sa conscience, se laisser arrêter par le jugement des autres?

— Pas toujours, mais parfois. Mon acte devait avoir la valeur d'une prédication. Il irait à l'encontre du but poursuivi, maintenant qu'il serait possible d'en dénaturer l'esprit.

Tandis que Dussaule continuait de prendre, à son tour, la garde sur les voies ferrées, les tentatives de destruction se poursuivirent, mais sans résultat.

A Mayence, on essaya, sans y réussir, de faire sauter le tunnel. A Wiesbaden, une bombe déposée dans la gare, au petit jour, ne causa que quelques dégâts matériels.

En représailles, les autorités d'occupation resserraient les mailles du réseau qui séparaient les Pays rhénans du reste de l'Allemagne. Elles allongeaient aussi ou multipliaient les listes d'expulsion.

Le succès de la régie s'affirmait chaque jour plus complet. Les trains devenaient plus nombreux, plus rapides et plus sûrs; ils ressemblaient désormais aux trains des autres réseaux.

Le public prenait confiance, et le nombre des voyageurs augmentait sans cesse. Il ne restait plus, aux meneurs de la résistance, d'espérance qu'en la terreur pour empêcher les Rhénans d'utiliser les chemins de fer.

M. Kirchenlein se rendait à Francfort et faisait à pied le trajet de la dernière gare de la régie à la grande ville.

A peine avait-il passé la limite de la zone d'occupation, qu'il fut invité par les Allemands à donner ses nom et qualité.

— Pourquoi cet interrogatoire? demanda-t-il.

— Pour vous faire figurer sur la liste des traîtres, publiée par certains journaux.

Ailleurs, les gardiens de l'honneur national attendaient au sortir de certaines gares, surtout le soir, les voyageurs isolés et leur appliquaient parfois une formidable rossée.

Sur le chemin d'un village un peu éloigné de la gare, une jeune fille fut assaillie par des jeunes gens.

— Vite, les grands ciseaux, dit l'un d'eux. Coupons-lui les cheveux comme aux femmes indignes qui ont des relations avec les Français.

— Ah! dieux du ciel! quelle justice sera la nôtre,

quand, au jour de la libération, nous réglerons les comptes.

Les semeurs de séparatisme exploitaient très habilement la situation.

Leinwand et ses amis disaient dans leur propagande :

— Voyez où les gens de Berlin, en quelques mois de leur folle politique de résistance, nous ont conduits : un kilo de pommes de terre qu'on achetait au début de janvier pour 16 marks environ, en vaut maintenant 200; un pain de seigle est passé, dans le même temps, de 150 marks à 450; un œuf, de 90 à 460; un kilogramme de margarine, de 1.000 à 6.000, tout le reste à l'avenant. Voulons-nous rester longtemps encore les victimes sacrifiées de la folle politique de tous ces Prussiens? Disons-leur une fois pour toutes que nous séparons de la leur notre cause et que nous ne sommes pas de leur race.

« Nous ne serons pas des traîtres. Nous redeviendrons simplement nous-mêmes : des Rhénans vivant de leur vie propre, tranquille et laborieuse. Nous tendrons la main à l'Est et à l'Ouest, à tous ceux qui voudront la prendre. »

A l'évocation de ce paradis, quelques Allemands répondaient, en hochant la tête et sans élan : « Peut-être avez-vous raison; il faut bien en effet qu'on mange. »

De leur côté, les partisans de la résistance redoublaient d'efforts pour galvaniser le courage et fortifier la fidélité des Rhénans.

Au cours d'une réunion appelée privée, mais où un assez grand nombre de personnes avaient assisté, un orateur de l'Allemagne non occupée avait, un soir, en un très beau discours, parlé de l'héroïsme des fidèles Rhénans qui, pour le salut de la grande Allemagne, acceptaient de souffrir en silence. Puis, après avoir promis pour plus tard de légitimes compensations à tous ces héros, il leur

demanda d'affirmer leur résolution de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire.

M. Blumenroth, présent à la réunion, avait répondu :

— Notre cœur bat avec le vôtre. Pour l'Allemagne, nous voulons tenir, nous voulons souffrir.

Et il s'était mis à la disposition du Comité de la résistance pour élargir et intensifier la lutte.

Le Conseiller de justice ne fut pas surpris d'apprendre, peu de temps après, qu'il devait à son tour quitter le pays. Il savait qu'à la réunion où il avait pris la parole il s'était trouvé parmi les assistants des traîtres qui avaient raconté en détail aux Français ce qui s'était passé.

Il avait en conséquence rangé ses papiers et pris toutes les dispositions utiles en vue d'une absence.

Néanmoins, la journée dont il disposait avant son départ fut, pour lui, très courte.

L'après-midi, comme il se rendait en ville, il prit dans son calepin une carte de visite, y écrivit les trois lettres *p. p. c.* suivies d'un grand point d'interrogation. Quelle pensée ou quelle ironie pouvaient bien se cacher sous ce signe? M. Blumenroth monta deux à deux les marches du premier étage, pressé de déposer sa carte dans la boîte aux lettres de M. Bergmann.

Or, au moment même où il arrivait sur le palier, la porte s'ouvrit et le contrôleur général sortit.

L'expression qui passa sur les traits des deux hommes disait clairement que la surprise n'était agréable ni à l'un ni à l'autre.

M. Bergmann dit quelques mots :

— J'ai appris l'arrêt qui vous frappe. Je regrette de ne pouvoir...

M. Blumenroth l'interrompit :

— Penseriez-vous, monsieur le Contrôleur général, que je venais implorer votre intervention? Voyez, j'allais simplement déposer chez vous cette carte.

— Je suis confus que, dans les circonstances, vous ayez pensé à moi. Je ne sais si je dois, à quelques heures de votre départ, vous proposer de me consacrer quand même quelques minutes.

M. Blumenroth déclina tout d'abord cette invitation hésitante, puis il reprit :

— Mes préparatifs de départ sont finis, je n'ai plus que deux courtes visites à faire; ma famille me rejoindra dans trois ou quatre jours, je puis donc causer un moment avec vous.

Quand ils furent assis l'un en face de l'autre, le conseiller de justice rompit le premier le silence :

— Une question me tourmente depuis hier soir; excusez-moi de vous la poser sans chercher à en atténuer la rudesse dans des phrases vides de sens.

« Avez-vous, monsieur le contrôleur général, par une opinion que vous auriez exprimée sur mon compte, une part de responsabilité quelconque dans mon expulsion? »

M. Bergmann ne put retenir une exclamation indignée.

M. Blumenroth poursuivit :

— Pardonnez-moi, je vous prie, cette idée, qui m'était venue. J'en étais moi-même honteux, car j'ai pu, pendant des années, apprécier votre délicatesse et votre loyauté. Puis-je vous demander encore ce que vous pensez personnellement de mon expulsion?

— J'estime qu'elle est de celles qui se justifient le mieux.

— Je vous sais gré de votre franchise. Je conviens que, dans la mesure où ces choses-là se peuvent justifier, j'ai mérité mon sort, car j'ai poussé de toutes mes forces à la résistance et à la révolte.

« Mais les autres qui n'ont rien fait? Tous ces employés, tous ces cheminots qui, obéissant aux ordres de leurs supérieurs, ont tout simplement refusé de se mettre au service des étrangers, on peut bien dire des ennemis,

les blâmez-vous, monsieur le Contrôleur général, ou les approuvez-vous au fond de votre âme?

— Je les approuve et je les estime, comme je le faisais pour ceux des pays occupés de chez nous qui refusaient, au temps de la guerre, de se soumettre aux exigences des Allemands.

— Et cependant vous ne protestez pas contre les expulsions qui les frappent. Par milliers déjà, par dizaines de milliers même, ils sont partis au loin, peut-être sans ressources et sans espoir. Oh! l'horrible chose que de frapper ainsi les innocents !

M. Bergmann baissa la tête, comme accablé. Il dit à voix basse :

— Les innocents!

Puis, à voix plus haute :

— Qu'est-ce que la guerre, sinon le massacre des innocents?

« Un jour, dans les tranchées de la Somme, à Estrées-Saint-Denis, je me suis penché avec un ami sur un de nos soldats expirant. La matière du cerveau coulait par une ouverture horrible qu'une balle venait de faire. Ce n'était pas durant la bataille. Le calme était rétabli depuis un moment. Alors que la plupart des hommes se reposaient étendus sur la terre, le malheureux s'était déplacé pour une raison quelconque et avait négligé de baisser la tête en un point où la tranchée était moins profonde. C'était le quatrième qui, depuis une heure, tombait en cet endroit. Dans la tranchée allemande, tout à fait proche, un des vôtres était en observation, une arme braquée sur ce point. Et quand un Français passait sans se méfier, tout rempli de la joie de vivre encore après la bataille, l'Allemand tirait. N'était-ce pas un innocent qu'il frappait alors?

« Ainsi va la guerre. Elle ne connaît rien de ceux qu'elle abat; rien de la beauté de leur âme ou de sa laideur, rien de leurs tristesses ou de leurs espoirs; la guerre de main-

tenant, comme celle d'il y a cent ans. Du moins, maintenant, elle tue très peu.

— Oh! monsieur le Contrôleur général, si vous en êtes là! C'est plus triste encore que je ne croyais. Au revoir! Et plus tôt, peut-être, qu'on ne pense communément.

M. Bergmann dormit cette nuit-là d'un sommeil agité. Chaque fois qu'il se réveillait, il pensait à M. Blumenroth et aux expulsés.

Vers le matin, un roulement d'automobile qui s'arrêta devant la maison le troubla plus profondément encore. Une force irrésistible le fit sauter de son lit. Passant une robe de chambre, il alla se mettre en observation près de la fenêtre entr'ouverte.

Les premières lueurs du jour se devinaient à peine. En bas, dans l'ombre de la voiture, des formes se mouvaient. Un soldat casqué et un civil. Un autre militaire était au volant. Quelques minutes passèrent. M. Blumenroth parut, portant une assez grande valise qu'il déposa dans la voiture; puis il retourna dans la maison. Il revint un instant après, accompagné cette fois de sa femme et d'une de ses filles.

M. Bergmann entendit :

— Pourquoi vous inquiéter? Vous me rejoindrez mercredi.

— Mais quelle vie sera désormais la nôtre?

— Une villégiature un peu prolongée.

Le Conseiller de justice leva les yeux vers la fenêtre de M. Bergmann, rentra dans la voiture et dit à voix haute : « Au revoir! »

L'automobile partit, presque silencieuse, déposer l'expulsé en un point de la frontière où, sans doute, une autre voiture viendrait le prendre.

M. Bergmann resta longtemps accoudé sur l'appui de sa fenêtre, méditatif et le cœur gros. Le ciel blanchoyait davantage. Les étoiles s'étaient éteintes; seule à l'Orient scintillait encore Vénus. L'Etoile du Berger, pensa

M. Bergmann, puis avec un soupir : l'Etoile des Bergers, faisant dans son trouble une confusion qu'il ne remarqua même pas. Une prière alors jaillit de son cœur; il ne savait pas si c'était vers l'Etoile, ou vers celui que les Mages, conduits par l'Etoile, vinrent adorer :

« Si je me trompe, que ta lumière me conduise sur le vrai chemin. »

M. Bergmann, dans son cabinet de travail, pensait encore à M. Blumenroth, quand un visiteur se fit annoncer: Pasteur Wettlaüfer, de Weissenheim.

Le pasteur, introduit aussitôt, se montra d'abord fort embarrassé pour expliquer le but de sa visite.

— C'est ma vieille mère qui m'envoie chez vous. Elle a déjà plus de 80 ans. Elle avait la joie de vivre avec mon frère aîné, veuf, et son jeune garçon de 12 ans. Nous savons que vous avez rendu service à beaucoup d'Allemands et que plusieurs ont été, grâce à votre intervention, tirés de situations difficiles. Ma mère a donc insisté beaucoup pour que je vienne vous exposer sa prière.

Après ces débuts assez confus, le pasteur exposa nettement et avec chaleur son affaire.

Le frère aîné, haut fonctionnaire du service des Postes, avait été expulsé quelque temps auparavant, et son fils, âgé de douze ans, avait dû le suivre en exil. Depuis lors, la vieille grand'mère gémissait et dépérissait.

La prière du pasteur devenait maintenant pathétique.

— La vie de mon frère là-bas est triste; pourtant, nous ne demandons rien pour lui. Il a fait de la politique contre les autorités d'occupation. Mais l'enfant, dont les études sont interrompues, dont l'avenir sera compromis, l'enfant qui illuminait un peu la vie de ma pauvre mère, ne pourrait-on pas obtenir son retour? Ne voudriez-vous pas, monsieur le Contrôleur général, intervenir pour nous auprès des autorités?

M. Bergmann, ému, promit de faire tout ce qu'il pourrait.

Il se rendit le même jour aux bureaux de la Haute Commission interalliée, mais il ne trouva pas le délégué supérieur, absent ce jour-là de Wiesbaden. Il exposa donc sa requête à un autre fonctionnaire.

Celui-ci répondit aussitôt par un refus absolu de prendre en considération cette affaire.

— Si nous entrions dans cette voie, dit-il, nous serions perdus.

— Vous ne voulez pourtant pas prétendre que la sécurité des troupes d'occupation ou l'avenir de la France dépendent du maintien en exil d'un enfant de douze ans?

— La sécurité dépend du respect et de la crainte que nous saurons inspirer ici, c'est-à-dire en définitive de notre rigidité.

— Restez rigide envers le père. On ne vous demande rien pour lui; mais laissez revenir l'enfant. Un peu de douceur et de bonté dans la répression ne peuvent pas nuire à la France.

— Ce sont là des mots qu'il faut, pour le moment, rayer du vocabulaire. Nous voulons vaincre, et au plus tôt. Il faut pour cela mettre en pratique la méthode allemande, préconisée pour la guerre par Bernhardi et beaucoup d'autres : être durs et sans pitié. Plus grande est la souffrance imposée, plus vite se lasse la résistance de l'adversaire, et plus vite revient la paix.

« Le maintien en exil d'un enfant doit être envisagé de ce point de vue.

— Vous ne voulez donc rien faire?

— Absolument rien.

— Je reviendrai demain reprendre la question avec M. le délégué supérieur.

— Vous n'aurez pas avec lui plus de succès qu'avec moi.

— Du moins aurai-je fait tout ce qui est en mon pouvoir.

Le lendemain, le délégué supérieur se rangea tout à fait à la manière de voir de M. Bergmann. Malheureusement, il ne pouvait plus rien par lui-même. L'enfant ayant déjà quitté les pays occupés, son rappel ne pouvait être décidé que par le Haut Commissariat lui-même. Le délégué supérieur appuya, à Coblence, la démarche du Contrôleur général, et le jeune garçon revint à Wiesbaden.

Le père fut autorisé quelque temps après à passer quelques jours en pays occupés pour voir sa mère dangereusement malade.

Il fit, pendant son séjour, une visite à M. Bergmann pour le remercier de sa double intervention.

Au cours de la conversation, qui se prolongea très longtemps, M. Wettlaüfer fit un aveu :

— Tous les partis politiques, nous avions cru qu'avec le temps et que par suite du désaccord de l'Entente l'Allemagne arriverait à se débarrasser des lourdes charges du traité de paix. Maintenant, nous comprenons qu'il faudra payer.

Un autre jour, un inconnu fut introduit dans le bureau de M. Bergmann. L'homme, avant toute formule de salutation, dit en levant les yeux au ciel, d'un air inspiré :

— Dieu le Père! Vous son enfant! Moi son enfant! Nous sommes frères!

Il tendit ensuite la main au contrôleur général et lui exposa sa demande. Il s'agissait pour lui de sortir des pays occupés où il se trouvait bloqué. Il obtint sans difficulté un laissez-passer qui ne lui donnait pas le droit de retour.

Chambre 42 du Rathaus! Olympe du Dieu souriant

qui peut faire tomber sur la foule la pluie joyeuse des laissez-passer et des passeports!

Que de mains tendues! que d'espérances et que de murmures devant cette porte close!

Le Dieu lui-même n'était accessible qu'à de rares privilégiés; mais ses aides s'acquittaient de la tâche avec bienveillance. Il avait fallu créer pour le service des passeports un bureau spécial au premier étage. Dans les couloirs, la foule, maintenue parfois par un policier, stationnait des heures. Le soir venu, les bureaux fermaient, et toutes les mains n'avaient pas reçu le papier longtemps convoité.

La durée de validité de ces passeports était toujours assez limitée. Parfois elle prenait fin brusquement, quand un acte de sabotage particulièrement grave ou quelque événement imprévu — comme la bombe à retardement déposée dans le train de permissionnaires belges — amenait les autorités d'occupation à fermer plus rigoureusement la frontière. On voyait alors, de chaque côté de la ligne imaginaire qui coupait l'Allemagne en deux, des voyageurs éperdus contempler devant eux la terre promise, sans pouvoir y poser le pied.

Un soir, une femme en larmes se trouvait ainsi arrêtée, son passeport en main. Elle parla si tendrement de son petit enfant qui, toute la nuit, appellerait maman, qu'elle émut les gardiens de la ligne interdite et fut autorisée à passer.

— Et moi, dit un monsieur dont le passeport se trouvait aussi brusquement périmé, je ne peux pas pleurer.

— Vous ne passeriez pas quand même.

Le lendemain, M. Bergmann, prévenu par la famille de l'homme resté en panne, gravit une fois de plus l'escalier de l'Olympe.

A tous ces ennuis venaient s'ajouter, pour des cou-

ches toujours plus profondes de la population allemande, les souffrances de la misère.

Le dollar, qui valait environ 200.000 marks au milieu du mois de juillet, avait atteint en trois semaines près de 5 millions.

Le prix de la vie faisait à son tour des différences aussi prodigieuses.

A de telles allures, les traitements, gages et salaires, n'étaient jamais adaptés. Il fallait se hâter d'employer son argent; un jour de retard pouvait avoir des répercussions affreuses.

M. Bergmann vit, un matin, le professeur Hochlied, sa femme et sa fille chargés de paquets. Ils venaient de dépenser à peu près tout le traitement du mois. Le lendemain, ou déjà le soir, avec le même argent, ils n'auraient rien eu.

Du moins, les traitements, gages et salaires, bien qu'en retard, allaient en s'élevant; mais les malheureux, dont les revenus restaient stables, que pouvaient-ils faire?

Que peut bien méditer ce couple de vieux qui trottine d'un pas presque alerte et s'arrête devant la porte d'un magasin? Ils furent sans doute des riches, puisque l'homme porte une redingote trop usagée, mais d'un ajustement impeccable, et la femme une robe très démodée, mais de belle soie froufroutante.

Ils pénètrent dans le magasin et demandent... un bouton; un seul bouton qui manque à la redingote depuis longtemps. La femme est radieuse, comme si elle allait offrir à son mari un souvenir de prix.

Hélas! qu'ici-bas la joie fait vite place à la peine! Les deux vieux se regardent épouvantés. Un bouton, un seul bouton, cela vaut des sommes inimaginables.

— Viens, viens, dit l'homme. Je le pensais bien; nous ne pouvons pas nous offrir cela. C'est l'été. Les redingotes, en cette saison, ça se porte déboutonné.

On peut se passer d'un bouton; mais d'une pomme de terre ou d'un morceau de pain, non pas.

Et si l'on n'a pas, pour se procurer ces riens, des millions de marks, alors...?

...Des cadavres dans une chambre et sur une table des billets rangés par liasses étiquetées. Chacune représentait le prix des bijoux, bibelots de luxe, linge et ameublement, de toutes les choses qui, l'une après l'autre, étaient allées chez le brocanteur.

Un dernier bijou, souvenir très cher, avait rapporté plus de 50 millions. Une partie de cette somme avait permis de vivre pendant quelque temps, et le reste, devenu sans valeur, avait servi à faire les petits tas rangés sur la table.

Que de suicides, dans toutes les villes de l'Allemagne, de suicides dont les journaux ne parlaient jamais, dont le public ne se doutait pas!

Petites soupes de quartier ou petits ragoûts spartiates, servis par les soins des autorités françaises comme des autorités allemandes, nous ne voulons pas révéler, même maintenant, le nom ou la qualité des personnes à qui vous avez conservé la vie.

Devant cette misère du peuple, M. Rauenthal tempête et jure, lui qui sait si bien se garder pour les besoins futurs de la patrie.

M. de Schœndorf, anxieux, regarde à l'horizon si quelque puissance étrangère ne viendrait pas aider, autrement qu'en paroles, l'Allemagne à sortir de ce mauvais pas.

Mais les jours, les semaines passent. Le mois d'août entier s'écoule et la fin attendue ne vient pas.

Un matin affreux de septembre. Le vent hurle et pousse des rafales de pluie glacée, comme en plein hiver.

Un orgue de barbarie jette dans la rue les sanglots de sa monotone complainte. Un vieux à barbe hirsute tourne

la manivelle, tandis qu'une femme plus jeune, sa sébille à la main, longe les trottoirs et lève la tête vers les fenêtres qui restent closes.

Cependant une porte s'ouvre et une dame donne à la quêteuse un gros paquet de billets. Une amie rentre au même moment et la dame explique :

— J'avais un tas de marks vraiment encombrants. Je ne pouvais pas les brûler; ces marks, c'est malgré tout de l'argent. Je les ai donnés. Je m'en suis débarrassée; mais cette femme pourra-t-elle avec cela se procurer quelque chose?

« *Flucht von der Mark* », lisait-on aux pages d'annonces de divers journaux, pour annoncer certaines réclames : Fuyez le mark, défaites-vous de vos marks.

Ceux qui faisaient insérer ces annonces s'efforçaient d'attirer chez eux le plus de marks possible; mais ils avaient soin de les changer, plusieurs fois par jour, contre une monnaie plus stable.

D'autres commerçants laissaient leur magasin fermé toute une grande partie du jour, aimant mieux garder leur marchandise que de la livrer contre un vil papier.

Les paysans n'avaient plus rien à apporter sur le marché; du moins ils le disaient ainsi. Mais une fermière des environs de la ville fournissait, à Mme Bergmann et à d'autres, du beurre et des œufs frais à volonté, à la condition expresse de n'être pas payée en argent allemand.

Personne ne semblait vouloir des marks, et cependant les marks manquaient, tant il en fallait pour la moindre des transactions. Les innombrables presses à billets que la Reichsbank faisait fonctionner dans toutes ses usines de la province étaient incapables d'en fournir assez.

Un matin ensoleillé de septembre.

Dussaule et Lionel, qui reviennent de la caserne, veulent se procurer quelques marks. Ils sont obligés de

jouer des coudes pour s'approcher des guichets de la Banque du Rhin. Un écriteau donne le cours, qui change d'un instant à l'autre. Tout à coup, le guichet ferme. Il n'y a plus rien. La rue Guillaume a, tous les matins depuis quelque temps, l'aspect d'un champ de foire. Automobiles, bicyclettes, véhicules divers stationnent sur les côtés. Des policiers à pied et à cheval font le service d'ordre, observant les groupes qui se forment et se déforment presque sans arrêt. Des gens parlent à voix basse, font des gestes mystérieux. C'est le marché clandestin des marks et des devises. Agioteurs, commerçants, paysans, étrangers des divers pays cherchent, les uns à placer au meilleur prix le papier qu'ils ont en horreur, les autres à obtenir le plus de millions ou de milliards possible pour leur argent privilégié.

— Pauvre Allemagne! dit Lionel.

— Viens avec moi, répond Dussaule.

Ils sont maintenant dans une rue populaire du centre de la ville. Encore des gens massés devant une porte et un policier pour le service d'ordre; des gens en habit pauvre, à l'air souffreteux.

— Qu'est-ce que cela? demande Lionel.

— Les affamés qui, eux, font la queue pour avoir quelques pommes de terre, un légume ou un œuf. Ils restent là longtemps, jusqu'à ce que leur tour arrive, ou que tout à coup on leur dise, comme à la banque : « Il n'y a plus rien. »

Les deux amis, revenant par la rue Taunus, furent surpris de voir qu'on abaissait en hâte les grands rideaux métalliques des magasins.

— Pourquoi cela? demandèrent-ils.

— On signale l'émeute qui monte.

— Quelle émeute?

— La populace, qui manifeste contre la vie chère, brise les devantures ou saccage les magasins.

Un peu plus loin, sur la même rue, ils entendent une voix qui se détache d'un groupe d'hommes où l'on discute très vivement.

— Il faut que cela finisse. Comme disent les séparatistes ou comme disent les nationalistes, c'est tout égal, pourvu que ce soit la fin.

Peu de jours après, dans le cabinet de travail de Dussaule. Les deux amis tournent les pages d'un album de photographies d'amateur. Les paroles qu'ils échangent sont lourdes de mélancolie.

— Tout mon passé, avec lequel je viens de rompre, dit Dussaule. J'éprouve, dans ma tristesse, de la douceur à évoquer ces souvenirs avec toi.

— Pourquoi as-tu mis tant de hâte à répudier un passé qui te tient le cœur? A peine avais-tu appris que Stresemann avait fait savoir officiellement que l'Allemagne abandonnait la résistance, que tu t'es empressé de démissionner.

— Oublierais-tu, mon cher ami, que seules des circonstances très spéciales m'avaient fait différer l'exécution d'une décision déjà prise depuis très longtemps?

— Mais la situation n'est plus désormais la même. Tu aurais pu rester.

— Il vient un moment où il faut mettre d'accord sa vie extérieure et sa vie intérieure.

— Que comptes-tu faire maintenant pour vivre?

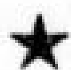
— Je ne le sais pas encore. J'aimerais pouvoir rester dans les pays occupés. On se trouve ici en pleine mêlée des esprits; cela confère à la vie quelque chose de plus âpre et de plus prenant, de plus noble aussi et de plus utile.

Le colonel de Villerban, qui avait connu toutes les luttes et tous les scrupules de Dussaule, ne se sentit plus le droit d'essayer de le retenir. Il promit, au contraire, de faire tout ce qui dépendrait de lui pour hâ-

ter les choses, de peur, disait-il, que la situation ne se gâtât encore, et qu'il ne fût difficile d'accepter la démission de l'officier.

— Que redoutez-vous? demanda Dussaule. La résistance a cessé. L'Allemagne est maintenant descendue si bas qu'elle ne peut plus rien.

— La résistance active et violente a, en effet, pris fin, mais le travail ne reprend pas dans la Ruhr. L'Allemagne voudrait nous amener à négocier la mise en rapport du gage, c'est-à-dire à l'acheter par des concessions sur le chiffre de la dette ou sur le régime de l'occupation. Toute l'affaire de la Ruhr ne serait alors pour la Belgique et pour la France qu'une pitoyable défaite, et nous ne pouvons pas accepter cela.



Des sursauts violents secouaient le Reich. Son unité semblait gravement menacée de divers côtés. En Saxe et en Thuringe, par les éléments révolutionnaires de gauche; en Bavière, par les éléments révolutionnaires de droite.

En Rhénanie, les séparatistes s'étaient fort agités au cours de l'été. Ils avaient organisé dans diverses villes de fréquents meetings où les participants s'étaient trouvés chaque fois plus nombreux.

Leinwand se flattait de gagner chaque jour, à lui seul, de nombreux adhérents.

M. Bergmann ne voulait voir, dans les progrès apparents du parti, qu'un simple mouvement de révolte contre la misère.

Quand le ventre est creux, disait-il, toutes les solutions sont bonnes qui semblent devoir donner à manger.

— Vous faites erreur, monsieur le Contrôleur général, répliquait Leinwand. Nous avons avec nous des hommes de premier plan. Ils ne peuvent pas se faire

connaître encore; mais ils nous soutiendront, le moment venu. Tenez, pour vous donner un seul exemple, sachez, à titre confidentiel, que le riche banquier Rauenthal nous a promis une somme assez rondelette.

M. Bergmann éclata de rire.

— Le banquier Rauenthal! Ah! ah! ça, c'est trop fort. Ah! Rauenthal!

Puis, se calmant :

— Après tout, pourquoi pas? On disait bien, il y a quatre ans, quand on redoutait l'établissement du bolchevisme en Allemagne, que de riches commerçants de Francfort avaient assuré leur vie et leurs biens en se faisant inscrire sur les listes des futurs Soviets. M. Rauenthal prend avec vous une assurance du même genre.

— Eh! que nous importe la sincérité plus ou moins grande des sentiments, pourvu qu'on nous donne l'argent sans lequel nous ne pourrions rien faire! Quand nous serons au pouvoir, nous saurons bien orienter les esprits et les cœurs de notre côté. Un avenir prochain va nous voir à l'œuvre. La réunion de dimanche à Düsseldorf sera formidable et l'on y prendra, je crois, des décisions de première importance.

Le dimanche 30 septembre, les délégués séparatistes de toute la Rhénanie se rendirent en masse à Düsseldorf. On parlait de quarante à cinquante mille participants. Il y eut d'abord de petites bagarres, sans importance, entre la police de la ville et les manifestants. Puis des schupos, arrivés le matin du dehors, firent feu sur la foule à courte distance. Leinwand fut parmi les morts.

Trois semaines après, on apprenait que la République rhénane venait d'être proclamée à Aix-la-Chapelle.

Consternation chez le très grand nombre des Allemands. Surprise chez les Français de voir que, dans les autres zones, rien ne se passait.

— Pour moi, disait Chenut, si j'étais séparatiste et si je disposais de l'autorité nécessaire, je ferais arrêter les hommes qui ont déclanché le mouvement dans la zone belge et je les ferais fusiller comme traîtres envers la patrie rhénane.

— Vos méthodes sont un peu raides. Et pourquoi tant de colère contre ces séparatistes?

— Je n'ai pas de colère contre des séparatistes. Je dis seulement que si j'étais séparatiste rhénan, je prendrais des sanctions contre des gens qui commencent l'insurrection dans un petit coin, sans même se concerter avec les autres. Si ces gens-là ne sont pas des ânes, ils sont de faux camarades qui veulent torpiller d'avance le mouvement.

Cependant, le lendemain, le drapeau vert, blanc rouge, emblème de la République rhénane, flottait sur l'hôtel de ville de Wiesbaden. Les séparatistes avaient pénétré de nuit, sans grande lutte, dans l'édifice municipal.

La police municipale, qui avait refusé d'assurer l'ordre selon les instructions des autorités d'occupation, fut d'abord remplacée, puis doublée, par des soldats portant un brassard spécial comme insigne de leurs fonctions.

La population, qui avait paru d'abord assez indifférente aux événements, s'anima bientôt, et, durant trois ou quatre jours, la situation parut à certains moments assez trouble.

Des patrouilles d'infanterie parcouraient sans arrêt les rues de la ville, et la cavalerie s'efforçait de disperser les rassemblements. Néanmoins, dans certaines rues, la foule demeurait dense et houleuse.

Dans la rue Frédéric, quelques forcenés avaient acculé contre un mur, sous une porte, un malheureux qui se débattait.

Deux policiers allemands eurent vite fait de le délivrer.

Lionel, qui passait par là, ne put retenir un cri de surprise :

— Monsieur Hartenfels!

Le vieux monsieur s'approcha de lui, tremblant de colère.

— Ah! les gredins, dit-il. Ils se sont jetés sur moi en criant : « Voilà un séparatiste. » Moi, un séparatiste! Est-ce une vengeance? Un acte de jalousie? Je ne le saurai sans doute jamais.

Les deux hommes arrivaient à la rue Guillaume. Au moment de se séparer, M. Hartenfels dit à Lionel :

— Ne voudriez-vous pas m'accompagner jusqu'à la maison?

Comme Lionel déclinait cette invitation, le vieux monsieur hésita un moment, puis il insista :

— Ma fille part dans deux jours pour l'Amérique, et il est vraisemblable que vous ne la reverrez plus. Elle s'est décidée tout à coup à rejoindre son frère, qui cherchait depuis longtemps à nous attirer auprès de lui. Alors, que voulez-vous? Nous nous résignerons l'été prochain à partir aussi. Notre chère maison de la rue de Mayence va se fermer.

« Venez, je sais que ma fille serait heureuse de prendre congé de vous. »

Lionel suivit alors M. Hartenfels.

Else, en le voyant, eut un beau sourire.

Elle dit, en tendant la main au jeune homme :

— C'était un regret pour moi, que mon père connaissait très bien, de partir sans vous avoir revu. Je vous remercie d'être venu aujourd'hui. Cela me montre que, du moins, vous m'avez pardonné, et c'est beaucoup pour moi, croyez-le, d'emporter cette certitude.

Lionel admira qu'elle eût eu le courage d'évoquer ainsi le passé et qu'elle eût dépeint, en si peu de mots, l'état de son âme avec tant de clarté et de dignité.

Il répondit que seules les circonstances, qui avaient

jeté tant de personnes hors d'elles-mêmes, étaient responsables de l'incident qui s'était produit. Puis il fit dévier la conversation sur les misères de l'Allemagne, et, au bout de quelques minutes, se retira.

Tandis qu'il cheminait dans la rue de Mayence, gardant devant les yeux l'image de la jeune fille, il éprouva un regret réel de sentir qu'en lui-même l'amour demeurait bien mort.

Le bruit affaibli de quelques coups de feu vint lui rappeler les événements qui se déroulaient à Wiesbaden et dans la plupart des villes de Rhénanie.

Comme il approchait de la rue Guillaume, un homme du peuple s'avança vers lui et dit vivement :

— Ce sont de mauvaises gens.

— Qui ça?

— Ceux qui sont à l'hôtel de ville et veulent nous gouverner.

— Pourquoi de mauvaises gens?

— Des hommes de rien qui ont eu dans leur vie des histoires avec la justice.

— Vous les connaissez?

— Non, mais tout le monde le dit. On les chassera.

Dans les rues de Wiesbaden, où le calme s'est rétabli, défile au pas un régiment de spahis que le général commandant le 30e corps d'armée a fait venir pour assurer l'ordre dans la région.

Des Allemands frissonnent de voir, sur leurs chevaux élancés, ces géants bronzés dont les yeux étincellent. Ils ont entendu raconter, au sujet des troupes d'Afrique, de si terribles histoires!

Le général a fait convoquer le chef de la police municipale, et il lui a dit :

— Vous les avez vus? Ils ne demandent qu'à sabrer. Moi, je ne demande qu'à les retenir. Mais vous, faites en

sorte que votre population reste calme, sinon, je ne réponds de rien.

En ces jours-là, M. Bergmann s'était rendu chez le général commandant le corps d'armée pour essayer de l'intéresser à une mesure de clémence en faveur d'un prisonnier politique. Le chef de la justice militaire promit d'examiner l'affaire avec bienveillance, puis il demanda au Contrôleur général son impression sur les sentiments du public allemand à l'égard des séparatistes.

— Ils ne me paraissent pas très favorables, mon général, répondit M. Bergmann. On parle avec assez de mépris du Comité local, et le peuple se moque de l'aspect misérable de cette révolution.

— C'est toujours ainsi dans toutes les révolutions. Ceux qui descendent dans la rue pour faire le coup de main sont de pauvres diables ou des aventuriers. Les autres, les hommes de valeur, se tiennent dans la coulisse, et ils paraissent quand le coup est fait.

— Mais ils restent dans l'ombre, sans se compromettre, si le coup ne réussit pas.

— Vous ne croyez pas à la réussite du séparatisme?

— Très peu, mon général.

— Pourquoi cela?

— Pour des raisons politiques et pour des raisons religieuses.

— Vous croyez donc, comme moi, que les questions confessionnelles jouent dans cette affaire un très grand rôle?

— Assurément. Je me souviens qu'une haute personnalité protestante me disait, peu avant que ne se déclanche le mouvement séparatiste : « Nous n'accepterons jamais une république rhénane telle qu'on veut nous la faire. Nous sommes, dans le Reich et dans l'Etat prussien, une forte majorité protestante; nous ne se-

rions plus, dans l'Etat rhénan, qu'une minorité sous la domination directe du Centre catholique. »

— Le Centre se montre néanmoins assez tiède à l'égard de la constitution de l'Etat rhénan.

« Le Centre a pour cela ses raisons spéciales que l'on peut assez bien comprendre. Quant à la personnalité protestante dont je vous parlais, elle a ajouté : « Nous « ne sommes cependant pas Prussiens. Qu'on nous « fasse un bel Etat de Nassau comme il existait naguère, « et nous serons nombreux à saluer avec joie cette forma- « tion; mais un Etat de Nassau dans le cadre de l'Alle- « magne, car si nous ne sommes pas Prussiens, nous « sommes, de cœur, Allemands, et voulons le rester. »

— C'est ce que j'ai toujours dit. Mais que pense-t-on des Français eux-mêmes, monsieur le Contrôleur général?

— On ne me le dit pas toujours. Parfois, cependant, on me parle assez librement, ou bien j'entends, par hasard, des réflexions comme celle-ci : « Si les Français ne soutenaient pas les séparatistes, ils seraient depuis longtemps balayés de l'hôtel de ville. »

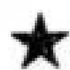
— Nous ne les soutenons pas. Nous nous contentons de maintenir l'ordre.

M. Bergmann eut un sourire.

— En douteriez-vous, monsieur le Contrôleur général?

— Je ne voudrais pas me le permettre, mon général.

Le général sourit à son tour. Il parla de la situation des séparatistes dans les villes de la région, et termina l'entretien en disant que le Reich lui-même, par sa politique financière de catastrophe, travaillait pour le séparatisme bien plus efficacement que les Français ne pourraient le faire.



Miracle du mark mourant qui éternise son agonie! Quels Esculapes de la finance arrivent ainsi à le sou-

tenir? Et dans quels buts s'obstinent-ils à prolonger, à si grands frais, un semblant de vie qui depuis longtemps ne demande plus qu'à s'éteindre?

Le moribond n'a plus que des secousses désordonnées, des spasmes, comme un blessé touché à mort, dont la dernière goutte de sang tombe sur la terre.

On comptait 100 milliards pour un dollar au matin du 1er novembre. Le lendemain, plus de 300; puis un trillion — les Allemands disent un billion — deux trillions, quatre trillions. On eut même dans certaines banques, en une heure d'affolement, plus d'un trillion de marks pour 1 franc-papier.

Le prix des denrées faisait naturellement des embardées aussi extravagantes.

Des ménagères s'amusaient à écrire sur leur cahier de dépenses journalières ces nombres interminables :

Une livre de beurre, 2.000.000.000.000;

Une douzaine d'œufs, 12.600.000.000.000.

Un écart de quelques centaines de milliards sur le coût d'un objet était chose qui ne comptait pas.

Les prix s'obtenaient dans les magasins à l'aide du multiplicateur.

Un prix-indice invariable était indiqué sur les objets. On le multipliait par un nombre variable fixé deux fois par jour par un Comité composé de délégués des autorités municipales, des commerçants et des ouvriers.

Le multiplicateur suivait le mark dans ses soubresauts.

« *Flucht vor der Mark* » était devenu la devise de tout le monde. Chaque jour, de nouveaux comptoirs de change s'ouvraient dans les divers quartiers. Commerçants, patrons, employés, servantes se ruaient à tous ces guichets qui ne pouvaient servir qu'un faible pourcentage des devises qu'on leur demandait. Il se faisait le soir, autour de certains hôtels, comme un racolage près des étran-

gers : « Monsieur, madame, ne voudriez-vous pas des marks? »

Toute l'Allemagne en était là. Le journal illustré *Die Woche* publiait un instantané pris dans un quartier de Berlin. Une foule dense, comme à Wiesbaden auprès des banques, et des policiers munis du revolver et du fusil.

Le journal, parodiant le cri des Romains de la décadence : « Du pain et des jeux », présentait son instantané sous le titre : « Du pain et des devises. »

L'Allemagne n'est bientôt plus qu'un immense tripot où tout le monde spécule et joue.

Pourquoi s'obstine-t-on à galvaniser encore un mark cadavérique qui risque d'entraîner dans sa décomposition le pays entier?

La décision était prise depuis quelque temps d'accomplir une volte-face financière, mais le moment ne semblait pas encore opportun.

La lutte pour la Ruhr n'était pas finie. La Belgique et la France refusaient de négocier tant que l'exploitation du bassin minier n'avait pas repris.

Il restait donc à l'Allemagne le pas le plus dur à faire : rétablir par une collaboration active la situation d'avant l'occupation de la Ruhr; reprendre partout le travail; redonner au bassin minier toute sa valeur et le laisser, comme un trophée, dans les mains de ceux qui l'avaient saisi.

Or, cela, l'Allemagne ne le voulait pas, et elle comptait encore sur l'Angleterre pour l'en préserver. Fol espoir qui s'envola comme beaucoup d'autres!

D'autre part, la Bavière menaçait le Reich. Malgré l'échec du coup d'Etat Hitler-Ludendorff, l'horizon, du côté de Munich, restait sombre. Il fallait au plus vite assainir la situation et liquider l'affaire de la Ruhr.

L'Allemagne se résigna donc à faire le dernier pas.

L'ensemble des cheminots se mit donc au service de

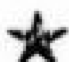
la régie, et les ouvriers du bassin minier reprirent le travail sous le contrôle d'ingénieurs de l'Entente.

Alors le mark mourut.

La première phase de la bataille pour la Ruhr, que le champ des Westphaliens avait appelée la bataille du Bouleau, était terminée.

La deuxième phase allait se livrer, avec d'autres méthodes et d'autres armes, sur un autre terrain.

Des hommes nouveaux conduiraient la lutte. En Angleterre, le chef des travaillistes : M. Mac Donald; en Allemagne, le chef du Centre catholique : le D[r] Marx.



M. Blumenroth avait été autorisé, par faveur spéciale, à rentrer à Wiesbaden tout de suite après la signature des accords relatifs à l'exploitation de la Ruhr.

Une de ses premières visites fut pour M. Bergmann, auquel il se croyait redevable de ce retour privilégié.

Le Contrôleur général lui déclara tout de suite qu'il n'était pas plus responsable de son retour qu'il ne l'avait été de son expulsion. Il lui dit ensuite sa joie de le revoir à Wiesbaden, et il exprima le vœu de pouvoir, maintenant que la lutte était terminée, travailler avec lui à l'œuvre d'apaisement nécessaire entre les deux peuples.

M. Blumenroth déclara que la France était encore trop remplie de la griserie de son apparent succès pour vouloir vraiment le rapprochement de l'Allemagne. Il espérait cependant qu'elle comprendrait, dans un avenir prochain, l'erreur de la politique qu'elle avait suivie.

A la fin de l'entretien, M. Blumenroth ajouta :

— En attendant des temps meilleurs, permettez-moi de vous dire : « Prenez garde au franc. »

— Que signifient ces paroles?

— Si j'étais Français et si j'avais dans une banque

des francs en dépôt, je m'en débarrasserais, non pas contre de l'argent étranger, mais contre de solides valeurs du pays, ou, mieux encore, je les placerais en immeubles.

— Comment se fait-il, monsieur le Conseiller de justice, qu'un de vos compatriotes m'ait donné, voilà déjà plus de trois semaines, le même avertissement?

— C'est la preuve que mon conseil est prudent et sage. Profitez-en, monsieur le Contrôleur général.

Même son de cloche dans la cuisine. La fermière des environs de Wiesbaden vient d'apporter du beurre et des œufs, et elle reçoit en paiement un billet de cinquante francs.

— Je n'ai pas de monnaie française à vous rendre, madame, dit-elle.

— Je n'ai pas de monnaie non plus, répond Mme Bergmann; mais gardez le billet, nous ferons les comptes la prochaine fois.

— Non, madame, répliqua la femme. Je n'ai pas besoin d'être payée d'avance. Donnez-moi des marks, puisque vous n'avez pas des francs.

Et, comme Mme Bergmann rappelait qu'elle s'était engagée à payer en francs, la fermière, après avoir fait deux pas vers la porte, revint et dit :

— Maintenant, madame, j'aimerais mieux recevoir des marks.

Que se passe-t-il? se demandait M. Bergmann en rapprochant les paroles de la fermière de l'avertissement qu'il avait lui-même entendu deux fois.

Il eut vite fait de se rendre compte que l'idée d'une chute prochaine et profonde du franc était déjà fort accréditée chez les Allemands. On lui raconta même que des financiers de divers pays s'étaient réunis à Francfort, quelques semaines auparavant, pour se concerter sur les moyens de faire baisser la devise française.

«*Flucht vor dem Frank* », tel était maintenant le mot d'ordre de ceux qui avaient à peine cessé de dire : « *Flucht vor der Mark.* »

Le peuple gaspillait ses francs, supportant des pertes sensibles dans les magasins où l'on acceptait en paiement un papier devenu suspect.

Les fausses nouvelles aggravaient cette méfiance contre la devise française. On racontait un jour que le franc avait, la veille, perdu en Bourse d'Amsterdam 50 % de sa valeur. On disait aussi que la presse à billets fonctionnait sans arrêt en France, et que pour simplifier sa tâche on venait d'émettre des coupures de 10.000 francs. Le général de Schœndorf assurait tenir ce renseignement d'une personne qui avait eu en main un de ces billets.

M. Bergmann, ébranlé, se rendit à la Trésorerie pour se renseigner.

— C'est absolument faux, affirma le trésorier-payeur. C'est une abominable campagne contre le franc, organisée par des financiers de divers pays. L'Allemagne pousse à l'attaque; le Rentenmark veut tomber le franc.

Décidément, les managers de la devise allemande sont des maîtres qui ne trouvent dans aucun pays leurs égaux.

Ils avaient un mark de solide constitution qui, même après la débâcle militaire, faisait encore figure acceptable parmi les autres monnaies du monde. Ils avaient réussi le miracle de l'amenuiser, de l'émacier, de le saigner durant des années sans le faire mourir, de le rendre si hâve et si squelettique, qu'à son aspect on fermait les yeux et joignait les mains : « Puissances tutélaires du ciel, prenez en pitié la pauvre Allemagne. »

Maintenant, c'est un miracle inverse qu'ils veulent faire. Ils ont fait sortir du néant un fantôme, un simulacre de monnaie, le Rentenmark, pauvre papier fragile, sans couverture métallique aucune, — du moins connue. Mais sur ce néant ils ont accompli les rites de leur

magie : Deviens de l'or, sois un mark-or!

Sous leur souffle, le néant semble s'animer; le fantôme veut prendre corps.

Un Rentenmark, pour le moment, est chose rare. Il équivaut à un billion — en langage français un trillion — de vieux marks défunts qu'on accepte encore pour les transactions.

Mais, même en donnant des trillions, les Allemands émerveillés ne comptent plus que par unités : un mark, cinq marks, dix marks. Ils payent, le sourire aux lèvres, la fierté au cœur, disant que ce n'est pas cher.

Pas chers, les souliers qu'une laveuse vient d'acheter pour sa fille : seulement 40 marks.

Pas cher, le thé que les Hochlied donnent aux familles Bergmann, Lionel et Dussaule. Depuis si longtemps ils n'avaient pu se permettre un tel luxe.

Toutes choses coûtaient, à vrai dire, en valeur-or, deux ou trois fois le prix d'avant guerre; mais les chiffres étaient si faibles à côté des millions, des milliards et des trillions de naguère! Et surtout, c'était la certitude d'avoir le lendemain les mêmes choses pour le même argent.

L'allégresse, à juste titre, remplissait les cœurs.

Pauvres Français, qui n'arrivent pas à comprendre cette allégresse. Ils payent, eux, cinq fois, dix fois plus cher qu'au temps où leur franc restait ferme en face du mark qui s'avilissait. Ils n'achètent plus, dans les magasins du pays, que de rares choses.

Les Allemands s'apitoient : « Hélas! c'est bien cher pour vous. »

Les bonnes commencent à quitter leur place chez les Français : « Vous ne pouvez pas, avec votre franc en baisse, nous payer le prix qui convient. »

Premier triomphe du Rentenmark! Il abat le prestige des occupants. Il redonne au peuple allemand, en quelques semaines, joie et fierté, espoir et foi en ses destinées.

Dussaule, qui n'appartenait plus à l'armée, était pour le moment sans situation; mais il devait occuper dans quelques jours, au Service des restitutions, la place d'un chef de bureau qui rentrait en France, à la date du 1er janvier.

Profitant de son inaction, il se rendait un jour à Idstein, en chemin de fer, pour passer un moment avec un camarade.

A la première station, deux voyageurs montèrent dans le compartiment voisin du sien.

Un homme qui s'y trouvait déjà poussa un cri de surprise :

— Ernst Lobenpferd! Pas possible!

— Mais oui, mon brave Heinrich.

— Qu'il y a longtemps qu'on ne s'était pas vus! depuis la guerre. Tu t'es bien conservé.

— Assez bien; et toi aussi.

— On a eu tout de même des mauvais jours.

La pluie se mit à battre contre les vitres des portières et ce furent des lamentations sur le mauvais temps.

— La pluie, toujours la pluie.

— Ah! laisse faire. Ça lave les péchés du monde. Il en a bien besoin.

Gros rires. Après quoi, les voyageurs se mirent à parler des anciens camarades.

— Karl Baumann, qu'est-il devenu?

— Presque un mendiant.

— Et Ludwig Buchhaus?

— Passé aux Français.

— Tu veux dire, sans doute, aux séparatistes?

— N'est-ce pas la même chose?

— Pas tout à fait.

— En tout cas, Ludwig est un imbécile qui ne comprend rien aux situations. Le séparatisme n'a pas d'avenir.

— Il se maintient en certains endroits.

— Par la protection des Français. Mais, vois-tu, les Français ne savent pas faire. Nous autres, Allemands, dans une situation semblable, nous aurions mené plus vigoureusement les choses, et le séparatisme aurait réussi.

— Ça, c'est vrai. On dit d'ailleurs que les séparatistes, malgré les Français, seront bientôt chassés de partout.

— N'en doutons point. Ils vont perdre M. Poincaré, leur meilleur soutien.

— Pourquoi cela?

— Ça se dit partout. Le franc baisse; les Français se plaignent. Il ne faut pas grand'chose dans ce pays pour renverser un ministère. Et puis, vois-tu, le séparatisme n'a plus d'attrait pour personne. Au temps de la misère allemande, ça pouvait tenter les gens d'avoir une monnaie stable, un franc rhénan, comme on disait. Maintenant, c'est le franc qui baisse, et le Rentenmark reste stable.

— Tu as raison. Dans un mois on ne trouvera plus un séparatiste.

Deuxième triomphe du Rentenmark.

Ce Rentenmark, qui décidément prenait de la vie, poursuivait furieusement, avec d'autres monnaies étrangères, la lutte contre le franc. La devise française pliait sous l'attaque, et la livre avait valu 100 francs.

L'heure semblait venue de sonner l'hallali, et certains journaux ne s'en privaient pas. La panique commençait à gagner certains Français de Rhénanie. L'un d'eux voulut faire changer en marks une somme de 100.000 francs qu'il avait à la Banque du Rhin. On lui répondit simplement : « Nous sommes une banque française; nous ne ferons pas ici, et en ce moment, cette opération. »

— Je suis pourtant le maître de mon argent.

— Assurément, et vous pouvez le retirer quand vous voudrez.

— Aujourd'hui même?

— Tout de suite.

— Donnez-le-moi.

Quelques jours après, les 100.000 francs, placés en marks dans une banque allemande, avaient perdu un tiers de leur valeur, et le pauvre homme était la risée de tous les Français qui avaient su résister à la vague de pessimisme et de défaitisme.

M. Poincaré venait de remporter une nouvelle victoire. Avec l'aide de certaines banques anglaises et américaines, il avait mené une offensive brusquée, et le cours de la livre était tombé de 120 à 80 francs. L'affolement régnait maintenant dans le camp des baissiers, et l'on prévoyait de lourdes catastrophes chez ceux qui avaient spéculé à découvert sur la baisse du franc.

— Cet homme-là n'a que des triomphes. Un démon travaille pour lui; jamais nous n'aurons sa peau.

Ainsi parlait un Allemand, sur le trottoir de la Deutsche Bank.

— Patientez seulement, répondit son interlocuteur avec un accent anglais très prononcé.

— Patientez ! patientez ! Vous dites toujours cela ; mais, en attendant, tout va mal pour nous. D'ailleurs, M. Poincaré m'a tout l'air de fourrer votre M. Mac Donald dans sa poche. Jamais un ministre de Grande-Bretagne ne s'était montré aussi affable à son égard.

— Ne vous préoccupez donc pas des attitudes de M. Mac Donald. L'Angleterre n'a qu'une attitude.

Les deux hommes entrèrent à la banque. Un Français qui consultait le tableau des valeurs, et qui avait entendu ce fragment de conversation, voulut en connaître la suite. Il entra donc, lui aussi, à la banque, décidé à faire une petite opération quelconque pour justifier sa présence.

— ...Nous l'avons obligé à prendre des mesures que

le peuple français ne lui pardonnera pas, disait l'Anglais. Pensez donc! Une augmentation de 2 décimes sur tous les impôts, et cela quelques semaines avant les élections. Son succès l'aveugle; il se croit tout permis.

« Et les décret-lois! Quel argument pour ses adversaires, qui déjà l'accusent de vouloir établir en France la dictature.

— Alors, vous croyez que la victoire nous restera?

— J'en suis sûr.

— Dieu vous entende!

— Ne mêlons pas Dieu à ces affaires. Nous sommes assez forts sans lui.

Peu de jours après, on apprit coup sur coup que M. Poincaré avait été renversé et qu'à l'heure même où il remettait au Président de la République sa démission, M. Millerand lui avait de nouveau confié le pouvoir.

— Ce diable d'homme retombe toujours sur ses pieds, disait M. Blumenroth avec un mélange de mauvaise humeur et d'admiration.

Mais le Conseiller de Justice ajoutait, deux jours après, quand M. Poincaré eut constitué son nouveau ministère :

— Il doit se sentir tout de même assez sérieusement touché, puisqu'il n'a pas osé marcher avec les mêmes hommes, et qu'il a laissé tomber plusieurs de ses collaborateurs pour orienter son cabinet suivant la direction politique du vent. A la veille des élections, c'est un signe de faiblesse qui donne à penser.



La fièvre électorale s'était emparée depuis quelque temps de l'Allemagne et de la France.

En Allemagne, les élections au Reichstag, fixées au 4 mai, allaient se faire pour ou contre l'acceptation du plan des experts, connu désormais sous le nom de plan Dawes.

En France, où les questions de politique intérieure et de parti tenaient, dans la campagne électorale, une grande place, on allait voter pour ou contre le Bloc national.

Les électeurs allemands marchèrent les premiers aux urnes. Ils envoyèrent au Reichstag, le 4 mai, une représentation sans majorité homogène, mais où les partis extrêmes, de droite et de gauche, opposés au plan des experts et à la politique d'exécution se trouvaient renforcés.

On s'était demandé si ce vote de l'Allemagne n'allait pas orienter les élections nationales vers le Bloc national.

Or, les scrutins des 11 et 18 mai donnèrent aux adversaires de la politique de M. Poincaré une majorité de plus de 100 voix.

Le Président du Conseil fit savoir qu'il remettrait au Président de la République sa démission le jour même de la rentrée des Chambres, sans se présenter devant le nouveau parlement.

Les cloches ne sonnèrent pas en Allemagne, aux clochers des églises, pour cette victoire; mais elles sonnaient dans beaucoup de cœurs. Le succès était plus grand qu'on n'avait osé l'espérer. Par delà M. Poincaré, qui rentrait désormais dans le rang, le Président de la République était brisé; l'homme de l'occupation de Francfort, qui aurait pu être tenté, un jour ou l'autre, de rappeler au pouvoir l'obstiné Lorrain ou quelqu'un de ses fanatiques fidèles.

M. de Schœndorf rendit à M. Poincaré un hommage :

— J'incline mon épée devant ce vaincu. Il fut rude envers l'Allemagne; du moins fut-il sincère et loyal dans son inapaisable hostilité; on savait, avec lui, à quoi s'en tenir. Du point de vue strictement français, il fut un grand homme d'Etat. J'ai regretté souvent qu'il n'y en eût pas un semblable en Allemagne.

Puis le général ajouta :

— Vous aviez gagné la première manche. La seconde a été pour nous. A qui, maintenant, la belle?

— Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de ne pas la jouer? demanda M. Bergmann.

— Assurément, cela vaudrait mieux; mais est-ce possible?

LOUIS DUMAS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Maurice Souriau : *Histoire du Parnasse*, Editions Spes. — René Jasinski : *Poésies complètes de Théophile Gautier*, Collection des Classiques Français, Firmin Didot. — Luc Durtain : *D'homme à homme*, Flammarion. — Marie-Thérèse Gadala : *Ombres*, Editions de la Revue Mondiale. — Amédée Fayol : *Auteuil au cours des âges*, Librairie Potier.

On ne contestera point à l'**Histoire du Parnasse** de M. Maurice Souriau, ni la richesse de l'érudition, ni l'existence de pages douées d'agrément. M. Souriau connaît les œuvres, celles des poètes de premier rang et celles des poètes secondaires; il connaît dans le détail les vies des écrivains; il connaît également un bon nombre des jugements portés par des critiques fort divers et il est loin de mépriser les anecdotes. Voilà donc un livre copieux où s'entrelacent à plaisir les idées et les anecdotes; un de ces livres de fond où se ramasse la vie touffue d'une époque littéraire qui eut sa grandeur. M. Souriau aime la poésie parnassienne et il en fait un plaisir de choix pour les délicats. Il en a bien le droit. Cependant, cette adhésion spontanée et réfléchie à la poésie parnassienne a conduit M. Souriau à trop identifier Parnasse et perfection. Il arrive à la Muse parnassienne d'être maquillée de façon barbare et de traîner de pesants cothurnes. Dans une Introduction pleine de verve et d'ailleurs amusante, M. Souriau fait passer un mauvais quart d'heure à ceux qui l'ont précédé dans la présentation du Parnasse. En psychologue un peu cruel, il dépiste avec agilité la part de la malveillance dans les témoignages des hommes! Catulle Mendès historien du Parnasse ne sort pas blanc de cet examen! « Toutes les fois que Mendès a un intérêt personnel ou une haine à satisfaire, il faut se défier des assertions du personnage. » Je continuerai cependant à porter intérêt au livre de M. Desonay : *Le Rêve hellénique chez les poètes parnassiens*.

J'avais aimé dans cet ouvrage une finesse de la sensibilité poétique qui n'est pas monnaie courante chez les historiens. Il est toujours permis de penser que le parfum d'hellénisme de l'œuvre de Leconte de Lisle est un peu sujet à caution (je ne lui en fais d'ailleurs pas grief...). Cet Homère guindé, roide, voire emphatique qu'il nous a présenté eût assez étonné, je crois, des hommes comme Racine et Fénelon! Et l'hellénisme du bon Théo, peut-être ne faut-il pas non plus en exagérer la portée. Lorsqu'il disait : « Je suis un homme des temps homériques! » il est permis de sourire. D'ailleurs, le mot hellénisme désigne des choses tellement diverses! Quant aux *Trophées,* M. Desonay a sans doute outré l'expression de son jugement. « Heredia, dit-il, enlumine des images d'Epinal ». Mais ce jugement est-il tout à fait une erreur? J'aimerais distinguer au moins deux Heredia; l'un me touche encore, l'autre me laisse un peu froid. Une bonne part des sonnets historiques ont perdu leur pouvoir sur mon imagination et ma sensibilité. Je sens trop le pur métier, le procédé mécanique, la recherche brutale de l'effet et la scène historique arrangée en « tableau vivant » de théâtre sous les clartés crues des projecteurs. Mais j'admets fort bien qu'on puisse sentir d'une manière différente de la mienne.

A l'occasion, l'antipathie de M. Souriau pour un écrivain apporte un bon grain de piment et ce n'est pas désagréable. A ce point de vue, le chapitre sur Anatole France est réussi. Par contre, le bon Coppée qui mérite toute sympathie est peut-être un peu surfait, encore que son métier soit assez souvent sûr et joli. Je relisais dernièrement les poèmes des « Contemplations » inspirés à Hugo par la mort de sa fille. Je m'étonnais du réalisme familier, quotidien, presque banal de certains d'entre eux. Les faits et gestes tout quelconques de la vie bourgeoise! Et pourtant la transfiguration poétique est incontestable. On découvre aisément la raison. Entre ces choses toutes quelconques et le poète, — on sent partout l'abîme de la Mort, le Jamais Plus, le terrible « Pourquoi » jeté à tout ce qui est, et le Mystère angoissant de nos destins! L'Univers quotidien suscite de longues résonances dans d'autres Univers qui le pénètrent en secret. C'est cela même la poésie. Le bon Coppée qui était une âme si naïvement reli-

gieuse n'a pas su voir ce que signifiait cette expression : poésie des choses quotidiennes. Le quotidien est poétique comme tout le reste dès qu'il s'enveloppe d'une orchestration métaphysique et religieuse. Un mot, un frisson, un soupir parfois suffisent, — mais il faut qu'ils y soient — et cela n'a aucun rapport avec une dissertation philosophique.

On prend plaisir à voir M. Souriau reconnaître la valeur de Baudelaire. Naturellement, il ne l'étudie que dans ses rapports avec le Parnasse. Mais ces rapports sont très superficiels, — peut-être même une simple apparence! J'aurais voulu qu'en passant M. Souriau descendît un peu plus aux profondeurs de l'Univers baudelairien. A la suite de cette investigation, il aurait peut-être restreint ce qu'on appelle le « romantisme » de Baudelaire. La part de romantisme dans Baudelaire ne dépasse pas la part de précieux dans La Fontaine. L'apparition de Baudelaire est un fait si considérable qu'il déplace les divisions de notre histoire littéraire. A la vieille opposition des classiques et des romantiques, on substituera peut-être la formule : avant Baudelaire, après Baudelaire. Beaucoup pressentent ce fait, mais bien peu sauraient le motiver.

M. Souriau s'élève vivement contre ceux qui veulent voir dans le Parnasse un aspect particulier du Romantisme. Il accuse avec force détails l'animosité de Leconte de Lisle pour Victor Hugo et il étale ses griefs fonciers contre le Romantisme. On se querellerait longtemps là-dessus. Dès qu'entre en jeu ce mot-protée qu'est le mot Romantisme, une belle carrière s'ouvre pour la discussion. Au vrai, suivant qu'on songe à un sens ou à un autre du mot romantisme, la question change du tout au tout. Par sa répugnance à étaler directement l'émotion vécue, par son mépris pour les effusions verbales et les intarissables développements idéologiques, par son dédain pour le facile et le spontané, par son indifférence aux mouvements des foules et aux problèmes sociaux, par son culte de la beauté formelle, de l'étude attentive et de l'art patient, — le Parnasse contredit le Romantisme. Il appartient cependant au romantisme par sa langue bariolée, voyante et peu subtile; par un certain manque de nuances et de finesses dans les choses de l'âme et du cœur et par la poursuite

acharnée du pittoresque pour le pittoresque. Qui donc appela Hugo « un Delille flamboyant »? Dans la mesure où le Romantisme est un goût forcené pour la description qui tire l'œil, le Parnasse continue le Romantisme. Je sais bien qu'il y aurait force réserves à faire notamment pour Sully-Prudhomme. Mais M. Souriau nous rappelle que Leconte de Lisle disait lui-même de Sully-Prudhomme : « Il n'est pas de la maison », et encore : « Sully-Prudhomme est dénué de toute espèce de talent. » Pauvre Sully-Prudhomme! Peut-être eut-il le tort de vouloir être poète! A chacun sa tâche! Il est vrai qu'il n'est pas philosophe non plus!

On a reproché aux Parnassiens leur manque de variété et de souplesse, leurs attitudes contractées, leur ton volontairement tendu. Mais ils existent et continuent d'exister et tels de leurs poèmes braveront les âges. Un jeune poète qui ne sent pas à la manière parnassienne me disait un jour que s'il existe une emphase romantique, il existe aussi une emphase parnassienne, toute différente d'ailleurs. Il prétendait que si Leconte de Lisle avait eu quelque raison de représenter le poète romantique offrant son cœur à la plèbe carnassière, et montant sur le tréteau banal en compagnie des histrions et des prostituées, on pourrait peut-être représenter le poète parnassien à la manière d'un athlète qui, parmi des décors taillés dans du métal, aux sons rudes des cuivres, s'arc-boute sur ses jambes contractées et tous muscles gonflés soulève une pesante haltère. Tout n'est pas faux dans cette allégorie, à la condition de la prendre comme une caricature qui exagère quelques traits véridiques.

J'oublie tout cela et je chante intérieurement quelques strophes de Leconte de Lisle qui disent pour l'éternité la misère irrémédiable de tout ce qui vit!

§

M. Jasinski publie les **Poésies complètes** de Théophile Gautier. Je m'empresse de recommander cette édition. L'Introduction révèle un labeur considérable. Il est donné pour chaque poème de Gautier les plus curieux renseignements. Sources du poème; imitations et réminiscences; thèmes dominateurs et origine de ces thèmes; rapports du poème avec

l'atmosphère du moment et avec la vie de l'auteur; manière dont le poème fut conçu et exécuté. Je sais bien qu'en dépit de ces renseignements, — le mystère de la magie poétique essentielle demeure; mais la curiosité prend de vives satisfactions. Lisez (p. XXIX de l'Introduction) la présentation du poème « *Albertus ou l'Ame et le Péché* », vous verrez avec quel soin M. Jasinski s'est acquitté de sa tâche!

Dès qu'il arrive à *Emaux et Camées,* M. Jasinski plaide avec émotion pour le poète. Il est de ceux qui croient à l'intelligence de Gautier, à la qualité de sa pensée et surtout il est de ceux qui ont deviné la sensibilité de Gautier : une sensibilité délicate et blessée à vif, peut-être même une meurtrissure permanente de tout l'être; — qui se cachait jalousement. Il va jusqu'à prétendre que Gautier fut plus que sensible, et qu'il fut même « sentimental »... Le mot ne me plaît guère; j'en voudrais un autre. La question des rapports de la poésie et de la sensibilité est entre toutes délicate. J'hésite à reconnaître une bien vive et bien profonde sensibilité à de grands poètes comme Lamartine, Musset et Hugo. Ils m'apparaissent parfois comme des imaginatifs du sentiment. Je ne suspecte point leur sincérité, mais je crois qu'ils substituent vite à la sensibilité réelle la mimique de la sensibilité et même la rhétorique de la sensibilité. Rien n'est plus sincère, rien n'est plus spontané que les *Nuits* de Musset, mais à son insu, le poète troque l'expression qui colle étroitement aux mouvements profonds de la sensibilité contre l'ample éloquence sur les thèmes de la douleur et de la passion. Il en est de même pour Hugo dans son magnifique poème « A Villequier ». Ce n'est pas par l'excès du « moi » que pèchent ces poèmes, c'est tout le contraire : le contact serré avec la vibration personnelle, unique, est perdu tout de suite et le poème tourne à une dissertation pathétique sur les choses du cœur. L'expression de la sensibilité est un des problèmes d'art les plus perfides. Pour les grands romantiques, il n'y avait point de difficulté : un élan du cœur et toutes brides lâchées à la spontanéité; mais entre le mouvement du cœur et son expression, toute la rhétorique de la sensibilité se glissait sans crier gare. Dès que vous voulez saisir par le verbe un sentiment arraché à vos profondeurs frissonnantes, tous

les lieux communs du cœur, tous les schèmes moyens, généraux et convenus qui conviennent à tous sans exprimer personne, vous guettent et vous happent. En moins d'une minute, vous ne parlez plus de vous. Et voici le paradoxe : il faut capter la sensibilité dans sa spontanéité, dans son jaillissement original, mais il faut opposer en même temps aux schèmes généraux des sentiments qui peuplent nos esprit, une résistance désespérée. Voilà, je crois, la difficulté que n'ont point vue les romantiques. Le bon Théo a esquivé le problème en congédiant, — en théorie du moins — la sensibilité du poème. A Vigny reste la gloire, très grande, d'avoir réussi, aux temps romantiques, à exprimer sa sensibilité. De là sa physionomie tout à fait à part et une importance toute particulière.

Comme il se frange de mélancolie ce visage du grand Théo! Je l'aime et j'ai envie d'être sévère pour lui. Avec des dons de premier ordre, il fait figure de demi-vaincu. Sa destinée était plus que tout autre emplie de promesses; et cependant elle fut en partie manquée! Il était né avec un fatalisme de prince d'Orient. Nul ne connaît plus que lui le retour insistant de trois mots : à quoi bon? mais il n'eut pas le cran suffisant pour défendre âprement sa liberté. Il se laissa accabler de besognes diverses, il consentit à être un forçat de la copie, et à devenir un esclave moderne! (tout dans le monde moderne contribue à donner au mot esclavage une intensité que nulle époque n'avait connue). Son extrême honnêteté intellectuelle lui fit grand tort dans un monde où elle n'a plus rien à faire. Tout comme un autre, il eût pu se livrer à des parades éclatantes et qui eussent ébloui son époque! Il ne voulut pas. Il avait de la probité de pensée, le goût du rare, un intelligence indépendante et un caractère un peu veule : tout ce qu'il faut pour être une victime de choix dans notre époque perfectionnée. Il avoua qu'il lui manqua un peu d'argent pour devenir ce qu'il aurait pu être; il avoua aussi et cet aveu est piquant, qu'il fut trop intelligent pour être un génie. Il entendait par là que son ironique intelligence l'empêcha d'avoir l'opiniâtreté monstrueuse de celui qui est incapable de douter et de lui et de son œuvre. On le compara parfois à Gœthe! La comparaison n'est pas possible. Gœthe

possédait une immensité de culture que ne pouvait avoir le pauvre Théo. Et puis tout conspira à l'épanouissement de Gœthe et tout conspira à l'usure méthodique de Gautier. Qu'eût fait Gœthe en notre France moderne? Terrible question et qui glace! Il eût été une géniale possibilité ignorée et des autres et de lui. Il lui fallait des conditions d'indépendance, de loisir et de continuité qu'il n'eût pu trouver! Que voulez-vous? le triomphe des idées généreuses et largement humaines, comme tout le reste, doit se payer très cher!

§

Je prends plaisir à vous recommander « **D'homme à homme** » de M. Luc Durtain. Un livre qui condense toute l'expérience d'une vie où l'on sent que le fait de vivre et le fait de penser se vivifient continuellement l'un l'autre. Un homme comme nous, largement, simplement humain, a rencontré au cours de son existence, du fait même de ses contacts avec le réel aux mille formes, mille et mille questions et il y a répondu de bonne foi. C'est un homme tout entier qui se confie à d'autres hommes. Un accent cordial et loyal qui d'abord plaît à l'âme. Voilà, je crois, un des livres de l'année qu'il y a le plus de fruit à lire et à relire. Un de ces livres qu'il est bon de garder près de soi et de feuilleter souvent. On peut l'ouvrir à n'importe quelle page; on y trouvera un point de départ pour la méditation. On prendra plaisir aux portraits de Claudel, de Gide, de Duhamel, de Romains, de Valéry que M. Durtain campe avec tant de vivacité. On appréciera surtout la manière dont M. Durtain sait aller immédiatement aux points où les œuvres incisent la vie. Oh! je ne dis pas que çà et là, je n'aurais point le désir d'entrer en discussion avec M. Durtain. Il aime beaucoup le mot « Justice ». J'aimerais qu'il eût envisagé plus à fond les rapports entre ce mot et la vie et j'aimerais surtout qu'il eût pris plaisir à chercher derrière ce beau mot les sentiments réels des gens divers qui le prennent pour enseigne. Il est vrai qu'il faudrait entrer dans la voie de ces recherches où les découvertes s'achètent au prix de la méchanceté. Oh, cette dure loi! Même dans l'ordre de la pensée, il faut payer très cher pour atteindre les vérités

d'en-dessous, les vérités du « souterrain »; celles qu'on n'ose pas dire quand on les a vues, celles qu'on a achetées d'un prix sanglant et qu'on voudrait ne pas avoir trouvées!

Il est des pages de M. Durtain qui m'ont frappé. Goûtez ces quelques lignes sur *Madame Bovary* :

« L'on a proposé, oui, l'on a préconisé *Madame Bovary* comme un modèle élégant et correct! Pour guérir l'idéal ankylosé que certains se font du roman, je me permets donc de recommander une salutaire gymnastique. C'est de faire sauter les charnières qui articulent le chef-d'œuvre de Flaubert, et, après y avoir regardé de tout près, de diviser le livre en une bonne centaine de poèmes en prose. »

Ombres, de Mme Marie-Thérèse Gadala, est aussi un livre loyal, un livre où s'exprime une âme diverse, mouvante comme les jeux du ciel sur une mer qui frissonne! Livre qui a le charme nuancé de ce moment qui est entre la jeunesse et la maturité. Les mélancoliques ombres des souvenirs dansent autour de vous et le mot espoir se fait déjà un peu anxieux. Les ensorceleuses musiques du monde encore vous enveloppent de prestiges, — mais on est à la minute grave où l'on commence à s'interroger sur soi, sur la vie, sur l'univers. Et c'est une morsure sourde : on découvre la tragédie d'être une chose qui passe dans un monde de choses qui passent. La vieillesse, la mort, ces mots sont encore dans une brume lointaine et cependant le regard fuit vers eux. En vérité, ce petit livre, tout en chatoiements, témoigne avec délicatesse sur la période où la vie se fait recueillement, s'arrête indécise et hésitante entre le souvenir et l'espoir, entre le regret et le désir, entre l'appel des sensations et le charme de la méditation, entre le goût de vivre et le besoin de se connaître. Moment riche de toutes ses perplexités, de toutes ses complexités, de toutes ses questions, de toutes ses hésitations, de toutes ses oscillations. Minute fascinante où l'âme sent tourbillonner autour d'elle les lourds et nostalgiques parfums des heures ensevelies et se perd dans une ineffable rêverie.

J'ai goûté dans ce livre de délicates révélations sur la femme de toujours! « J'adore le soleil, le feu, le vent, l'orage,

les pierres et les grands arbres... tout ce qui est fort, primitif et me domine. »

Et ceci : « Flirté ce soir avec les étoiles. »

Et encore : « Soirs silencieux, solitaires, où seule la mer parle, comme je vous aime... C'est pour moi seule qu'elle chante et bondit, écume, et que les nuages, au-dessus d'elle, tendent ce velum, pendant qu'elle danse. »

Pour terminer ce pèlerinage mensuel, je vous invite à une promenade dans Auteuil sous la conduite d'un aimable guide, M. Amédée Fayol (**Auteuil au cours des âges**). Explorer Auteuil, ce n'est pas sortir de la littérature, la moindre pierre d'Auteuil vous parle littérature. Auteuil est d'ailleurs aimé des écrivains. C'était il y a quelques années encore un coin rustique, et discret, en marge du brouhaha parisien. De petits hôtels assoupis dans le feuillage, des jardins où le silence avait des tiédeurs de duvet. Auteuil était l'un des lieux du monde où l'on avait la divine sensation, à cause même du voisinage de la Ville, de se sentir loin de tout! M. Fayolle nous rapporte une jolie phrase de Mme Colette : « Habiter Auteuil avec obstination, cela signifie qu'on fuit la foule, le bruit citadin, qu'on s'accroche à cette robe de verdure dont l'ourlet, hélas! se retire chaque lustre un peu plus vers l'ouest, rongé sur son bord, mangé... » Auteuil n'est plus Auteuil, ce n'est plus qu'un quartier de Paris. Je soupire quand je passe dans le quartier nouveau où fut le vaste parc des Dames de l'Assomption. La disparition de ce sanctuaire végétal me fut un deuil personnel.

M. Fayol connaît l'histoire de toutes les rues et de toutes les maisons d'Auteuil. Et il ressuscite avec agrément maintes ombres illustres. On pénètre dans des oasis du passé où il y eut beaucoup de gaîté! La gaîté est devenue, elle aussi, un luxe que nos existences d'hommes traqués par la civilisation ne peuvent plus connaître. Quand on ne faisait rien, quand on ne songeait point à développer sa personnalité, à faire progresser le monde et à battre des records... eh bien, on était gai! Qu'il me serait bon de connaître quelques jours cet Auteuil qui étalait sous le ciel fin de l'Ile de France la fraîche toison de ses vignobles!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Daniel Thaly : *Héliotrope, ou les Amants Inconnus*, « Le Divan ». — Léon Laleau : *Musique Nègre*, « Collection Indigène ». — Emmanuel-Flavia Léopold : *Le Vagabond*, « Les Imprimeries Gabelle », Carcassonne. — Vahan Portoukalian : *Au Pied de la Citadelle*, « Imprimerie V. Armen », Marseille.

Délicieux message des Antilles effarées de lumière et lourdes de fleurs énormes et odorantes, le livre nouveau de Daniel Thaly, **Héliotrope, ou les Amants inconnus,** regorge d'images colorées, d'évocations rapides et sûres, paysages, atmosphères, crépuscules embrasés sur la mer et qui s'adoucissent par la forêt, chant des oiseaux, heures parfumées, doux songes et sentiments de tendresse, profonde, méditative, quels charmes ces nobles poèmes, souples et prolongés, ou plus discrets et sensibles, éveillent, et je ne crois pas que le poète des *Chansons de mer et d'outremer*, de *l'Ile et le Voyage* ait atteint, auparavant, à plus de justesse suave, à plus de grâce exquise, à des réalisations plus parfaites et plus neuves, parce qu'elles sont de tous les temps et divinement humaines. Le volume est dédié, c'est une indication significative, « à la mémoire du Comte de Comminges » ; les pèlerins amoureux de Venise ou d'Espagne eussent reconnu de leur race distinguée, pleine d'esprit et de bonté souriante, *les Amants inconnus* dont Daniel Thaly suggère à notre imagination la présence et la séparation, en feignant d'avoir « trouvé sur la plage d'une île de la Mer des Antilles, dans un coffret, au lendemain d'un ouragan qui avait balayé la Méditerranée américaine et englouti plusieurs paquebots avec l'équipage et les passagers, le manuscrit d'Héliotrope.

D'Une Plage des Iles où Héliotrope, jeune fleur,

Qu'elle est belle ! Ses yeux ressemblent à la mer,
Sa chevelure est une aurore boréale.
Autant qu'hiver son front est pâle;
Mais l'amour qu'elle inspire est lumineux et vert...

passe, venant du tennis sous les *quis qualis* pleins d'odeurs, d'un pas rythmique, vers son boarding-house, chaque soir. Et l'île est devenue *l'Ile du Bonheur :* « ils iront vi-

vre au bord des bois sonores, et c'est alors l'enchantement merveilleux qui des bambous, des lianes

Sous les dômes fleuris d'arbres pleins de musiques

fait autour d'Héliotrope et de son amant tout un paradis printanier, où elle est Eve radieuse et lui Adam exalté et attentif. Hélas, voici soudain, au comble d'une telle félicité, que « Héliotrope, ayant reçu un câble mystérieux, se décide à regagner l'Angleterre » pour quelque temps du moins; l'ancre est levée, le vapeur appareille et, deux ans plus tard, dans la solitude où s'est reclus celui qu'elle a laissé, c'est toujours *le Regret d'Héliotrope :* ô vie monotone, enivrée et souvent lasse de ses souvenirs; se souvient-elle aussi, là-bas? songes-tu, Héliotrope, à ma tendresse? Puis

Que signifie, ô mon Amour,
Ce grand silence!
Ah! que le regret et l'absence
Font le cœur lourd!

Il souffre trop; il se décide au départ. Ce qu'il en est advenu, on l'a vu plus haut : « Ah! si jamais te parvient, Héliotrope, le petit livre de votre amour englouti avec ton amant dans les eaux furieuses de l'Atlantique, tu comprendras trop tard, ô Beauté, que tes yeux d'ange avaient allumé dans son cœur la « passion incurable », celle que la mort seule peut guérir. »

Les citations montrent assez la variété des rythmes où se complaît l'art sagace de Daniel Thaly et la franchise simple de ses images souples. Ah! quel beau poète de la grâce et de la lumière.

Des Antilles aussi, et imprimés dans un beau cahier à la belle typographie, nous viennent les poèmes réunis par Léon Laleau sous le titre de **Musique nègre.** Haïti, où le rappel du passage de la France est demeuré en la mémoire des habitants si vivace, Haïti d'où les yeux de tous sont dirigés, comme l'élan du cœur et les espérances, par delà les vagues atlantiques vers les rives de la Garonne, et du Rhône et de la Loire et de la Seine, Haïti pour qui le centre d'aspiration et d'attirance reste fidèlement Paris, Haïti ne connaît point

d'autre culture que la nôtre, Haïti parle français et, hors quelques patois anciens importés d'Afrique, Haïti n'use d'aucune langue autre que la française. On y pense, on y écrit beaucoup, des journaux, des livres, moins d'ouvrages d'histoire, peut-être, ou de sciences, mais les poètes, de valeur évidemment assez diverse, y sont nombreux; une population, semble-t-il, de poètes s'y perpétue, parmi lesquels quelques-uns, à peine, éprouvent quelque crainte à écrire des vers; tous chantent, tous se lisent; plusieurs, et dont, à ma connaissance, le plus dégagé d'habitudes trop locales, le mieux universel, me paraît être Léon Laleau, ont forcé et retenu l'attention des lettrés européens.

Les poèmes de *Musique nègre* sont courts, délibérément. Non seulement Léon Laleau se répète, selon La Fontaine : « les longs ouvrages me font peur »... ce qui n'a pas empêché La Fontaine d'en produire, par bonheur, quelques-uns; mais il s'est convaincu, comme Pierre Reverdy, que « aujourd'hui la puissance lyrique ne saurait se passer de concentration » — vérité d'ailleurs si évidente qu'elle n'a été ignorée même de certains poètes ayant écrit de longs ouvrages : ce n'est pas la concentration qui fait défaut à Leconte de Lisle dans *Quaïn*, non plus à Milton dans *Paradise Lost*, et encore moins à Dante dans la *Divina Commedia*, à Eschyle ni à Racine dans leurs tragédies. La concentration n'y est certes pas moindre, ni surtout moins efficace que dans maint poète parmi nos contemporains ou dans maint fauteur de haïkaï : que de haïkaï ou de distiques sont prolixes en comparaison d'une ballade de Villon ou même de telle d'entre les épopées de *La Légende des Siècles*, du *Moïse* de Vigny ou de *La Maison du Berger*.

J'insiste sur ce point, simplement parce que j'ai peur que Léon Laleau qui, dans *La Flèche au cœur*, avait mené à parfaite réussite quelques morceaux plus développés par le nombre des vers, s'il a eu cent fois raison de se soumettre ensuite à une discipline sévère afin de s'astreindre à les emplir mieux de substance, — ce qui nous a valu *Abréviations* — ne finisse par se faire la victime inconsciente d'une théorie fâcheuse à l'égal de toutes les théories de la même nature. La concision ne se mesure pas au nombre absolu des

syllabes, mais au nombre des syllabes employées proportionnellement à l'importance des idées exprimées. Chaque œuvre qu'on se propose d'édifier entraîne ses nécessités, pour naître viable, d'étendue, de proportions, d'équilibre. Il est aussi lamentable de faire trop court que de faire trop long. La concision, que Tristan Derême, nous dit-on, estime habile, consiste en une adaptation exacte, ou, si l'on veut, en le choix d'une commune mesure, chaque fois à choisir, à établir selon les besoins du sujet et les moyens qu'on prétend mettre en œuvre en vue d'un effet à atteindre.

L'exemple, peut-être, de Moréas dans les *Stances,* de Toulet dans les *Contrerimes,* n'a que trop bien persuadé beaucoup des poètes jeunes qu'il faut toujours, en toutes circonstances, se limiter étroitement. Mais quel danger. A coup sûr, Moréas emplit de suc ses stances à les en rendre regorgeantes, Toulet allusif et dédaigneux ne gagnerait rien à gonfler ses pipeaux; par contre, en haine, d'ailleurs irréfléchie, de toute apparence d'emphase, que de nouveaux venus coupent ou diminuent leurs effets au moment où ils auraient pu les mettre en valeur, et confondent absurdement la concentration qu'ils n'ont pas, la concision qui n'est chez eux qu'illusoire avec l'indigence monotone et une stérile insuffisance de ressources.

Léon Laleau, au surplus, est bien loin de cela. Et si les poèmes de *Musique nègre* se forment, la plupart, d'une suite seulement de huit vers, en atteignent parfois douze ou seize, et exceptionnellement vingt-quatre, ce n'est pas par incapacité, c'est qu'il était nécessaire qu'ils ne fussent pas plus longs, c'est par dégoût du délayage et du bavardage — et je l'approuve. Veuille une Muse propice le convaincre de ne pas se faire d'une telle limitation un précepte rigoureux et infrangible. Tel mon souhait, parce que certains poèmes sont doués d'assez de souffle lyrique pour qu'on s'assure que, dans des circonstances favorables, il se maintiendra bien au delà des limites qu'il s'est actuellement imposé de ne pas franchir.

Les poèmes de *Musique nègre* sont de deux natures. Les uns, pittoresques, piquants, amusants même, ne redoutent pas ce qu'on nomme le modernisme, dont ils ne dédaignent pas

le vocabulaire le plus barbare et inharmonieux. Mis à sa place, on ne saurait en blâmer l'emploi, mais qu'un surmodernisme ne le submerge bientôt, et qu'on n'entende plus parler, en vers français, de jazz, de Khol up-to-date, et de choses aussi puériles et barbares jusqu'à écœurer. Mais j'y reviens; ces mots, Laleau en use avec discrétion, de même que des gros mots cyniques et orduriers qu'on affecte, en notre temps, de ne pas répudier, qu'on a raison d'accueillir où il en est besoin, sans que, d'autre part, leur usage apparaisse toujours indispensable à la musique du vers ou de la langue — seule règle absolue à quoi ait à se conformer le poète.

Des morceaux, *Panquita, Jazz* (malgré tout ce qui précède) et *Jazz numéro 2*, et *Cannibale*, surtout *Silhouette* et *Vaudou*, sont emplis de charme, j'en conviens, et je souris. Mais on ne m'empêchera pas de leur préférer *Trahison, Epître familière, Thomazeau*, sans doute, et *Sacrifice*, surtout *le long des quais* où somnolent les voiliers :

Une lune imparfaite est bercée aux cordages...
D'un groupe nostalgique une pauvre chanson
Monte, et son rythme mou s'enroule aux bavardages
D'un subrécargue vain qui trône en caleçon.

C'est leur départ vers Gonaïves ou Jérémie, on les voit gagner la mer...

Et puis, un jour, on parlera d'un grand naufrage
Quel d'entre eux a sombré? *Croyance, le Réveil,*
Ou *Dieu-Protège!* On se demande : — Et l'équipage?

Mais la mer est muette et se pâme au Soleil...

Je ne sais de vers plus large, plus poignant, plus implacablement calme et lumineux que ce dernier. Laleau a en lui l'étoffe du grand poète, s'il renonçait à l'artificiel du beau momentané et à la mode.

Poème de mélancolie et d'automne nostalgique, **le Vagabond** de M. Emmanuel-Flavia Léopold, Martiniquais, a pour système d'éviter la rime et même l'assonance au bout de ses alexandrins. De là un manque de liaison, une froideur ou un manque d'harmonie. Maint vers fort beau se détache aisé-

ment de l'ensemble; du mouvement presque pathétique évitant le déclamatoire. On retrouve plus d'une des qualités sérieuses et ardentes qui faisaient l'intérêt de la *Clarté des Jours*, de *Suite pour un visage...*

Interroge l'Oronte, où se mira Daphné,

Ce vers qui m'enchante compte plusieurs égaux dans les sonnets et poèmes **Au pied de la Citadelle,** où, de M. Vahan Portoukalian, les souvenirs et évocations, parfois baudelairiennes, d'*Alep* et d'*Antioche* me satisfont plus pleinement que ses chants d'amour, de sentiment et de mélancolie.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Albéric Cahuet : *Sainte-Hélène, petite île*, Fasquelle. — Marie Le Franc : *Dans l'île*, Fasquelle. — Henri Pollès : *Sophie de Tréguier*, Gallimard. — Louis de Robert : *Le journal d'un mari*, Flammarion. — Henri Petit : *Derniers combats de Don Quichotte*, Rieder. — Pierre Frondaie : *Iris perdue et retrouvée*, Emile-Paul. — Georges Simenon : *Chez les Flamands; Le fou de Bergerac; Le port des brumes*, Fayard.

Sainte-Hélène, petite île, la phrase sans verbe, mais chargée pour nous de mystère et de menace que — sous la dictée d'une obscure prescience — Napoléon, écolier, écrivit sur son cahier de géographie, M. Albéric Cahuet l'a donnée pour titre à son nouveau roman qui nous reporte au lendemain de Waterloo, et comme un prestidigitateur, d'une boîte minuscule, quantité d'objets sans proportion avec elle, c'est tout un monde qu'il en a tiré... Le récit, très documenté, de M. Cahuet fait vivre, il est vrai, les gens qui entourèrent l'aigle captif sur son rocher... La maisonnette, le jardin de l'Empereur; les fidèles de celui-ci; les délégués de la Sainte-Alliance; Hudson Lowe, enfin, veillant sur sa proie et les habitants de Sainte-Hélène. C'est très curieux. Il y a là un ridicule marquis, représentant la France, et son secrétaire, un jeune officier, Jean-Claude de Gors; le baron de Sturmer, représentant l'Autriche; le comte de Bolmain la Russie... Des femmes. L'une d'elles, une fermière de l'île, Marianne Robinson, a attiré, paraît-il, l'attention de l'ancien maître du monde. Elle ressemble à l'exquise Marie Walewska, et Jean-Claude qui présente tous les signes de la maladie romantique

s'est épris de sa personne. Une nuit, qu'elle va à Longwood, il se lance à cheval à sa poursuite et se casse les jambes. Un accident. Un incident. Rien d'autre. Mais que compte l'intrigue, dans le roman de M. Cahuet, en regard de son évocation d'une société étrangement artificielle, hétéroclite, fiévreuse, sous un climat tropical, autour du plus prodigieux des conquérants? On ne fait qu'entrevoir le Héros; et son apparition, derrière un rideau un instant soulevé, est d'un art très savant, et donne tout son sens au récit de M. Cahuet. M. Cahuet qui a une façon bien à lui de romancer l'histoire, peut se flatter d'avoir ici réalisé une œuvre parfaite. Son portrait d'Hudson Lowe, auquel il rend cruellement justice en le comparant au Javert des *Misérables,* est excellent et on a l'impression, en fermant son livre qui s'achève sur le retour des cendres, sous Louis-Philippe, que les choses ont dû se passer, *là-bas,* comme il les raconte.

Ce don qu'elle a de caractériser un paysage ou un pays et d'en accorder l'atmosphère à l'âme des hommes qui vivent sur son sol, Mme Marie Le Franc l'atteste, une fois de plus, dans son nouveau roman : **Dans l'île.** Cette île, plus près de nous que Sainte-Hélène, est celle qui met, pourtant, le point final au continent européen : Ouessant, dont M. André Savignon évoquait moins les mœurs, voilà vingt ans, que quelques figures indigènes avec *Filles de la Pluie.* (Un livre, entre parenthèses, que les Ouessantines ont mis à l'index, si nous en croyons Mme Le Franc, à cause des passions violentes qu'il leur attribue...) Mais il n'y a ni romantisme ni naturalisme dans l'œuvre de Mme Le Franc, et rien n'est plus simple, ni plus humble que le récit qu'elle fait des amours de Tanguy et de Soizic. Tanguy est pauvre, avec, à sa charge, les gosses que lui ont laissés ses parents morts, et la mère de Soizic est hostile à ce discret prétendant. Longtemps, il ne peut avoir avec la jeune fille — qui l'a incité à se déclarer — que des rendez-vous nocturnes sur la lande où ils se rendent jusqu'à de fantastiques rochers, par un sentier « aussi liquide, vivant, vibrant qu'un ruisseau », sous le clair de lune... Ils se fiancent, et se marieront, sans doute, au premier congé de Tanguy qui a trouvé, enfin, à s'embarquer.

Mais quelle sera leur vie? Eux qui ont plus de sensibilité

et de finesse que leurs pareils, ne souffriront-ils pas de ne se voir qu'à de courts intervalles, après de longs mois de séparation? « Etre un peu moins de l'île, un peu plus du vaste monde... » Mais, comme la mer contre les récifs d'Ouessant, « le progrès » ne fait qu'écumer contre les âmes des Ouessantines; et Soizic se résignera à n'être, comme le furent sa mère, et sa grand'mère, et son arrière-grand'mère, qu'une femme de marin... Je le répète : dans son livre grave et d'une tonalité grise, mais prenante, Mme Le Franc a su rendre sensible le rapport entre la petite terre granitique que la mer maintient dans son isolement, et ses habitants farouches, à peine effleurés par les idées nouvelles. Quelques mots nouveaux; des bas de soie; la T.S.F. ou le gramophone... Le pittoresque s'en va; mais ce n'est qu'un vernis qui s'écaille. Le tuf n'est pas atteint. « Leur morale était simple », dit Mme Le Franc, des Ouessantins. « Mangeait les morceaux qui les avait gagnés. Ils gardaient tous une expression d'insouciance qui tenait plus du consentement que de la résignation. » Parole profonde dans son optimisme.

C'est aussi en Bretagne que M. Henri Pollès nous emmène dans **Sophie de Tréguier.** Vous connaissez Tréguier? Une petite ville avec une cathédrale et un très beau cloître; et sur la place, une statue de Renan devant laquelle, lors de son inauguration, Anatole France prononça un discours qui est un parfait pastiche du style de l'historien-philosophe... A deux pas, la maison de celui-ci : un musée sordide, où l'on voit le fauteuil dans lequel il s'asseyait, et un gros registre où l'on vous invite à signer... Mais l'auteur de *La vie de Jésus* a une aussi mauvaise presse à Tréguier que M. Savignon à Ouessant; et ce n'est pas de querelles politiques qu'il est question dans le joli roman impressionniste de M. Pollès. On se contente d'y assassiner « des cœurs silencieux avec des dires ». Dans une drôle de langue; en plaçant le verbe à la fin des phrases. Par exemple : « Des gens, peut-être, vous aurez besoin pour marier votre fille. » (ou pour votre fille marier...) Pauvre Sophie! qui s'éprend d'Yves Le Mével, mais dont Yves Le Mével, qui navigue, remet toujours à une autre fois de demander la main... Elle mourra de langueur, comme pour donner rai-

son aux mauvaises langues qui ont fait croire à son amoureux qu'elle était faible de la poitrine. Et il n'y aura que sa bonne femme de mère, l'épicière, Mme Kerguénou, qui la pleurera... Littérature? Peut-être; mais charmante, et bien dans la note bretonne, dans la note des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* et des poèmes de Brizeux :

> Quand Louise mourut à sa quinzième année,
> Fleur des champs par la pluie et le vent moissonnée...

Et M. Pollès connaît ses Trégorois. A côté de la rêveuse et touchante Sophie, il campe de pittoresques et amusantes silhouettes : Mme Kerguénou, d'abord; un menuisier ivrogne; un prétendant ridicule; et des compères et des commères. On sent que c'est cela; mais transposé; point photographique. Et la couleur locale y est (cortèges, fêtes, bâfrées, etc...). Enfin, le style est vif, encore que les procédés n'en soient pas très variés. Précieux, parfois, jusqu'à l'incorrection ou au manque de goût, par abus de l'ellipse (« ses sabots plient l'escalier »), trop grand souci de l'originalité (« ils avaient des yeux comme sortant de baisers »). Mais *Sophie de Tréguier* est le début d'un jeune homme de vingt-deux ans, paraît-il. Il faut faire confiance à M. Pollès.

C'est la suite ou le couronnement de *Ni avec toi ni sans toi* et de *La rose et le cyprès* que nous donne aujourd'hui M. Louis de Robert avec **Le journal d'un mari.** Morte, la tendre mère qu'il adorait, Antoine, enfin marié, comme on sait, avec une délicieuse jeune femme de vingt-huit ans moins âgée que lui, connaît le bonheur dans le calme. C'est l'histoire de ce bonheur que nous *livre* M. de Robert. Je dis « nous livre », car, de toute évidence (voir certains détails littéraires, notamment), c'est de lui-même qu'il nous entretient. M. de Robert est parvenu à ce stade suprême, dont je parlais récemment, où l'écrivain est assez maître de son art, assez subtil ou *hypocrite* au sens grec du mot, pour s'exprimer — c'est-à-dire se libérer — sans recourir à la fiction. Son livre est de ceux, du reste, qui plaisent surtout aux esprits mûris dont les préférences vont aux essais, aux lettres, aux mémoires — les œuvres d'imagination pure n'éveillant plus d'échos en eux... M. de Robert ne

cherche pas tant à nous séduire, du reste, qu'à nous toucher. Il se confie et nous fait part de ses expériences. Intéressé dans cette entreprise, il l'est, sans doute (et comment ne le serait-il pas?) Mais c'est avec gravité qu'il nous parle, et c'est un homme qu'il nous révèle. J'aime beaucoup le *Journal d'un mari*. J'y trouve maints prétextes à méditation et à ces retours sur soi-même qui sont une des plus douces voluptés de la lecture. La réalité est là; *une* réalité particulière, s'entend, enveloppée de son halo sensible. Un peu humble, parfois, ou bourgeoise — mais si nuancée! Et toute la sagesse des hommes ne se trouve-t-elle pas résumée dans le conseil de Candide? Quoi de plus drôle, en outre, dans sa vérité, que la scène entre Antoine et sa cousine Amélie?...

Entreprendre de donner une suite au chef-d'œuvre de Cervantès! Quoi de plus tentant? Et de plus dangereux... Mais, à l'exemple de l'exquis Toulet quand il imagina de marier le Chevalier de la Triste figure, M. Henri Petit s'est bien gardé du pastiche en écrivant les **Derniers combats de Don Quichotte**; et c'est très librement qu'il a interprété le rôle du héros célèbre en le jetant dans de nouvelles aventures. L'amant de Dulcinée (laquelle n'existe pas) est guéri de sa folie, et son fidèle écuyer s'est affiné, spiritualisé même, si j'ose dire. Les voilà, continuant de mener une vie errante, affronter, plutôt que des personnages, des entités philosophiques et des problèmes moraux ou des idées et des passions. M. Petit est doué d'une remarquable intelligence, mais il s'abandonne un peu trop longuement au plaisir de la spéculation; il disserte, et, faute d'être concis, il n'est pas toujours très clair... Riche de pensée, son livre intéresse, cependant; il émeut même. C'est l'œuvre d'un agnostique sinon d'un sceptique, sans doute, mais qu'une sorte de stoïcisme exalte spirituellement.

Iris de Personi, contrainte par son hobereau de père à épouser un vieillard riche mais sans scrupules, s'enfuit avec un rapin, à Montparnasse, après avoir songé à prendre le voile. Elle connaît les promiscuités honteuses, et s'étant convaincue qu'elle n'a pas le goût de la bohème, se résigne à finir par où elle aurait dû commencer : **Iris**

perdue et retrouvée. Peu de récits sont aussi habiles que celui-ci, que j'ai succinctement résumé et où M. Pierre Frondaie a prodigué ses dons d'homme de théâtre. Mais ce récit manque de simplicité, comme le style de M. Frondaie, où l'on retrouve les influences de MM. Jean Giraudoux, Paul Morand et André Gide (il m'a semblé qu'il y avait quelque chose de la tonalité d'*Isabelle* dans *Iris perdue et retrouvée*). Il plaira pourtant, ce récit. Il a plu, sans doute. La fougue m'en est, du reste, sympathique, et l'abus même, oserais-je dire, du procédé. M. Frondaie aime le succès, et il met à le forcer une violence qui fait presque excuser sa rouerie...

Je signale, d'un coup, trois nouveaux romans de M. Georges Simenon — un autre auteur qui a le public en vue, quand il écrit : **Chez les Flamands, Le fou de Bergerac** et **Le port des brumes,** qui se passent, le premier à Givet, le second dans la cité illustrée par Cyrano, le troisième à Ouistream, près de Caen. On y retrouve le commissaire Maigret, ici en dehors de l'exercice de ses fonctions, là en congé; là, de nouveau, de service. Il résout trois énigmes qui relèvent plus du roman psychologique que du roman policier, et me confirment dans ma sympathie pour l'art de M. Simenon. Lui aussi pourrait dire, après M. Estaunié, que toutes les âmes ont leur secret, et qu'elles sont murées. Il se plaît à le découvrir, ce secret, poussé par une curiosité à la fois ironique et apitoyée. L'atmosphère est bien rendue dans *Chez les Flamands* et *Le port des brumes* et l'enquête originale que mène Maigret, blessé, dans une chambre d'hôtel, dans *Le fou de Bergerac*. Mais on reste confondu quand on lit, dans la réponse que M. Simenon a faite à l'intéressante enquête de M. G. Charensol (*Comment ils écrivent*), que ce diable d'homme bâcle un roman en quatre jours!

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Maison d'en face, pièce en 3 actes de M. Paul Nivoix, au théâtre du Palais-Royal.

C'était la veille du Grand Prix. M. Le Bargy jouait pour la dernière fois à la Comédie-Française le rôle d'Olivier de

Jalin dans le *Demi-Monde.* J'avais formé le dessein d'assister à cette représentation. Le Grand Prix, M. Le Bargy, le Théâtre de Dumas fils, ces trois objets si bien faits pour captiver l'attention d'une époque révolue, me semblaient composer un accord d'une rare perfection. Il y avait entre eux tout un système de convenances secrètes.

Ouverte avec le Concours Hippique, la Saison parisienne trouvait autrefois son terme au Grand Prix, cette épreuve célèbre dans le monde des courses. Des personnages tels que M. Le Bargy ne devaient point manquer d'y assister, non plus que des messieurs et des dames tels que l'on en voit dans les comédies de Dumas fils; le ménage de Riverolles, et les Simerose, et les Ryon se coudoyaient au pesage, et M. Dumas fils lui-même, car ceci se passait bien avant 1900. Au lendemain d'un tel jour, le monde élégant partait pour la campagne. Les hôtels, les appartements luxueux de l'Ouest se fermaient, plus de réceptions, plus d'assemblées, l'avenue du Bois était déserte. Mais, le soir précédent, les fêtes les plus brillantes composaient le feu d'artifice de la saison. On retardait jusqu'à ce jour les événements les plus sensationnels, cette date multipliait leur éclat et si M. Le Bargy avait pris sa retraite il y a trente ans, alors sa représentation eût été réellement ce qu'il fallait pour précéder le Grand Prix. Quelle n'était pas alors la situation parisienne de cet acteur! 1902, *le Marquis de Priola, l'Autre Danger,* sa gloire à lui.

Je crois bien que c'est à ce moment qu'il a pris sa retraite pour moi, car je ne sais si je l'ai revu depuis. Si je ne suis point d'âge à l'avoir vu dans sa jeunesse, du moins ne l'ai-je pas vu non plus dans sa vieillesse.

C'était un comédien qui ne manquait point de mérite. Son visage montrait peu d'attraits, mais sa voix était à la fois profonde et cassante. Ses redingotes et ses cravates furent célèbres. Les premières avaient de longues jupes flottantes, les secondes étaient montantes sous des cols hauts et rabattus à la mode romantique. Avec Paul Deschanel, qui ne se trouvait que de trois ans son aîné, il présenta, à l'époque qui tourne autour de 1890, le type de séducteur qui lui convenait. C'était le temps des bottines vernies. On entrait dans

les salons le chapeau à la main et ce chapeau était haut de forme. On portait la barbe et pour le moins la moustache. Les romans de Paul Bourget fournissaient des prototypes élégants et sentimentaux. On attendait d'avoir une situation pour se marier, par conséquent on se mariait tard; c'est ce qui explique, d'abord, que les crises conjugales agitaient l'existence de gens dont l'âge variait de trente-cinq à quarante ans, ensuite que tel était aussi l'âge des jeunes premiers, tandis qu'ils comptent ordinairement aujourd'hui vingt à vingt-cinq ans.

M. Le Bargy représentait admirablement l'amant de trente-cinq à quarante ans. Son jeu conventionnel donnait l'idée du naturel à un public qui ne sachant pas ce qu'était le naturel, n'en demandait pas davantage. Il incarnait avec exactitude l'homme du monde que représentèrent Emile Augier et Dumas fils. Nul, mieux qu'il ne fit, n'exprima l'impertinence du marquis de Presle, gendre de M. Poirier; mais qui donc aujourd'hui se soucie du gendre de M. Poirier? Qui se soucie des personnages d'Alexandre Dumas fils et même de ceux de Paul Hervieu?

Il est regrettable pour le souvenir que laissera M. Le Bargy qu'il ait fait son principal de jouer un répertoire pareillement caduc. Sans doute il n'a point négligé les œuvres des grands maîtres, mais il ne semble pas qu'il ait impérissablement lié son nom à quelque figure immortelle, comme Talma à Auguste ou Mounet-Sully à Œdipe. Je me souviens l'avoir vu dans le *Dépit amoureux*. Il en disait inimitablement les vers délicieux :

> Ah, Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
> Se fera regretter et je le sais fort bien.

Mais je crois qu'il a toujours reculé devant Don Juan et je pense qu'il n'a jamais remarqué que Mathan ni que Narcisse fussent de son emploi. Il semble qu'il ait voulu se spécialiser dans ces pièces par lesquelles la Comédie-Française de Jules Claretie rivalisait avec le boulevard. Guitry, Réjane par ici, Bartet, Le Bargy par là. Mais Bartet savait passer de Denise et de Francillon à Bérénice et à Andromaque, et c'est à ces derniers rôles qu'elle doit sa gloire. Aujourd'hui encore,

après qu'elle a quitté la scène depuis plus de dix ans, si on vient la retrouver pour enregistrer sa voix sur des disques, c'est du Racine qu'on lui demande de dire et non pas du Dumas, non plus que du Sardou.

Je pensais à tout cela en gagnant la Comédie-Française, en cette veille de Grand Prix qui clôturait sans lustre une saison parisienne qui n'avait point d'éclat. Arrivant au théâtre au moment où le rideau allait se lever sur l'appartement d'Olivier de Jalin, je ne m'attendais guère qu'une telle affluence m'y eût précédé que je ne trouverais pas le moyen de m'y faire placer. J'eus beau faire, beau prier, les consignes furent inexorables. L'invitation que j'avais reçue ne put me servir de rien, et l'on ne pouvait plus acheter de places ni au premier ni au second bureau. C'est une chose bien étrange de voir qu'une telle foule vienne entendre les vieux comédiens prendre congé de leur public, et je me demandais en le constatant si c'était le regret ou le plaisir de ne devoir plus les revoir qui attirait tous ces spectateurs empressés.

§

Me trouvant dehors, je poussai jusqu'au Palais-Royal afin de voir ce qu'on y jouait. C'était précisément une nouveauté de M. Paul Nivoix : **La Maison d'en face.** Vous ne me croiriez point si je voulais prétendre que c'est un divertissement de la plus rare délicatesse. Mais il n'est pas non plus de la dernière grossièreté. A aucun moment il n'y a de lit sur la scène : ils sont toujours dans les coulisses. C'est un de ces vaudevilles où l'auteur s'est proposé d'amener un certain nombre de personnages à se rencontrer dans un lieu où aucun d'eux ne devrait être vu par les autres. Ce thème est bien connu. Il n'est pas neuf et l'on peut être sûr qu'il servira longtemps encore. Il se trouve ici mis en œuvre avec aisance, il produit un certain nombre d'effets qui ne manquent pas de drôlerie et il donne l'occasion de voir sur Mme Renouardt une série de robes dont quelques-unes sont proprement admirables.

§

Le lendemain j'eus la curiosité de reiire le *Demi-Monde*. C'est une comédie qui fut écrite deux ans avant *Madame Bovary* et les *Fleurs du Mal*, à une date où le siècle pouvait donc produire des œuvres durables. Elle n'est point de celles-là. Elle a soixante-dix-sept ans; il y paraît; et je n'arrive pas à comprendre comment elle a pu se maintenir sur l'affiche pendant un si long temps. Assurément le garçon qui à trente ans était capable d'établir ces cinq actes-là n'était pas un maladroit, mais de quelles singulières préoccupations ne se montrait-il pas animé! Que de conventions, que de préjugés, quelle distance de la vie! Je ne serais pas étonné si avant peu les snobs dont je parlais l'autre jour à propos de la *Tour de Nesle* allaient tomber là-dessus pour s'y divertir comme ils font aux drames de Dumas père. Il ne faudrait, pour les y déterminer, qu'un article de notre excellent confrère Dubech. La plus étroite parenté lie entre elles les œuvres du père et celles du fils, et je crois bien que ce sont ces dernières qui sont le plus comiques.

Au détour de chaque scène, on recueillera des beautés de la sorte que voici :

RAYMOND.

Vous avez fait pleurer un homme qui n'avait pas pleuré depuis la mort de sa mère; je vous remercie; les larmes font du bien.

SUZANNE,

avec un ton de reproche doux.

Vous m'avez déchiré les bras et les mains, Raymond.

En vérité, quand on aura pris la peine de le lui signaler, le public averti pourra souligner de ses rires de pareils morceaux, comme il fait quand on lui dit : C'était une noble tête de vieillard.

Mais je pense que l'acteur qui choisit un pareil texte pour faire ses adieux au public se juge par là même.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

PSYCHANALYSE. — Docteur René Allendy : *La Psychanalyse. Doctrine et applications.* Denoël et Steele, 1931. — Ch. Baudouin : *L'âme enfantine et la psychanalyse,* Delachaux et Niestlé, 1931. — C.-G. Jung : *Métamorphoses et symboles de la Libido,* Ed. Montaigne.

Le nouveau livre du Dr **Allendy** est, dans le meilleur sens du mot, une mise au point. Nous n'entendons pas par là simplement une adaptation aux besoins du public moyen, mais, en même temps qu'une excellente vulgarisation, un effort consciencieux pour clarifier la doctrine et préciser les traits capitaux de la méthode, sans s'asservir à une orthodoxie littérale. Son chapitre Ier, sur l'Inconscient en général, marque en toute équité la place des principaux précurseurs de Freud dans l'exploration de la subconscience. L'œuvre de Pierre Janet, indépendante et parallèle, offre une positivité plus grande, et les livres de Dwelshauvers montrent aussi qu'on peut faire d'excellente psychologie, en la matière, sans s'appesantir dans la mythologie romanesque des complexes et des symptômes. Le chapitre II traite du symbolisme, que nous sommes toujours tentés d'interpréter en artificialité, mais qu'au contraire Freud décrit comme naturel et primitif. Le troisième énumère les instincts fondamentaux, au tout premier rang desquels se place le digestif, si étroitement mêlé dans les analyses de Freud au sexuel; le Dr Allendy ajoute, comme régnant sur une large partie de l'existence humaine, surtout si la métaphysique et la religion y tiennent une place, l'instinct de la mort. Pour expliquer les troubles de l'inconscient, on décrit, pour ainsi dire, les « chocs » et les « lésions » consécutives, avec toute la gamme des réactions. Sur la thérapeutique, un chapitre; mais, mieux encore, un cas concret, résumé séance par séance, et qui occupe plus d'un tiers du volume.

Voici un second ouvrage de Ch. **Baudouin** paru en 1931 comme sa *Mobilisation de l'Energie* (éd. Pelman, Paris), dont nous avons rendu compte ici même. Les deux sont loin de faire double emploi. Il s'agit ici, non pas d'expliquer la possibilité d'une « reprise » par la conscience de processus automatisés, mais d'énumérer les complexes, saisis à leur

origine, dans la vie de l'enfant. Comme toujours, l'acuité de l'observateur, la finesse de l'analyste s'expriment en des précisions d'un grand prix. La structure même de l'âme enfantine se trouve de la sorte explorée; car on se méprend quand on suppose que les complexes sont des synthèses pathologiques (« associations vicieuses », dit Allendy, p. 103); il n'y a de telles que « certaines de leurs modifications ou hypertrophies ». Ces attitudes affectives constituent normalement le contenu de notre moi, cela, pour l'essentiel, dès l'âge de 6 ans.

L'auteur établit la liste suivante : 1° complexes de l'objet, formés par des tendances visant un objet extérieur : complexe de Caïn, ou rivalité des frères et sœurs à l'égard des parents; complexe d'Œdipe, amour de l'un des parents, aversion pour l'autre; complexe de destruction, souvent sous la dépendance de troubles du système digestif et en connexion avec le bégaiement; complexe spectaculaire, désir de voir et d'être vu; 2° complexes du moi : interprétation de la féminité comme d'une mutilation et solutions enfantines du mystère de la naissance; sevrage et retraite. *Maxima debetur puero reverentia :* veillons à ce que l'enfant ne reçoive pas, intempestifs et brutaux, ces « chocs » — qu'il s'agisse de spectacles troublants, de violences subies, de mauvais exemples, de réprimandes injustes — qui orienteront peut-être son avenir vers l'angoisse ou la perversité. Aidons à la création d'un « surmoi » civilisateur, qui quelque jour sublimera les instincts en tact et en esprit de finesse. On a trop dit, mais pas toujours à tort, que la psychanalyse corrompait les âmes; sachons ce qu'elle peut pour les conserver sinon pures, du moins saines.

L'ouvrage de **Jung** remonte à 1912, mais le lecteur français va découvrir son existence grâce à la traduction de L. de Vos. Déjà la librairie Payot a donné, en 1928, en français, un autre ouvrage célèbre du même auteur, *L'inconscient dans la vie psychique normale et anormale.* Rappelons la thèse fondamentale du psychanalyste zurichois : au-dessous de l'inconscient individuel, formé de souvenirs et de résidus d'action qui résident en chacun de nous, il admet un in-

conscient collectif, où se perpétue le passé de la race, avec des mentalités que l'on eût pu croire dès longtemps dépassées. Freud n'a pas ignoré ces couches profondes, mais il leur a dénié toute valeur en ce qui concerne la genèse des troubles psychiques, sous le prétexte qu'elles appartiennent en commun à tous nos contemporains (v. Allendy, op. cit., 32). Jung, au contraire, trouve dans des mythes exotiques et archaïques l'explication de conceptions qui angoissèrent une Américaine de nos jours. La mythologie pan-humaine et l'histoire des religions gratifient donc de précieuses ressources l'enquête psychanalitique. Idée profonde, que corroborent dans une certaine mesure les études de Lévy-Bruhl sur les primitifs, la mentalité de ceux-ci subsistant, à bien des égards, dans la mentalité moderne des Occidentaux. Si vraiment les faits l'imposaient, quelle démonstration de l'unité humaine! Malheureusement, les justifications qu'en fournit Jung sont souvent d'une extrême faiblesse. Des étymologies suspectes ou tout à fait sophistiques, des coïncidences réelles, mais trop générales, passent pour arguments, comme jadis lorsqu'un parti pris aventureux prétendait rendre compte des données mythologiques par la philologie.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Docteur Louis Roule : *Les Poissons et le Monde vivant des eaux; études ichtyologiques et philosophiques;* tome cinquième : larves et métamorphoses; 16 planches en trichromie et 74 dessins; Delagrave. — Docteur Louis Roule : *Manuel de Pisciculture,* Hachette. — Louis Perbal : *Quelques aperçus sur l'utilisation de la charpente osseuse par les animaux Vertébrés*; Doin.

J'ai déjà parlé ici des premiers tomes de l'ouvrage **Les Poissons et le Monde vivant des eaux** dont l'auteur est le Dr Louis Roule, professeur au Muséum. Cette fois, il s'agit des embryons et des larves. M. Roule nous initie aux mystères de la fécondation, décrit les œufs embryonnés et montre les divers aspects des alevins; il consacre les derniers chapitres à « l'embryologie philosophique ». La transparence des jeunes larves a-t-elle un rôle protecteur? Certes non. Les larves forment à la surface de la mer des nuages flottants; quand une Baleine, par exemple, en rencontre un, elle en-

gloutit d'un trait et sans faire aucun choix, d'innombrables proies minuscules. La transparence est simplement une propriété des tissus encore jeunes, que les dépôts de pigments, effets de la nutrition et de la désassimilation, n'altèrent que plus tard. Mais toutes les espèces de Poissons n'ont pas des larves flottantes et errantes; il arrive, assez fréquemment, que les embryons se développent sur place. Les pêcheurs traînent volontiers leurs chaluts dans des fonds marins d'une centaine de mètres; ils y prennent surtout des Raies et des Baudroies, ainsi établies ensemble dans un même lieu. Or, les Raies, qui pondent de gros œufs inertes, font, dans leur reproduction, du peuplement sur place, tandis que les Baudroies, qui ont des larves flottantes et abondantes, procèdent par dissémination. Malgré des modes de développement aussi différents, le rendement en jeunes est à peu près le même. Les Crustacés offrent un autre exemple de ce fait. Tandis que les Langoustes ont des larves errantes, les Homards se reproduisent sur place, les jeunes étant des nageurs médiocres. Or, les uns ne sont pas plus favorisés que les autres. Si la capacité de dissémination conférait un avantage, les Langoustes devraient en nombre couvrir les fonds des mers et dominer de leur multitude les autres espèces.

Les espèces à larves ont des rejetons plus nombreux que les autres, mais cette pullulation vivante a beau se protéger par sa transparence, et se disséminer aisément par sa capacité de flotter, l'effrayante destruction qui en est faite au cours de son existence planktonique a bientôt fait d'atténuer son extension. Au total, quand les phases larvaires s'activent, quand les individus en arrivent au point où elles égalent comme structure les embryons des développements plus directs, ils ont perdu toute avance numérique, car pour l'un d'eux qui aboutit et réussit à vivre, des centaines et des milliers de ses semblables ont été détruits pendant leur vie de liberté, ayant servi de proies à des êtres plus forts.

M. Roule conclut :

Les directives de la nature vivante, dans la mesure où nous pouvons les connaître et les évaluer, semblent variées, multiples, contradictoires parfois. Pourtant, elles ne sont ainsi que dans le détail de leur conduite; dans l'ensemble, elles s'ordonnent, se lient en un cohérent faisceau.

La nécessité d'engendrer d'innombrables descendants pour qu'il en survive quelques-uns pourrait faire conclure à un déséquilibre, à une dysharmonie des phénomènes de la nature. Tel n'est pas l'avis de M. Roule :

Le monde vivant a son harmonie. Toutes ses pièces multiples et variées s'agencent entre elles, équilibrent leurs effets, de manière à conserver l'édifice, malgré les destructions réitérées et momentanées des parties.

M. Roule n'est pas seulement un zoologiste philosophe, il est encore un technicien, comme le prouve son récent **Manuel de Pisciculture.** L'élevage des Poissons s'inspire des règles scientifiques données par l'observation et par l'expérimentation; il lui faut se conformer aux indications de la biologie générale ainsi qu'à celles de la physiologie. Le présent livre est écrit dans cet esprit! il est un résumé du *Traité raisonné de la pisciculture et des pêches* du même auteur; il me paraît être un guide très pratique. M. Roule insiste sur l'élevage des Carpes et des Truites, sur le repeuplement des eaux à Saumons, à Aloses, à Cyprinidés; il parle aussi de l'élevage des Poissons d'ornement.

§

M. Louis Perbal, qui publie **Quelques aperçus sur l'utilisation de la charpente osseuse par les animaux vertébrés,** pense que « la matière vivante et circulante est utilisée successivement au mieux chez les êtres qui persistent, au même titre que la matière inerte est modifiée par le technicien en vue d'une destination spécifique. »

L'ingénieur qui est versé dans les questions de résistance des matériaux sait que le métal est logiquement utilisé au minimum de poids pour le maximum possible de rendement lorsque la disposition des éléments constitutifs d'une charpente est telle que les cas où les pièces élémentaires travaillent en flexion se trouvent évités ou tout au moins réduits au minimum du possible.

Il recherche pour ses conceptions des solutions telles que les pièces longues n'aient à subir que des efforts d'extension et que les pièces qui seront exposées à des efforts tendant à les comprimer soient aussi courtes que possible.

L'auteur cherche, en particulier, si ceci peut s'appliquer à la charpente osseuse des Quadrupèdes et à celle de l'Homme. Chose curieuse : M. Perbal, qui invoque souvent « la logique dans la nature », qui considère qu'une conformation est logique lorsqu'il en comprend les raisons d'être et qu'il sait en convaincre le lecteur, trouve que le Quadrupède, comme l'Oiseau, est conçu logiquement, mais non pas l'Homme. Celui-ci est apparu tardivement, « il n'a derrière lui, comme nombre de générations ancestrales, que la millième partie, probablement, du nombre des générations qui ont précédé le Poulet ». Il est possible que, « avec le temps qui augmentera le nombre des générations évolutives, le jeune Hominien acquière avant sa naissance, par inscription dans son comportement » les mécanismes qui assurent sa station debout. M. Perbal revient aux traditions lamarckiennes. Mais il oublie qu'il y a beaucoup d'êtres, beaucoup plus anciens que l'Homme, et qui continuent à être le siège de nombreuses défectuosité et désharmonies.

L'auteur termine par des considérations sur la position logique des glandes mammaires; mais, cette fois du moins, je doute qu'il réussisse à convaincre le lecteur.

GEORGES BOHN.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

L'outrage public à la pudeur. — M. Saint-Alban a parlé récemment, ici même (15 mars 1932), à propos d'un livre que je ne connais pas, de l'outrage public à la pudeur. On ne s'étonnera pas de me voir reprendre ce thème après lui, puisque nos deux rubriques s'apparentent. M. Saint-Alban a fait son domaine des mœurs. C'est également celui de la police. Nos rencontres sont donc inévitables. Nous nous sommes déjà rencontrés sur la question du *Nu au théâtre*. Nous nous rencontrons de nouveau sur la question de l'outrage à la pudeur, mais alors que mon excellent confrère et ami n'a disserté de la chose qu'en moraliste, c'est surtout au point de vue pénal qu'il me sied de l'envisager.

Comme M. Saint-Alban l'a rappelé, l'outrage public à la pudeur est puni, par l'article 330 du Code pénal, d'un empri-

sonnement de trois mois à deux ans et d'une amende de seize à deux cents francs. Il n'y a pas d'article qui ait mis davantage aux prises les commentateurs, et il n'y en a pas qui ait donné lieu à de si abusives interprétations. Et cela se conçoit puisque la pudeur est une chose si relative qu'il est impossible d'en donner une définition exacte.

J'ai, sous la main, le lexique de Chérusolles, publié en 1840 « d'après la dernière édition du dictionnaire de l'Académie ».

Je l'ouvre au mot pudeur et je lis : *honte honnête qu'excite l'appréhension de ce qui peut blesser la décence.*

Je cours au mot *décence* et je lis : *honnêteté extérieure, conformité de la mise, des paroles, avec le temps, les lieux, les personnes.*

Ainsi, tout se ramènerait, en fin de compte, à une faute contre l'usage et la bienséance, ce qui est exact, mais c'est une chose plus grave qu'un manquement au « savoir-vivre » qu'entendait punir le législateur. Dans son idée, le mot *pudeur* reprenait le sens du mot *pudor,* d'où il vient, et qui signifie, en latin, à la fois, *honte* et *parties sexuelles* (*pudenda*), ces parties que, de toute antiquité, les hommes appellent *honteuses,* parce qu'elles sont aussi des organes excrémentiels. Ce que le législateur voulait interdire, c'était, en public, l'exhibition des parties sexuelles, autant pour prévenir le scandale que la provocation à la débauche. Une société civilisée, à notre stade de civilisation du moins (car d'autres, dans l'antiquité, et même dans les temps modernes, en Russie soviétique notamment, font bon marché de ces prétendus scrupules de la morale bourgeoise) (1), ne peut s'empêcher d'assurer la décence des rues.

Et c'est pourquoi le Code Napoléon a fait de l'outrage à

(1) A noter que, chez nous, au moyen âge, on promenait nus, devant la foule, les gens condamnés pour adultère ou pour fornication. Joinville nous parle d'un chevalier de la Croisade, au temps de saint Louis, « pris au bordel », à Césarée, et mis, par jugement royal, dans cette alternative : ou de quitter l'armée, ou de se laisser promener devant elle, par sa ribaude, « une corde liée aux génitoires ». Des femmes complètement nues figuraient, comme ornement, dans certains cortèges de réjouissances, tel celui donné à l'occasion de l'entrée à Paris d'Isabeau de Bavière. Il en fut de même sous Louis XI. On sait que jusqu'à l'époque de la Renaissance, des processions de flagellants, nus sous leur chemise, parcouraient les rues. La pudeur de nos pères était moins chatouilleuse que la nôtre et, même encore au XVI[e] siècle, ils ne se faisaient pas faute d'exhi-

la pudeur un délit. C'est un délit pour lequel l'intention n'est pas nécessaire et que l'on peut commettre en dormant. Néanmoins, la jurisprudence primitivement établie, en refusant d'y faire entrer les propos, si éhontés qu'ils fussent, et les injures les plus grossières, marquait bien que l'outrage devait consister dans un acte, un geste, une attitude, en un mot, dans un fait matériel, vu, public, où l'on pouvait saisir tout au moins une présomption de bravade ou de malveillance. C'était compter sans la pudibonderie de la Restauration qui, bientôt, intervint pour faire décréter, par ses tribunaux, outrage public à la pudeur le simple fait de s'être accroupi par nécessité, au pied d'un mur, d'y avoir uriné sans précautions suffisantes (2), d'avoir laissé paraître un coin de chair sous un pantalon décousu et autres peccadilles de la sorte. Bien mieux, il fut déclaré que la simple possibilité d'être vu chez soi en mauvaise posture, fût-ce par le trou de la serrure, suffisait pour constituer la publicité.

Cette jurisprudence draconienne, établie en même temps que la *loi du sacrilège,* dénonçait un retour au système d'inquisition des mœurs de l'ancien régime dont la Révolution avait cru nous affranchir.

La *loi du sacrilège* a disparu, non la jurisprudence inspirée du même état d'esprit, et qui reprend vigueur à chaque contre-offensive de la Réaction, comme il est advenu sous le Second Empire et, plus tard, sous l'*Ordre moral.* C'est cette jurisprudence que voudraient maintenir, contre vents et marées, la faction conservatrice et les partis dits « bien pensants ».

Et c'est ainsi que l'on a vu se produire, sous l'égide de la troisième République (régime de raison, de tolérance et de liberté), tant d'iniques et stupides jugements à ce sujet. On a vu, sur un simple aveu postérieur, soit vantardise impru-

ber leurs « génitoires », sinon à nu, du moins, comme dit Rimbaud :

Par le pli de la gaine et le grain de la bourse.

Le passage des *Essais* de Montaigne touchant les « braguettes » est suffisamment édifiant à cet égard.

(2) Les délinquants étaient d'autant plus nombreux qu'il n'existait guère, à cette époque, pour urinoirs, dans les rues, que des tonneaux percé d'une étroite ouverture. Il fallait une singulière adresse aux usagers pour s'y introduire à l'abri des regards. Quelques-uns de ces tonneaux existaient encore au temps de mon enfance, à Paris, dans les quartiers excentriques.

dente, soit renseignement recueilli, au cours d'une enquête visant d'autres faits, en l'absence de tout flagrant délit, sans avoir été vus de personne, des couples condamnés pour s'être étreints, qui, en voiture fermée, qui, en wagon, qui, la nuit, dans les bois déserts, qui, dans la salle d'un bâtiment dénommé public (débit de boisson, école, bureau de poste...), alors même que les rideaux tirés et les portes verrouillées les assuraient du plus complet isolement.

Il s'est même trouvé des juges pour déclarer outrage public à la pudeur le fait pour un homme de s'être ébattu, comme le roi David, avec deux filles, dans un lieu privé, « *par cela seul,* disait le jugement, *que les actes accomplis à l'égard de chacune des deux filles avaient eu l'autre pour témoin* ».

Ce n'est pas une seule fois qu'a été rendu ce jugement stupéfiant, mais plusieurs, puisqu'il se trouve confirmé par trois arrêts successifs de la Cour de Cassation (4 août 1877, 15 mai 1879, 4 mars 1880).

Donnons acte à la magistrature de l'*Ordre moral* d'avoir bien voulu acquitter du fait d'outrage public à la pudeur un citoyen coupable de s'être sauvé tout nu de sa chambre où le feu avait pris, mais n'était-ce pas trop déjà qu'un cas pareil ait pu retenir son attention, et que l'arrêt d'acquittement n'ait été rendu qu'après une longue délibération qui ne valait même pas la peine d'être entamée?

On voit jusqu'à quel point d'égarement la pudibonderie peut amener des gens sensés. J'en veux citer encore un exemple relativement récent.

Peu de temps avant la guerre, un juge d'instruction avait chargé M. Court, commissaire de police, alors chef de la brigade mondaine, d'opérer dans une maison de tolérance, l'une des plus luxueuses de la Ville, une perquisition motivée par une plainte en vol.

Quand M. Court vint lui rendre compte de sa mission et de ses résultats négatifs, le juge s'inquiéta de savoir si toutes les pensionnaires de l'établissement avaient été minutieusement fouillées.

— Elles étaient nues, lui fit observer le commissaire, c'est leur costume habituel et c'est ainsi qu'elles s'offrent aux clients.

— Comment *nues!* sursauta le juge indigné, et vous n'avez pas dressé procès-verbal d'outrage public à la pudeur?

Le commissaire eut toutes les peines du monde à faire comprendre au juge (d'ailleurs frais débarqué de province) qu'en agissant ainsi il se serait couvert de ridicule, et que c'était mésestimer la pudeur que de la loger en si bas lieu.

L'indignation du juge d'instruction témoignait en faveur de ses mœurs, puisqu'il ignorait ce qui se passe dans les maisons de tolérance, mais l'ignorance n'est pas une vertu de magistrat.

M. Court, même à la brigade mondaine, habituée à aller de l'avant, savait se garder de tout excès et conserver le souci de la légalité. Il s'abstenait de paraître là où il jugeait son intervention arbitraire ou inutile. C'est ainsi qu'à l'encontre de ses prédécesseurs, il refusa d'assister aux bals des *Quat'z-Arts,* où l'invitait à se rendre M. Lépine, en lui disant :

— Qu'irai-je faire là-bas? Nous savons parfaitement ce qui s'y passe. On y promène des modèles nus. Le souvenir de Sarah Brown et des émeutes du Quartier Latin m'empêchera d'intervenir comme il vous empêchera de sévir. Vous auriez l'opinion contre vous. Alors, contentez-vous, puisqu'il faut que vous soyez renseigné sur tout, du rapport de surveillance d'un simple agent qui, lui, du moins, pourra se mêler à la foule *incognito.* Epargnez-moi d'aller jouer, dans cette Saturnale, où ma présence ne manquerait pas d'être signalée, le rôle d'un spectateur bénévole.

Et M. Lépine finit par lui donner raison.

Evidemment, depuis l'affaire Sarah-Brown, poursuivie pour s'être montrée nue au *bal des Quat'z-Arts,* l'opinion publique avait évolué. Elle avait même évolué depuis le temps où les tribunaux avaient décrété outrage public à la pudeur le fait de se divertir à trois ou à plusieurs dans une chambre close. Et la preuve en est dans un arrêt de la Cour de Cassation en date du 29 juin 1904, qui annulait les précédents cités plus haut, rendu à propos du fait suivant :

La brigade mondaine (que commandait alors M. L...) avait opéré une descente de nuit dans un atelier d'artiste du boulevard Montparnasse où se donnait une réunion d'invertis. Onze individus s'y trouvaient, qui furent arrêtés sous l'in-

culpation d'outrage public à la pudeur et de provocation de mineurs à la débauche. L'inculpation ne tenait pas debout, puisque les faits s'étaient passés dans un local privé et clos (les policiers, pour s'en rendre compte, avaient dû grimper avec une échelle sur le toit vitré de l'atelier) et que le délit de provocation de mineurs à la débauche exige l'habitude. Les onze individus n'en furent pas moins maintenus en état d'arrestation, conduits au dépôt et reconnus coupables en première instance; mais les condamnés firent appel, et la Chambre des appels correctionnels, présidée par M. Bidault de Lisle, après conclusions conformes de M. l'avocat général, Justin Séligman, rendait en leur faveur un verdict d'acquittement, infligeant ainsi à la brigade mondaine un désaveu catégorique. Le plus fâcheux de cette affaire, c'est que M. B..., artiste peintre de talent, d'origine anglaise, chez qui se donnait la fête, en est devenu fou et qu'il a fallu l'interner.

C'est encore à la jurisprudence de la Restauration, du Second Empire et de l'*Ordre moral*, que s'était rallié, en 1896, M. Louis Courcelle, attaché au cabinet de M. Lépine, et qui, à cette époque, avait publié, sous sa direction, un *Répertoire de police administrative et judiciaire*, où il disait :

« *Le délit d'outrage public à la pudeur existe indépendamment de toute volonté d'affronter la publicité, par cela seul qu'on n'a pas fait tout le nécessaire pour l'éviter. Une négligence suffit, parce qu'à elle seule elle révèle chez un individu le mépris de la pudeur publique.* »

Voire! Est-ce une négligence coupable que de ne pas boucher suffisamment le trou de sa serrure? L'arrêt de la Cour d'appel de 1904 que je viens de citer, et qui doit faire désormais autorité dans cette matière, a-t-il tenu pour négligence coupable le fait par l'artiste peintre B... de n'avoir pas masqué la verrière du toit de l'atelier où il recevait ses amis? C'était assez, pour lui, que nul regard extérieur n'y pût plonger. Lui fallait-il soupçonner qu'on s'y hisserait à l'aide d'une échelle? Et quelle pudeur avait pu être outragée, sinon celle des agents « voyeurs » volontaires? Car là encore, un nouvel élément d'appréciation s'impose au magistrat : la qualité de la pudeur offensée. Celle d'un enfant, d'une femme, d'un ecclésiastique, d'une religieuse,... méritent tous les

égards, mais en va-t-il de même pour la plupart des plaignants, poussés par la malveillance ou le souci de se mettre en évidence ou de se décerner un certificat de moralité? On pourrait même prétendre que, sauf de rares exceptions, il n'est pas de pudeur d'homme fait outrageable. Remy de Gourmont la tenait alors pour une aberration. On a condamné pour outrage public à la pudeur des gens qui, dans certains établissements spéciaux, se livrent, contre argent, à la comédie de l'amour et se donnent en spectacle aux visiteurs. N'était-ce pas mal interpréter la loi que de prétendre outragés dans leur pudeur les gens qui payaient pour les voir?

Et M. Courcelle s'abusait encore en disant : *« L'outrage public à la pudeur est moins fondé sur la méchanceté* (?) *que sur l'oubli et le mépris de soi-même.* C'est là une opinion plus propre à se faire valoir dans un sermon ou dans une conférence pour gens du monde que dans un cabinet d'instruction.

Les considérations morales, si hautes et si vénérables qu'elles soient, n'ont pas à intervenir dans l'appréciation du juge. On lui met une balance entre les mains. On le charge d'estimer le degré de gravité d'un délit. Il place, dans l'un des plateaux, le fait incriminé et, dans l'autre, le ou les articles du Code qui le punissent. Agir autrement, ajouter aux instruments d'évaluation que sont les articles du Code, des considérations morales, ce serait fausser le jeu de la balance. Le juge serait aussi répréhensible que le commerçant qui pèse à faux poids. A la rigueur, il lui serait permis, si sa conscience le lui commande, de donner un coup de pouce à l'un des plateaux en faveur de l'inculpé, comme il est permis au commerçant de faire bon poids à l'avantage de l'acheteur, jamais à son détriment.

Il est un magistrat plus libre que le juge d'instruction d'apporter un tempérament à la rigueur des lois inflexibles, c'est l'officier de police judiciaire, qui lui mâche la besogne, en sa qualité d'auxiliaire du Procureur de la République. Lui seul, en l'espèce le commissaire de police, a licence légale d'absoudre un inculpé d'outrages aux mœurs si les circonstances l'exigent. Et c'est à lui qu'il appartient, dans cet ordre de faits, de modérer plus ou moins le zèle des agents

chargés de la répression, et de n'admettre en tout cas, de leur part, rien qui ressemble à de la provocation. M. Péchard, commissaire de police du quartier Gaillon, eut maille à partir, un jour, avec l'officier de paix de son arrondissement, à propos d'un gardien de la paix en bourgeois, qu'il avait rabroué pour sa fréquence à lui amener des délinquants de cette nature, et à qui il avait interdit de s'en occuper désormais, parce qu'il savait que ce gardien, obsédé du vice, passait son temps à se mettre en embuscade dans les endroits suspects et encourageait au besoin, par son attitude, les invertis à se découvrir, pour mieux les surprendre en flagrant délit. « Bornez-vous, lui disait M. Péchard, à arrêter ceux qui s'offrent ou que vous désignent les passants, sans les rechercher indiscrètement. » L'officier de paix soutenait son agent. L'affaire fut portée devant le Préfet de Police (alors M. Blanc), qui donna raison à M. Péchard et déplaça l'agent. C'est donc le commissaire seul qui peut, dans ses décisions, tenir compte du baromètre de l'opinion et de l'évolution des esprits. Or, c'est surtout en matière de mœurs que cette évolution se précipite. On parle toujours, sûr d'être applaudi, de bonnes mœurs à défendre, mais en quoi consistent exactement ces bonnes mœurs? Pour l'Eglise qui, du moins, elle, est logique, ce sont celles qui s'inspirent de ses commandements, mais combien, parmi nos plus fougueux moralistes, qui se réclament d'elle, se soucient, dans leur vie privée, desdits commandements? Quel est celui de nos contemporains qui s'interdit d'accomplir « l'œuvre de chair » en dehors du mariage et de jeter, si le cœur lui en dit, un regard de convoitise sur la femme de son prochain? Ou, du moins, quel est celui qui trouve intolérables ces façons d'agir, et qui, même s'il les blâme en son for intérieur, songerait à appeler sur elles le châtiment des lois qu'elles encouraient jadis?

L'opinion évolue et se fait plus tolérante parce que moins hypocrite et plus éclairée. Ce qui était tenu à crime hier passe pour bagatelle aujourd'hui. Voyez l'adultère, dont on se tire présentement comme d'une contravention, avec une simple amende. Un jugement récent, rendu en toute solennité, n'a-t-il pas reconnu valable la donation testamentaire faite par un homme marié à sa maîtresse? Les sociétés de

secours mutuels, les œuvres d'assistance, qui refusaient naguère toute allocation aux malades vénériens, les leur accordent aujourd'hui, n'y voyant plus un encouragement à la débauche. On admet l'union libre. Le monde peu à peu s'émancipe. On est mieux instruit de la nature humaine, de ses faiblesses, de ses infirmités. Une honnête femme ne rougit plus de fumer dans la rue ou de s'attabler seule à la terrasse d'un café. On ne se scandalise plus du nu au théâtre et dans les camps nudistes. M. Saint-Alban lui-même, défenseur attitré des « bonnes mœurs », et sévère contempteur du vice, avoue se plaire à « l'envol charmant » des danseuses nues du Concert Mayol et des Folies-Bergère, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Pourtant, sa tolérance va plus loin que la mienne, puisque rien ne le choque dans ces spectacles. Il n'y voit rien d'offensant pour la moralité publique. « Le music-hall, dit-il, évite la lubricité. » Je me souviens pourtant, dans l'avant-dernier spectacle du Concert Mayol (je n'y suis pas retourné depuis, pour cette raison) d'une orgie chez le marquis de Sade, ou quelque chose d'approchant, qu'on aurait eu mauvaise grâce à donner pour un modèle de décence. Ces scènes de flagellation, de torture, de folie érotique, étaient mieux faites pour inspirer l'aversion que pour exalter l'imagination. Et que dire du dialogue de ces revues, où l'équivoque se débite à profusion, et que n'arrivent pas à faire oublier les évolutions de jolies filles nues? Et ces scènes de sadisme et de flagellation, aggravées d'une sorte de fureur saphique, se retrouvent dans la revue actuelle des Folies-Bergère, où je n'ai pu supporter sans malaise le tableau de la soirée chez le Régent. Et c'est à propos de ces revues que M. Saint-Alban nous parle de « spectacle sain et réconfortant ».

Je sais bien que ces paroles de l'ami Saint-Alban se rapportent uniquement aux visions plastiques, mais cela démontre une fois de plus notre vicieuse façon de raisonner et notre pente à éliminer, dans la discussion d'un fait, tout ce qui va à l'encontre de nos préférences. Et si je m'inquiète de savoir comment M. Saint-Alban peut concilier cette tendance voluptueuse, je dirai même, pour user de sa propre expression, cette « sensibilité sexuelle » qui lui fait éprouver tant de plai-

sir aux danses nues et aux apothéoses des music-halls, avec cette susceptibilité morale qui lui fait tout à coup, sans crier gare, dans le même article, réclamer des autorités plus de sévérité pour les « prêches anticonceptionnels », c'est moins pour lui chercher querelle que pour établir la complexité de notre nature et prouver qu'en dépit des meilleures résolutions et des professions de foi les plus rigoureuses, chacun cherche, ici-bas, son plaisir où il le trouve. Or, tant qu'il n'en résulte aucun préjudice pour l'ordre public et la sécurité de l'Etat, le magistrat n'a pas à s'en préoccuper. Et ce sera ma conclusion.

ERNEST RAYNAUD.

PRÉHISTOIRE

Raoul Montandon : *Bibliographie générale des Travaux palethnologiques et archéologiques, France*, t. IV, Genève, Georg et Paris, Leroux, 8°. — Cdt. Octobon : *Enquête sur les figurations Néo et Enéolithiques; Statues-Menhirs, Stèles gravées, Dalles sculptées*, Paris, Nourry, 8°, ill. — Sautel, Gagnière et Germand : *Essais historiques sur le département de Vaucluse*, première partie, *La Préhistoire*, Lyon, Rey, 8°, ill. — Baron de Loé : *Catalogues des Musées d'Art et d'Histoire à Bruxelles, Belgique Ancienne*, t. II, *Les Ages du Métal*, Bruxelles, Vromant, 8° carré, ill. — Henri Hubert : *Les Celtes et l'Expansion Celtique jusqu'à l'époque de la Tène*, Paris, Renaissance du Livre, pet. 8°, ill. — A. Vayson de Pradenne : *Les Fraudes en Archéologie préhistorique*, Paris, Nourry, 8°, ill.

Ce nouveau volume de la **Bibliographie** de Raoul Montandon a été retardé par des circonstances parmi lesquelles l'auteur signale que « l'inventeur de Glozel, bien qu'il le lui ait demandé poliment, n'a même pas répondu à cette demande de précisions bibliographiques sur ses propres travaux ;» heureusement, beaucoup d'autres préhistoriens ont donné les renseignements désirés; de sorte qu'ici aussi les savants ont à leur disposition un répertoire aussi parfait que possible. Ce volume donne la bibliographie préhistorique et protohistorique pour l'Angoumois, l'Aunis et la Saintonge, l'Auvergne, le Bourbonnais (donc aussi *Glozel*), le Limousin, le Lyonnais et la Marche. Un index général chronologique, un index des noms d'auteurs et un index géographique, enfin un index général des matières terminent ce fascicule auquel on souhaite beaucoup d'acheteurs; car c'est un travail vraiment héroïque que Raoul Montandon poursuit depuis des années; il mérite qu'on

l'aide, de toutes les manières. C'est un monument scientifique comme aucun autre pays n'en possède encore.

J'ai signalé ici plusieurs travaux du commandant Octobon, et en présence de son volume sur les **Statues-Menhirs, Stèles gravées et Dalles sculptées,** je ne puis que répéter que, parmi nos préhistoriens, il est non seulement l'un des plus sages et des plus précis, mais aussi l'un des plus intelligents; il évite ainsi ces théories fantastiques qui jouent avec les siècles comme au bouchon. L'ouvrage est divisé en plusieurs parties : description détaillée, avec reproductions photographiques, ou au trait, de tous les monuments de cet ordre connus actuellement en France; étude des attributs figurant sur ces monuments; comparaison avec les représentations étrangères du même ordre; enfin, section théorique, où l'auteur fait des observations critiques nouvelles et propose un classement, ainsi qu'un essai de rattachement entre les divers groupes connus, des figurations. Une bibliographie termine le volume.

Dans la section IV, étude détaillée des attributs, on trouvera des remarques qui sont, comme je l'ai dit, « sages »; car là-dessus on peut divaguer à perte de vue. Les ceintures sont manifestement soit tressées, soit tissées; celles à chevrons (dessinées p. 405) sont identiques à celles des Pharaons égyptiens (Voir mon livre, avec Jéquier, sur le *Tissage aux cartons en Egypte,* phototypies et reconstructions). Octobon distingue des statues mâles (avec baudrier), femelles (avec seins) et androgynes (avec ces deux caractéristiques). Il a oublié la statue-menhir, aux seins abattus par un curé à coups de marteau, décrite par Borrel en Tarentaise; ainsi que la Pierre-Femme de la région de Crémieu (Isère). J'ai parlé déjà de l'absence de bouche. Avec raison, Octobon insiste sur ce qu'on a appelé le *baudrier,* en sautoir ou suspendu au cou; c'est en effet un détail apte au classement en série; mais je doute que la partie terminale, ressemblant à un fourreau, soit la survivance déformée d'un ancien étui à pénis; si oui, ceci nous ramène de nouveau en Egypte. La place me manque pour insister sur d'autres détails comme la forme des seins, les plis des costumes, etc., ou sur la partie comparative où

sont étudiés les monuments figurés d'Espagne, d'Italie, etc. La mise au point se termine par une liste des problèmes à résoudre (p. 564), qui nous vaudra, sans doute, de nouvelles recherches.

Avec la monographie de l'abbé Sautel, aidé de Sylvain Gagnière et de Léon Germand sur la **Préhistoire en Vaucluse,** commence la publication d'un inventaire complet des richesses archéologiques de ce département. D'excellentes photos, des références détaillées, des comparaisons avec ce qu'on a trouvé ailleurs en Provence, des index numériques et topographiques, enfin une carte des trouvailles et stations font de cet ouvrage un modèle de monographie locale.

On peut en dire autant, bien que d'un maniement moins commode pour le lecteur ordinaire, du tome II du **Catalogue** rédigé par le baron de Loé et qui décrit **Les Ages du métal en Belgique** d'après les collections du beau musée de Bruxelles. Ici aussi les illustrations sont de premier ordre (j'y insiste, car, pour l'étude, cet élément est essentiel). Les objets sont classés selon les vitrines, cela va sans dire; mais c'est un catalogue raisonné; l'auteur décrit les circonstances de la découverte, la signification locale ou générale des objets exposés; l'on a ainsi, quand la lecture est terminée, une idée d'ensemble parfaite de la vie en Belgique pendant l'Age du Bronze et celui du Fer (Hallstadt et La Tène). A signaler le curieux support de vase trouvé à La Panne (fig. 118); je ne connais rien de semblable dans l'Afrique du Nord, qui, en matière de poterie, en est encore au stade protohistorique. Fait curieux : si l'on compare la carte de la Belgique à la période du Fer d'après les trouvailles avec celle de l'occupation franque, et enfin avec la carte linguistique des dialectes germaniques et romans, il n'y a pas coïncidences. Ainsi, les traces des Francs se trouvent surtout, de nos jours, en terres wallones; et le peuplement d'après les trouvailles tombe là où les Francs étaient peu denses. Bref, ne vous laissez pas abuser par ce titre de *Catalogue*, mais considérez ce volume, ainsi que le précédent sur l'Age de la Pierre, comme un véritable traité de préhistoire belge.

Selon le baron de Loé, les Celtes gaulois auraient occupé la Belgique à l'époque de la Tène I au lieu que la Tène II et III marqueraient son occupation par les Celtes belges; tous ces Celtes y seraient venus du Nord. Mais je crains que ce terme de Celtes ne prête à confusion; le type anthropologique, l'auteur le reconnaît, est celui qu'on nomme type de Hallstadt : grande taille, crâne allongé, protubérance occipitale accentuée, cheveux blond-roux, yeux bleus, bref l'Homme Nordique moderne... Mais alors, pourquoi Celtes, et non pas Scandinaves? C'est la vieille querelle. Grâce au volume de Henri Hubert sur **Les Celtes et l'Expansion celtique,** on va voir un peu plus clair dans ce problème complexe. Hubert est mort avant de voir son livre imprimé, ce livre auquel il a travaillé pendant plusieurs dizaines d'années. Dans les milieux scientifiques, on attendait son ouvrage avec impatience. Nous n'avons encore ici que le premier volume qui traite : du nom et de la race; de la langue; des données archéologiques; des origines; de l'expansion des Celtes, *a*) dans les Iles britanniques, *b*) sur le continent à l'Age de Bronze, puis à l'époque de Hallstadt (Premier Age du Fer). Le tome II décrira leur expansion pendant le Deuxième Age du Fer (La Tène ou mieux de Champagne, c'est-à-dire le nôtre) et leur organisation sociale et religieuse.

La difficulté était de faire abstraction de toutes les théories en cours, de reprendre les données écrites et achéologiques une à une, à pied d'œuvre, et de reconstruire, en tenant compte des découvertes nouvelles en Asie Mineure, ce qu'on avait détruit avec méthode. On pense bien qu'un ouvrage aussi touffu ne peut être analysé ici en détail. Voici du moins quelques repères : (p. 168) le détachement du groupe goïdélique, donc probablement la première colonisation celtique des Iles Britanniques, doit être contemporain de la descente en Italie des Latins et de la descente en Grèce des premiers envahisseurs grecs; puis s'est produite la différenciation des dialectes. Pour la position initiale des futurs Goïdels, entre le Haut-Danube, la Saale et la Mer du Nord (p. 227), on ne peut guère donner encore de précisions; il reste admis que les Celtes ont été refoulés

d'Allemagne par les Germains vers la Belgique-Grande-Bretagne, la Gaule et au delà des Alpes (p. 28). Pour le mécanisme culturel général : « l'Irlande donne une image exceptionnellement complète de ce qui a pu se produire partout où se sont établis des Celtes : survivance et incorporation des éléments autochtones, superposition d'éléments celtiques, amalgame des éléments divers en corps sociaux et politiques nouveaux, forme finale des sociétés celtiques » (p. 282). Le grand mérite d'Hubert est d'être à la fois spécialiste dans plusieurs branches et d'avoir su garder l'esprit généralisateur sans le laisser tuer par sa méthode critique, qui est parfaite..

M. Vayson de Pradenne s'est amusé à étudier de près les **Fraudes en Préhistoire**; l'étude des belles photos et la lecture du commentaire sont à la fois divertissantes et utiles. Tour à tour sont décrits : les iconolithes de Würtzburg; les trouvailles du Dr Koch dans le Missouri; les antiquités lacustres de Concise; la mâchoire de Moulin-Quignon; les os gravés du Chaffaud; le crâne de Calaveras (Californie); l'Ours et le Renard de Thayngen; l'*Age de la Corne* en Suisse; les silex de Breonio (vraiment curieux; à lui seul, Pigorini mit en échec le monde savant international); les silex de l'île Riou (observations justes sur feu Capitan); les inscriptions de saint Eloi (Ch. et Fr. Lenormand); l'histoire de Vrain-Lucas et de Michel Chasles; les *Moabitica* (qui firent un grand homme de Clermont-Ganneau); le trésor de Curium; la tiare de Saitaphernès; et même, comme parallèle biologique, le crapaud accoucheur de Kammerer.

La dernière partie est consacrée à la psychologie de la fraude, des fraudeurs et des dupes, avec explication par la mythomanie. Mais gare dessous : l'étude de la fraude a dans nos sciences tout juste la valeur de la pathologie pour l'étude de la physiologie et de la psychologie normales; elle en a autant, mais pas plus.

Celui qui s'y délecte risque de ne plus voir partout que des fraudes aussi.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Charles Epry : *La Vie mystérieuse des Océans,* La Renaissance du Livre. — Pascale Saisset : *Heures juives au Maroc,* Rieder.

Un intéressant ouvrage, mais dont le titre ne nous semble pas tout à fait exact, est celui de M. Charles Epry sur **La Vie mystérieuse des Océans.** C'est en somme quelques épisodes de la vie de la mer. Le livre débute par cette curieuse question qu'est la reproduction de l'anguille. On sait que c'est vers 1864 que deux naturalistes, le Français Dareste et l'Américain Gill, furent amenés par leurs études à mettre les chercheurs sur la bonne voie. Les anguilles quittant leurs habitats respectifs viennent pondre dans la mer des Sargasses et, dès l'éclosion, les civelles (ou petites anguilles), par instinct, se dirigent vers les estuaires, même très éloignés, où les pêcheurs en font de véritables hécatombes. D'autres bien curieux détails sont donnés sur ce sujet, mais pour lesquels nous renvoyons au volume. — Une question plus générale qu'étudie le texte est celle de la dérive supposée des continents dont nous parle une thèse allemande. D'après cette thèse, « si un océan se creuse actuellement entre l'Amérique et l'Europe, ce n'est pas parce que les terres ont, dans l'intervalle qui les sépare, disparu, mais parce que l'Amérique décrochée de l'Europe et de l'Afrique avec lesquelles elle formait autrefois bloc, est, tout simplement, tout doucement, d'âge en âge, à la façon d'un iceberg en mer, partie à la dérive dans l'ouest sur le bain de lave en fusion qui supporte la croûte terreste ». Déjà naguère, en grand secret, Alphonse Allais nous avait confié que si les Anglais n'avaient pas tendu tant de câbles sous-marins vers tous les points du globe, il y a longtemps que leur île, décrochée par le pic de leurs mineurs, serait partie à la dérive. Comme on le voit, la question de la dérive des continents a préoccupé divers esprits, sans qu'il soit d'ailleurs prouvé grand'chose, on peut le penser. On trouvera dans le volume d'autres aperçus sur cette question passionnante, ainsi qu'une humoristique description de l'île Dumet, vers le Croisic, toute peuplée de lapins, et qui se trouve être le pôle continental. Un chapitre est consacré au Gorra — c'est-à-dire au gué, permettant, à

marée basse, les communications par route entre le continent et l'île de Noirmoutier. Ces communications, on peut le dire, ne sont pas toujours aisées et, à chaque saison, on y peut compter quelques victimes. Puis il est question des raz de marée, si terribles en leurs conséquences, mais dont les causes ne sont connues que fort imparfaitement; de la perle, ce joyau si recherché, et de la façon dont s'y prennent les Japonais pour le créer par la culture; des ripples-marks, auxquels M. Charles Epry semble s'intéresser particulièrement et qui sont des stries laissées sur le sable par le jeu combiné des vagues, des courants et des grains de sable. La houille bleue a retenu longuement l'attention de l'auteur; c'est, on le sait, l'emploi de la force des marées pour actionner diverses machines, et il est évident que nos côtes se prêtent à l'exploitation de ces forces inemployées. Il est à regretter cependant que, pour en arriver là, de grands capitaux soient indispensables. Un dernier et attachant chapitre nous parle du Morbihan et de ses îles, contrée pittoresque s'il en fut, côte découpée bizarrement et furieusement battue par le flot. Parmi ces îles, il en est deux surtout importantes : Arz et l'Ile-aux-Moines; cette dernière compte 1.400 habitants. La navigation dans ces parages est rendue très difficile par la violence des courants. On trouve dans la région des vestiges de constructions se rapportant à l'occupation romaine. Une illustration abondante et documentaire accompagne l'ouvrage qui est d'un intérêt véritable.

§

Heures juives au Maroc, publiées par les Editions Rieder, sous la signature de Mme Pascale Saisset, nous font pénétrer dans un monde en somme peu connu, qui est celui de la nombreuse population israélite en terre marocaine. C'est un plaidoyer *pro domo,* bien que présenté, semble-t-il, d'une manière impartiale. Par exemple, l'isolement et l'aspect sordide des quartiers juifs, en général, n'est-il pas plutôt le fait même de leurs habitants que celui des pouvoirs publics? Le volume nous dit : « Que les juifs aient souffert de leur isolement et des injustices dont ils étaient victimes, cela est indéniable, mais nous ne devons pas oublier qu'ils ont rarement

subi des massacres et que, si leurs villes n'ont pas pu se développer en étendue, ils ont pu, dans ce pays, vivre, penser et jouir d'une paix quasi absolue pendant cinq siècles. » Les Arabes sont en vérité pleins de mépris pour les juifs, auxquels ils avaient imposé depuis longtemps un costume spécial et même une attitude de servilité. L'hostilité est en permanence entre les deux races, mais n'a jamais donné lieu à des violences comme on a pu en regretter en Pologne, en Russie, etc. La vie juive est, dans le volume, relatée en ses différents épisodes; un chapitre raconte longuement l'insurrection arable de 1912 à Fez et le pillage rageur du quartier israélite; un autre nous initie aux pratiques si curieuses de la circoncision, des fiançailles, du mariage, etc. Une conversation entre indigènes nous indique entre autres curiosités la manière de reconnaître la virginité d'une fiancée : « Si tu veux savoir, dit l'un d'eux, si Aziza est pure, il faut la mettre dans un tonneau, la bonde du tonneau correspondant à l'ouverture du vagin. Si après quelque temps, sa bouche sent le vin, c'est qu'elle n'est pas vierge. » Le mellah de Meknez est un des plus arriérés du Maroc, se préoccupant peu des conquêtes de la civilisation. On y trouve cette coutume étrange des mariages entre enfants. En effet, il est considéré qu'une fille ayant dépassé douze ans ne trouve plus de bon parti. Celui de Marrakech nous vaut une description véritablement horrifique, concernant l'armée de la mendicité. Heureusement, d'autres pages du livre nous racontent la beauté de la ville, de ses jardins et de ses tombeaux. Puis, Mme Pascale Saisset termine par la visite des mellahs de Casablanca, de Rabat et de Salé, etc. On peut donc dire que la lecture de l'ouvrage constitue une véritable curiosité, et son intérêt se trouve d'autant plus grand que, concernant la vie juive, il ne pouvait être écrit que par une coreligionnaire cultivée.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue de France : l'Empereur à Waterloo, témoignage du général de Brack. — *La Revue Universelle :* un parapluie à Waterloo. — *Le Crapouillot :* gastronomie; un dessert de canut; la cuisine et les vivres du Bugey; les vins du Bordelais. — Mémento.

La Revue de France (1er juillet) donne un récit de Water-

loo dû au général de Brack, sabreur à la Murat, lancier de la Garde. Ce cavalier montre l'Empereur, la nuit, après « la retraite la plus haletante, la plus désordonnée » :

Nous nous formons en arrière, notre droite à la route. A peine le mouvent est-il terminé qu'un de nos sous-officiers dit : « Voilà l'Empereur! » et tous nos regards se portent sur la route. Et au milieu d'une masse de voitures, d'infanterie, de cavalerie, de blessés, etc., nous apercevons effectivement l'Empereur, à cheval, accompagné de deux officiers en redingote comme lui et suivi de trois ou quatre gendarmes.

Reconnaissant des troupes ralliées, il vient à nous. Il était environ une heure du matin, et jamais lune plus brillante n'a éclairé plus cruelle nuit.

Les rayons de cette lune frappent en plein sur le visage de l'Empereur auquel, même dans la retraite de Moscou, je n'ai jamais vu une expression si malheureuse et si troublée.

— Qui êtes-vous? dit Sa Majesté au général Colbert (1) qui s'était avancé.

— Les lanciers de votre Garde.

— Ah! oui, les lanciers de la Garde... Et où est Piré (2)?

— Sire, nous n'en savons rien.

— C'est juste. Et le sixième de lanciers?

— Sire, nous n'en savons rien.

— Qui êtes-vous, vous?

— Je suis Colbert, Sire!

— Ah! oui, et votre sixième de lanciers?

— Sire, je ne commande que les lanciers de votre Garde.

— Je le sais bien. Et Piré? Piré!

Quelques phrases sans-suite sortent encore de sa bouche, lorsqu'entendant un coup de feu tiré en arrière, l'un des généraux qui l'accompagnent l'entraîne, et il disparaît à nos yeux. Notre douleur est à son comble.

Le général de Brack revient ensuite sur la condition physique et morale de Napoléon. Il l'eût fallu supérieur à lui-même pour obtenir de ses lieutenants et de l'armée la cohésion dans l'obéissance, sans quoi la victoire est impossible. « L'égoïsme et la trahison circulaient dans ses veines [de

(1) Edouard de Colbert.

(2) Piré commandait la brigade de lanciers rattachée à la division Jérôme Bonaparte, décimée dans l'attaque furieuse et absurde de Hogoumont. Napoléon l'ignorait et espérait encore qu'il pourrait couvrir la retraite. (*Notes de M. Camille Vergniol.*)

l'armée] qu'ils glaçaient; elle avait le sentiment de leur ignoble fièvre », écrit le général.

L'Empereur *n'était* plus le même. Dès Paris, lors de l'organisation de son armée, il n'avait pas reconnu les traîtres, ou, croyant à l'intégralité de son ancienne puissance, il avait cru pouvoir les noyer dans la masse vaste et entraînante du dévouement. Erreur qu'il aurait pu s'éviter, si seulement il avait voulu jeter les yeux sur les millions de symptômes grouillant autour de lui. Non content de confier tels et tels commandements à tels et tels ennemis, il en avait donné un grand nombre à telles et telles mâchoires pourries qui, même dans la main de Samson, devaient indubitablement se briser en éclat au premier choc sur la tête des Philistins. Dès Charleroi, les tons sont mal pondérés, et il n'existe plus d'harmonie.

§

Le brigadier général anglais Cavalié-Mercer — un artilleur — qui mourut à 85 ans, avait écrit pour son propre agrément ses souvenirs. Il était à Waterloo. *La Revue Universelle* (1er juillet) donne les pages de ces mémoires relatives à la dernière bataille de Napoléon. Ce témoin confirme l'héroïsme des charges répétées de la cavalerie française, charges magnifiques et inutiles. Il avoue avoir causé par une initiative contraire aux ordres reçus la mort d'un de ses artilleurs. Mais il se rappelle aussi cette scène risible :

Comme pour contre-balancer cet événement tragique, notre feu en produisit un si comique qu'il excita le rire de tous. Deux ou trois officiers s'étaient glissés jusqu'à nos canons pour voir l'effet produit. Un d'eux était un médecin qui, comme une ondée était venue, portait un parapluie. A peine les grosses réponses avaient-elles commencé à arriver parmi nous que ces messieurs, se figurant être plus à l'abri dans leurs propres corps, quoiqu'ils fussent à quelques yards seulement à l'arrière, commencèrent à se disperser au pas gymnastique, le docteur et les autres, le premier portant toujours son parapluie. Il n'avait cependant pas fait deux pas, qu'un coup passa trop près, à ce qu'il pensa, car il se laissa tomber à quatre pattes, ou je devrais dire à trois pattes (il en avait une occupée à tenir bien correctement au-dessus de lui l'écran de soie) et le voilà parti rampant comme un singe, la tête tournée par-dessus son épaule d'un air effrayé, comme pour guetter la venue du prochain coup, tandis que nos hommes faisaient résonner les champs de leurs acclamations et de leurs rires.

§

Le n° de juillet du **Crapouillot** traite de « La Gastronomie ». Le sujet est d'importance, particulièrement lorsque le monde subit une crise. Celle qu'il traverse incline à trouver des diversions ceux qui n'en peuvent mais. On aime à lire M. Pierre Scize confessant qu'il fut un « petit Lyonnais qui ne savait pas qu'il mangeait bien ». Il remarque : « le peuple lyonnais possède l'art de raffiner sur les choses les plus simples ». A l'appui, il raconte :

Le « canut » aime, quand la saison en est venue, de se nourrir de « tome », qui est un fromage frais à la crème. Bon, voilà, n'est-ce pas, un grand miracle! Comme si on ne s'en pouvait pas procurer partout. Oui! Mais il y a la manière de l'apprêter. J'ai connu, place Belfort, un vieux tisseur de soie qui quittait le banc où il travaillait une grande demi-heure avant l'heure du repas. Il s'en allait chercher la « tome », la versait dans un saladier et, armé d'une fourchette infatigable, il commençait à la battre. Les lunettes remontées sur le front, un bout de langue sortie, il tournait son fromage, y ajoutait de la crème, tournait encore. Finalement il obtenait une espèce de crème Chantilly plus onctueuse, un chef-d'œuvre. On l'eût bien étonné celui-là en lui disant qu'il raffinait sur la gourmandise. Il faisait ce qu'avant lui avaient fait son père et son grand-père, depuis qu'il y a des chèvres au Mont-d'Or et des canuts à la Croix-Rousse.

Il lui arrivait même — la recette est plus rude et ne convient qu'aux âmes robustes — de mêler à son laitage : poivre, sel, huile, vinaigre, tous les éléments constitutifs de la salade et d'y incorporer une notable proportion de ciboulette qu'on appelle là-bas porette d'Avignon. Je ne vous donne pas cela pour un manger suave mais sa saveur puissante et drue n'a pas d'égale.

En préambule à une louange lyrique du Bugey et de ses gloires culinaires, M. Marcel Rouff écrit :

Pour un homme que la vie a fait revenir — comme les oignons à la poêle — de bien des choses, parler de la cuisine du Bugey, c'est discourir d'une des trois ou quatre choses éternelles, absolues, qu'il ait rencontrées au long de son existence : une vingtaine de vers, deux pages de musique, trois tableaux, un peu d'amour, quatre ou cinq pages de prose, les trois pâtés de Belley et les morilles noires du Valromey. Que faut-il de plus pour faire une belle vie?

Le Bugey! Nom doux pour un pays de douceur. Les grandes régions gastronomiques ne sont jamais de nature sublime. Les drames magnifiques de la mer ou de la grande montagne ne conviennent pas à la cuisine. L'ombre souriante de Brillat-Savarin vous accueille au seuil de la vieille province, ombre gourmande et indulgente, à la lèvre papelarde et grasse, à l'œil malin et amusé.

Ce n'est pas par hasard que le Maître de toute gastronomie est né dans ce pays de voluptés épulaires : autour de sa familiale maison cossue de Belley se pressaient tous les éléments de ses futures voluptés et de son génie. Il est fils des victuailles bugistes, comme Racine de la lumière de l'Ile-de-France, comme Rabelais des vignobles de la Loire. Où eût-il puisé l'inspiration ailleurs que sur cette terre bénie où, comme on dit dans la région, « le nageant, le volant et le courant » sont les plus savoureux et les plus beaux du monde? Les herbes parfumées du Colombier, les pâturages gras et humides des Dombes nourrissent des bêtes de boucherie et des gibiers incomparables, probablement les premiers et les plus parfaits parmi les bêtes qui ont l'honneur d'être mangées. Un exemple entre mille : le roi de caille et le râle de genêt, si rares partout ailleurs, sont une des parures de cette faune du Bugey hautement comestible.

M. Curnonsky, prince des gastronomes, célèbre avec enthousiasme et pertinence « l'Aquitaine gastronomique » et met à l'honneur « un grand chef » et « un fin gourmet », M. Alcide Bontou, auteur d'un *Traité de la cuisine bourgeoise bordelaise* qui est « un véritable monument d'érudition gastronomique ». Notre prince renonce à une « Etude générale et comparée des vins de Bordeaux » pour ce qu' « elle exigerait non plus un dictionnaire ni un répertoire, mais une bibliothèque tout entière! » M. Curnonsky, pourtant, s'entend à résumer :

En dehors des grands vins illustres et classés, le Bordelais offre plus de *deux mille crus* authentiques. Toute la Gironde est couverte de jolis châteaux et de petites propriétés qui produisent des vins *de table* parfaits : car, dans cette région bénie du ciel et caressée par le soleil, où la vigne est d'ailleurs entretenue, cultivée et soignée avec amour par des maîtres de l'Art vinicole, les « vins de pays » méritent de figurer avec honneur sur toutes les tables.

On ne saurait, en vérité, reprocher aux Bordelais que leur discrétion et leur modestie. Combien d'autres pays tireraient profit

et gloire de ces *crus bourgeois*, qui sont parmi les plus charmants vins que l'on puisse boire en mangeant!

Plus je vieillis, plus je les aime. Et je ne crois pas être le seul de mon avis.

D'ailleurs, en thèse générale, la perfection de la cuisine bordelaise tient surtout peut-être à ce qu'elle est *simple* — et à ce qu'elle ne fait jamais d'*effet*. Et cette remarque peut s'étendre aux admirables crus du Bordelais : le plus noble Château-Latour, le plus glorieux Haut-Brion, le plus sublime Château-Yquem ne vous donnent jamais *le coup de coude*. Ce sont de grands seigneurs qui savent qu'un gentilhomme ne doit jamais donner dans l'excès.

MÉMENTO. — *La Revue de Paris* (1er juillet) : « Désastre et renaissance du Sud », un très instructif travail de M. Pierre de Lanux sur le dur régime imposé par le Nord aux Etats du Sud, après la guerre de Sécession. L'auteur conclut que l'actuelle renaissance de ceux-ci pourra comporter la tâche « de sauver et d'entretenir la grande amitié de France et d'Amérique, que politiciens, mauvaise presse, et écrivains trop habiles mettraient volontiers en danger.

La Nouvelle Revue Française (1er juillet) : M. André Gide : « Pages de journal ». — La troisième partie d'un très beau roman de M. J. R. Bloch : « Sybilla ». — Un poème de M. Patrice de la Tour du Pin : « Enfants de septembre ».

La Revue hebdomadaire (2 juillet) : « Le Cotre », nouvelle de M. E. Zamiatine.

L'Idée libre (juillet) : « Credo Quia Absurdum » par M. Han Ryner.

La Revue Mondiale (15 juin) : « Gaston Bergery » par M. J. Ernest-Charles. — « Gouaches » de M. J.-M. Lannegrand d'Angimont.

La Nouvelle Revue (1er juillet) : M. Daubresse : « Souvenirs du Siège de Paris ».

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : « L'opéra et les mœurs nouvelles » par M. Jacques Rouché. — Extraits du « Carnet d'un blessé » par M. H. de Montherlant.

Revue bleue (2 juillet) : « Le bonhomme Lénine » par M. C. Malaparte. — « Jules Vallès » par M. Maurice Wolff.

Etudes (20 juin) : « Après l'ostension du Saint-Suaire de Turin. Etat présent de la question » par M. Paul Vignon. — « Vertus médicales d'hier et d'aujourd'hui » par le Dr Louis Sauvé.

Le Correspondant (25 juin) : La IIIe partie du « Huysmans, oblat » de Dom J.-B. Monnoyeur. — « Hymne de Saint-Patrick », traduit par Mme Helen Mackay.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Jules Vallès à Waterloo (*Journal des Débats* du 5 juillet). — La Grammaire de l'Académie (*L'Œuvre* du 7 juillet, *Candide* des 30 juin et 8 juillet). — Critiques d'hier et critiques d'aujourd'hui (*Nouvelles Littéraires* du 9 juillet).

M. Jules Thiercelin, qui est à l'heure qu'il est le seul historien compétent de Jules Vallès, raconte, dans le **Journal des Débats :**

En 1869, à une époque où il ne disposait plus des journaux qui, précédemment, lui avaient assuré l'existence, Jules Vallès fut contraint de recourir à des besognes de librairie.

Voici ce qu'il dit dans *Le Bachelier* (p. 321) :

« Des gens qui travaillent pour un grand dictionnaire en cours de publication sont devenus mes amis de bibliothèque.

« Ils sont une bande qui vivent sur ce dictionnaire, qui y vivent comme des naufragés sur un radeau, — en se disputant le vin et le biscuit, — les yeux féroces, la folie de la faim au cœur. C'est épouvantable, ce spectacle !...

« ...Il faut en avoir vu de dures pour descendre jusqu'au dictionnaire, et, quand on en est là, c'est qu'on n'a pas envie de mourir...

« J'ai demandé s'il ne restait pas quelques bribes pour moi; les mots difficiles, répugnants...

« Malheureux ! j'ai eu l'air d'un voleur, presque d'un traître. »

Le *Larousse* (2e supplément), à l'article Vallès (Jules), fait cette réponse :

« L'allusion au *Grand Dictionnaire* est manifeste, et Jules Vallès, en effet, présenté par un collaborateur, eut l'intention de travailler pour le *Grand Dictionnaire*, mais ce qu'il raconte est aussi faux que ridicule. Non seulement il fut admis à collaborer, mais on lui fit des conditions exceptionnelles, car il n'était pas le premier venu alors, comme il le dit; il écrivait depuis plusieurs années au *Figaro*. Les quelques articles qu'il apporta lui furent payés très largement, et pas un ne fut inséré, tant ils étaient médiocres. En dernier lieu, il avait demandé à faire *Waterloo*, un mot qui n'est ni difficile, ni répugnant. Il voulait écrire une page qui effacerait Thiers, Charras, Quinet, et après laquelle on ne parlerait même plus du fameux chapitre des *Misérables;* seulement, il lui fallait 500 francs pour aller voir le fameux champ de bataille, évoquer les ombres des morts sur le théâtre même de la catastrophe. On lui donna les 500 francs, et son fameux article *Waterloo* ne fut pas plus inséré que les autres : on le conserve religieusement dans les archives du *Grand Dictionnaire*, comme un remarquable modèle

d'insanité, de blague à outrance sur ce sujet qui ne comportait pas du tout la blague. Telle est la véridique histoire de Jules Vallès sur le radeau de la *Méduse.* »

Vallès alla donc à Waterloo, pour le *Larousse.* Il descendit à l'hôtel du Mont-Saint-Jean, et coucha dans le lit où, avant lui, avait dormi Victor Hugo. Il était accompagné, dans ce voyage, par Albert Callet et Alphonse Humbert, et leurs trois signatures figurent dans le registre où les touristes écrivaient leurs impressions.

Quant à l'article, qui ne parut pas dans le dictionnaire, il fut en effet conservé par la librairie Larousse, qui changea plus tard d'avis sur son mérite, car elle le publia le 22 juin 1901, à l'occasion du 86e anniversaire de la bataille de Waterloo, dans la *Revue Universelle,* avec de superbes illustrations, sous le titre : *Le Champ de bataille de Waterloo.*

« Il n'y a pas loin, disait Vallès, de Bruxelles à Mont-Saint-Jean. Tous les matins une voiture s'échappe de la cour d'un hôtel anglais et traverse la ville, chargée de Miss à nez violet et en caracos rouges, de gentlemen à favoris jaunes et en paletot gris, guide en main, lorgnette en sautoir et gibecière en bandoulière. Derrière le postillon, un homme sonne dans une trompette de cuivre un air mélancolique et retentissant; il sonne gravement et croit faire acte de patriotisme en gonflant les joues. C'est avec un geste plein de noblesse qu'il renverse l'instrument et égoutte sur les passants la salive qu'il a crachée dans l'embouchure.

. . . .

« — Je demande où est tombé Cambronne...

« — Là!

« Un champ rouillé, quelques gerbes en tas, un buisson galeux, trois ou quatre coquelicots qui tremblent, — du sang qui est remonté par une tige d'herbe!

« A l'horizon, un moulin qui tourne, une hirondelle qui file au ciel.

« Mon regard va plus loin que le champ de bataille et cherche au loin Napoléon fuyant, le soir, penaud et las, trébuchant sur les pierres, s'empêtrant dans la boue; il glisse sur la bouse de vache amollie par la pluie, il va, l'œil éteint, la tête basse, la botte puante. Il entend au loin le râle du canon et la dernière toux de la fusillade qui meurt. »

Reconnaissons, avec la librairie Larousse, que, comme étude historique et documentaire, l'article de Vallès ne convenait pas à un dictionnaire.

Mais il n'est peut-être pas juste de le considérer comme « un modèle d'insanité, de blague à outrance ».

§

Dans l'**Œuvre,** M. L. Deffoux reproduit une chanson sur la *Grammaire de l'Académie,* composée par M. Maurice Donnay, pour le gala des Etudiants, en mai dernier, avant la publication de ladite grammaire :

Elle peut se chanter, si le cœur vous en dit, sur l'air de la chanson de *Fortunio* (musique d'André Messager) qu'elle pastiche agréablement :

Notre grammaire va paraitre
Ce n'est pas rien.
Mais vous ne devez pas connaître
Le Grammairien!
Nous allons chanter à la ronde
Si vous voulez
Qu'il n'y en a pas deux au monde
D'aussi calés.
Rajeunissant les vieux principes
Il a jeté
Dans votre règle, ô participes
De la clarté.
Mieux que Chapsal ou que Larousse
Ou Vaugelas,
Il nous promène dans la brousse
Des « ne dit's pas! »
C'est un homme extraordinaire
Qu'on fait trimer
Et nous publierons sa Grammaire
Sans le nommer!

Que d'esprit dépensé pour arriver à ne pas dire ce que tout le monde sait aujourd'hui : la Grammaire de l'Académie a pour auteur M. Edouard Maynial, professeur au lycée Henri-IV, agrégé de grammaire, et le seul tort des Quarante fut de reviser et de modifier avec trop de fantaisie le travail de ce technicien...

Au lendemain de la publication des féroces *Observations* de M. Ferdinand Brunot sur la grammaire académique, et lorsqu'on annonce la création d'un *Syndicat de protestation* contre cet ouvrage, le badinage de Maurice Donnay prend un accent que n'avait peut-être pas prévu l'auteur de *L'autre danger.*

§

Ce syndicat de protestation, notre confrère Zadig en annonce la création dans **Candide.** Sous le titre de « Syndicat des mal lotis de la Grammaire de l'Académie Française », il se propose, par toutes voies de droit, de contraindre l'illustre compagnie « à adopter un usage et à s'y tenir ». Et son

premier geste est le projet d'exploit que voici à envoyer à M. le Secrétaire perpétuel :

L'an mil neuf cent trente-deux, et le juillet.

A la requête de MM. , domiciliés à , membres du Syndicat des Mal Lotis de la Grammaire de l'Académie française,

Pour lesquels domicile est élu en mon étude, et en tant que de besoin serait pour les suites d'icelles, en celle de Me , avoué près du Tribunal civil de la Seine, sise à Paris, rue .

J'ai soussigné, signifié, dit et déclaré au sieur Doumic René, pris en sa qualité de secrétaire perpétuel de la deuxième classe de l'Institut, nommée vulgairement Académie française, en son domicile, quai de Conti, n° 17, où étant et parlant à une personne d'âge canonique :

Que le requis ès qualités ne peut ignorer ni disconvenir avoir mis en vente dernièrement, chez l'éditeur Didot Firmin, rue Jacob, un ouvrage annoncé sous le titre : « Grammaire de l'Académie française », comme destiné à fixer, *ne varietur,* le bon usage en matière de langue et d'orthographe française;

Que mes requérants se sont empressés, dès l'apparition dudit ouvrage, de s'en procurer des exemplaires, chez ledit éditeur; les uns brochés, pour le prix de 15 francs, les autres reliés, de cuir factice, pour le prix de 20 francs, mais qu'ils n'ont acquis qu'un navet au lieu du Code grammatical promis; qu'en deux mois, ladite grammaire de l'Académie française a modifié ses règles inflexibles pages 5, 8, 13, 14, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 28, 29, 82, 85, 93, 104, 105, 128, 129, 160, 163, 199, 235...;

Que mes requérants, lésés dans leurs intérêts, sont en droit de demander au requis de leur en restituer le prix; et, à défaut, de demander au Tribunal de prononcer, aux torts et griefs du requis, la résiliation de la vente pour cause de tromperie sur la marchandise vendue, d'obliger la seconde classe de l'Institut, vulgairement appelée Académie française, à choisir un usage grammatical, pour sa grammaire, et à s'y tenir *ne varietur;*

En conséquence, j'ai fait par la présente, sommation au requis d'avoir à reprendre les ouvrages susdits dont je lui ai fait offre réelle, et d'avoir à me rembourser, à moi, huissier, porteur des pièces, ayant charge et pouvoir de donner et de recevoir quittance, la somme de...;

L'avisant que, faute de ce faire, mon requérant l'a assigné à comparaître devant messieurs les présidents et juges composant le Tribunal civil de la Seine, Chambre, aux jour et heure ordinaires des audiences, à la première audience utile pour :

Par ces motifs ci-dessus exposés et déduits, et toutes autres à déduire, exposés en Barre, s'entendre ledit sieur Doumic René, ex-qualité, condamner : 1° à rembourser à mes requérants les sommes des causes dont s'agit; 2° à tels dommages et intérêts qu'il plaira au tribunal arbitrer, en réparation du préjudice matériel et moral subis par le fait du requis; 3° aux entiers dépens, y compris tous droits, doubles droits et amendes à percevoir sur pièces produites; 4° au coût du présent, ci-après liquidé, sous les plus expresses réserves. Afin qu'il n'en ignore, j'ai au susnommé laissé copie du présent, étant en parlant où et comme dessus.

§

Dans les **Nouvelles Littéraires,** M. Francis de Miomandre fait remarquer la différence qui distingue les critiques littéraires d'aujourd'hui de ceux d'hier :

Dois-je dire que les propos de Jules Lemaître et en général des critiques de cette génération apparaissent, en eux-mêmes, comme quelque chose d'insupportable?... Je me rappelle avoir lu ça autrefois, et avoir éprouvé une véritable stupeur de l'opinion que le public en avait. Il trouvait cela ravissant, plein d'esprit. Il ne cachait pas sa joie de voir « éreinter » les choses où la jeunesse recherchait sa raison de s'enthousiasmer et de vivre. Quand on avait pu lui prouver que Mallarmé était à la fois un fou et un mystificateur et Verlaine un ivrogne aux propos lyriques incohérents, il exultait. C'est cela qu'il attendait de ses Aristarques. Il les payait pour ce travail de démolition rassurante. (Rassurante, car toute beauté nouvelle inquiète, et on ne redevient tranquille que si l'on peut se persuader qu'elle n'est qu'une pseudo-beauté.)

Quoi qu'on puisse dire de notre époque (sinistre par tant d'autres côtés) elle a du moins cela pour elle d'avoir fait disparaître cette sorte d'écrivains, d'un pédantisme effroyable sous leur apparente légèreté, et d'une totale malhonnêteté intellectuelle. Grâce à la courtoisie de la nouvelle critique, certaines fausses gloires s'introduisent dans le temple; mais autrefois, il n'y avait que des fausses gloires. Et le talent restait toujours à la porte.

Il serait pourtant à souhaiter que la courtoisie dont parle M. Francis de Miomandre ne fût pas trop indulgente à ces fausses gloires...

P.-P. P.

ART

La Rétrospective d'Edouard Manet : Musée de l'Orangerie. — L'Atelier de Delacroix, 6, rue de Furstenberg. — Exposition Picasso : galerie Georges Petit.

Les rétrospectives d'artistes tels que **Manet** présentent l'immense avantage de réunir leur œuvre, soit de ramener d'Amérique, de Suède, du Japon, des musées et des collections lointaines, des tableaux qu'on ne peut revoir qu'à des occasions solennelles qui en provoquent le rassemblement. Certes il est réconfortant pour l'admiration qu'on porte à l'art français que les grands musées étrangers mettent à leurs cimaises des tableaux de Manet, qu'on sache combien par l'amitié de Max Liebermann et la place qu'il lui aménagea aux grands musées d'Allemagne, l'art de Manet a influé sur l'art allemand; aussi que Boston, Dublin, Berlin, Copenhague, Londres, New-York, Munich et même Tournai, égalent le Louvre en qualité dans leur possession de tableaux de Manet et le dépassent en richesse. La présence nombreuse des Manet hors frontières est un gage et une preuve de notre gloire esthétique, et nulle propagande n'est plus utile que la présence de ces chefs-d'œuvre dans ces musées, mais on ne peut se défendre de regretter l'ancienne indifférence de l'Etat et des collectionneurs notoires qui les ont laissé partir.

Mais à quoi bon! L'état de choses est permanent et de bien longtemps inguérissable qui mesure le prix des commandes au mètre carré, qui mit sur le même pied Aved et Boucher, fit préférer Signol à Corot, mettre en balance Picot et Delacroix. Le plus beau, ce fut l'exil total des Impressionnistes mis en quarantaine par l'Institut si ce n'est la revanche posthume des Impressionnistes à la rétrospective du Salon de cette année. Sommes-nous même en ce moment-ci où les choses se sont si grandement modifiées par la présence aux Beaux-Arts de critiques et de fonctionnaires éclairés et par une certaine amélioration du personnel de l'Institut (sections peinture et musique), que l'on réalise tout à fait le mieux? La critique d'art, même hardie, est-elle certaine d'être sans erreur? Souvent, elle hésite longtemps à reconnaître un maître. Il est absolument certain que dans un désir de vision nouvelle et

son aptitude à le réaliser, l'artiste devance la critique. Il n'est pas moins certain que des artistes dont le public ne voit pas la puissance d'innovation ressemblent pour un certain calme de leur facture à des traditionnistes. Le Musée, pendant un certain temps, eut tort d'ignorer des maîtres maintenant acclamés. Il eut tort aussi d'ignorer des hommes obscurs et de grand talent qu'on a parfois la chance de retrouver au chef-lieu de leur département d'origine. La perfection n'est pas de ce monde, mais le progrès est incontestable. Un phénomène tel que la proscription d'Etat édictée contre l'impressionnisme ne pourrait plus se reproduire. Nous pouvons croire que l'éloignement du Musée des œuvres cubistes n'est point un mal. Pourtant n'a-t-il pas été décidé avec trop de carrure et de décision? Il en faudra tout de même représenter un jour le néant, l'illusion ou, comme pensent ses adeptes, le bienfait. Des critiques pensent que le cubisme a eu une influence. Je ne crois pas; c'est par lui et charriant des erreurs de ses représentants, que l'influence de Seurat se ramifia. Tout de même, s'il n'a pas été harmonieux, il a été nombreux. L'occasion va nous être présentée de le défendre à propos de la grande exposition de Picasso, mais revenons à Manet.

C'est une apparente digression encore de dire que par suite de ces proscriptions, de ces campagnes, mettons de calomnies d'art, ou d'erreurs de bonne foi, représentées par ceux à qui elles sont utiles, les grands peintres parfois ne donnent pas toute leur mesure. C'est démontré pour Corot dont on a refusé d'utiliser les grandes aptitudes décoratives. C'est vrai aussi pour Manet et ses grands émules, refoulés au tableau de chevalet et aux paysages de Paris, d'Ile-de-France, de Bretagne, de Creuse, de Normandie et chassés de la peinture d'histoire et de la peinture murale.

En regardant l'œuvre de Manet, il est impossible de ne pas lire chez ce grand Parisien, lettré, instruit, sensible et d'intelligence générale, un désir de peindre tout son temps et de n'en point négliger les grands faits. Les œuvres de Manet qui voudraient réaliser, à son époque, un aspect nouveau de la peinture d'histoire, ne sont pas nombreuses, mais il y en a, et trois présences justifient notre assertion : *l'Exécution de*

Maximilien, l'Evasion et le *Combat naval.* Qui sait si aux polémiques ardentes, aggressives et applaudies que Manet dut subir, lorsqu'il les montra, nous n'avons pas perdu toute une gamme d'œuvres de cette haute et solide ambition. Sans doute, Manet est un vériste. Il est défendu par les réalistes et lorsque Zola promulgue le credo réaliste de l'Impressionnisme, Manet ne fait pas d'objection publique. Mais Manet est aussi un ami de Baudelaire et de Mallarmé. L'illustration qu'il donne aux œuvres de Mallarmé et d'Edgar Poe n'est point de goût réaliste. Pouvait-il être à la fois le maître du *Linge*, du *Déjeuner*, du *Bar*, du *Jardin des Tuileries* et un peintre très actuel de l'histoire contemporaine? Fatalement, une des tendances d'un artiste l'emporte sur les autres, et c'est cette tendance triomphante qui continue son portrait et le précise, mais ce portrait nêest pas complet si on n'aperçoit pas la bifurcation des routes et si on oublie les sentiers où l'artiste a longuement marché avant de revenir à son grand chemin.

La rétrospective d'Edouard Manet est assez complète. On n'a rien omis de très important. Elle dégage un grand charme de dessin heureux et de couleur franche. Rien de plus émouvant dans leurs gammes diverses qu'Argenteuil et ses canotiers ou Lola de Valence dans la fantaisie stricte de son surgissement. Le portrait de Mallarmé qu'il nous lègue est le plus vivant de ceux qu'on a peints. Il a donné des portraits de femmes au plus beau regard mystérieux, et son petit fifre est un éclat de joie. C'est un maître très complet et comme toujours on s'étonne maintenant que tout le monde ne l'ait pas compris, d'autant qu'on admettait si joyeusement chez de pseudo-classiques ou des hardis très timides, des édulcorations de ses procédés.

§

On ouvre au public, garni de quelques œuvres posthumes, de ses portraits par lui-même, de portraits de poètes de ses amis, par des peintres qui furent aussi ses amis, l'atelier où Delacroix passa ses dernières années. C'est dans un des plus jolis coins du Paris-provincial, un des très rares îlots qui demeurent, en Paris, de silence et de quiétude. C'est rue de

Furstenberg, 6, une maison pittoresque, ou plutôt qui est devenue pittoresque, à force d'avoir apparu dénuée de toute fantaisie, d'être simplement confortable sans le moindre romantisme. Sur la petite place ovale, une maison basse, au porche arrondi, un couloir grisâtre, une pelouse et l'atelier, de façade très simple, avec au fronton des muses. La maison d'à côté, qui, je crois, ne sera pas touchée, complète l'accent de celle de Delacroix, par la présence d'un bel arbre qui lui donne un prolongement de paix et un léger frisson d'été calme. Peut-être quelques-unes des belles toiles d'amis qu'on a pu voir aux murs de cet atelier, aux moments de l'inauguration et qui resteront là jusqu'en fin de juillet, retourneront-elles aux musées qui les ont prêtées et faudra-t-il retourner à Versailles pour y revoir ce magnifique portrait de Baudelaire jeune, par Emile Deroy. En tout cas, c'est une belle occasion de revoir des choses simplement curieuses comme le portrait d'Autran par Jean Bronzet, ou superbes comme le Balzac de Gavarni et le Balzac, également remarquable, de Louis Boulanger, si vivant, si vrai, si plausible dans sa coloration des chairs de la face. Les collectionneurs aussi reprendront leur bien, les toiles d'amis de Delacroix, d'Andrieu et de Poterlet. C'est une belle exposition qui nous permet d'admirer la George Sand de Delacroix et les paysages familiers décrits par lui-même de Frépillon, d'Augerville, Champrosay où il promena tout ce songe épique qui se déroulait en lui, plein de héros et de féeries de vieille Italie et d'Orient saturé de lumières d'or. Cet atelier est celui où il rêva ces deux fresques de Saint-Sulpice, suprême éclat de la peinture romantique, et annonciatrices de l'art ou du moins de la facture impressionniste. Eugène Delacroix étant notre plus grand peintre, cet atelier deviendra lieu de pèlerinage. Il est bien que Maurice Denis et Raymond Escholier l'aient préparé.

§

L'exposition de Pablo Picasso est très importante. L'ampleur entière de la galerie Georges Petit lui suffit à peine et il n'y a pas tout; on voit là tout de suite la preuve, chez Picasso, patient constructeur, d'un don parallèle d'improvisa-

teur heureux. On voit aussi chez lui l'existence double d'un patient observateur de la face humaine et d'un déformateur acharné. La sobriété, le souci d'une synthèse véridique, non seulement plausible, mais acceptable, à tout regard humain, se démontrent dans de belles œuvres. Le portrait de Mme Pablo Picasso est de premier ordre. C'est une présence réelle. L'auteur d'un pareil tableau est de premier ordre. Pourquoi faut-il qu'il se maintienne rarement à cette hauteur! D'autres portraits de femmes, de sa main, sont remarquables. Mais celui-là est le meilleur.

Les grands nus de Picasso sont intéressants, souvent d'une haute simplicité d'allure. Mais il arrive que la coloration en soit trop rosie et aussi qu'ils se boursouflent. Ce n'est point pour donner par la déformation une définition de leur mouvement, puisque ce sont des figures immobiles. On sent que l'auteur explique ces apparences par ce qui lui paraît des nécessités d'harmonie générale. Il n'est pas très persuasif. On regrette l'absence à cette exposition de certains Arlequins de Picasso, si riches de reflets, trop précis peut-être, mais bien de juste indication autour de la forme svelte de la figure très classique. En revanche, des toiles du temps des débuts de Picasso, le marchand de gui, d'une si belle vérité famélique, un petit portrait d'homme et cette stricte image d'un mouvement puissant, la femme à l'éventail.

Ses tableaux cubistes, si l'on met à part quelques mouvements de baigneurs et de baigneuses dont l'intransigeance de lignes ne va pas sans quelque causticité de très médiocre aloi, ses tableaux cubistes, si à les examiner de près on se refuse à en accepter la déformation, ont la qualité, au recul, à l'assez grand recul, d'offrir des arabesques quelquefois délicates, souvent riches. De tous ceux qui l'ont suivi dans son étude de décomposition des mouvements, des formes, des pans colorés, il reste le plus intéressant.

C'est un peintre très fort, très varié, trop varié. Il n'est peut-être pas assez exclusivement peintre. Est-il un grand peintre?... C'est plutôt un peintre très habile et chez qui l'amour de la surprise compte dans l'habileté.

GUSTAVE KAHN.

LINGUISTIQUE

O. Bloch, avec la collaboration de W. von Wartburg : *Dictionnaire étymologique de la langue française;* Presses universitaires. — Ferd. Brunot : *Observations sur la Grammaire de l'Académie française;* Droz, rue de Tournon.

Le **Dictionnaire** de M. Bloch est exclusivement **étymologique;** il vise à donner le pourquoi historique de ce que nos mots ont de plus étranger à la logique déductive, non pas à installer de gauche à droite sur une couverture toutes leurs acceptions. M. Bloch expose une étymologie à merveille; ses articles, aux termes pesés, drus de phonétique sûre et de sémantique sensée, kodaks bien composés, prennent toute la vie du vocabulaire moderne, néologies et caducités, lutte des synonymes avec leurs migrations et leurs flambées de succès, chevauchement des radicaux, influences des suffixes, lointaines traditions, jaillissements populaires, et souvent une atmosphère, les mœurs, sans lesquelles restent obscurs les sens qu'elles ont fait éclore. Trente années de linguistique féconde ont passé depuis le *Dictionnaire général* d'Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, postérieur lui-même d'une trentaine d'années au Littré; je ne puis retracer par quels progrès la science aboutit aujourd'hui au livre de M. Bloch; mais j'en puis condenser la vulgarisation en trois mots : Littré, H. D. T., Bloch, progression ascendante.

Pour écrire ici quelques lignes utiles, vais-je discuter des étymologies? Car je proteste, par exemple, à l'article *Boche,* contre tout autre élément que la simple série *al'mand, alboche, boche,* celui-ci employé dans *tête de Boche,* qui signifie Tête germanique, sans recourir à un **tête de caboche* (Tête de tête?) dont personne n'a rendu témoignage. — Ou bien vais-je chicaner des définitions? Il en est de critiquables, peu nombreuses. *Capon* en 1628, dans Chereau, n'est nullement Flatteur, Hypocrite, Lâche; c'est Coupeur de bourses et Voleur à la détourne. — En 1797, au procès de Babeuf, *arsouiller* n'est pas défini « mener une vie crapuleuse »; le tribunal montre Babeuf embrigadant des hommes pour « tuer », pour « bucher » les « panachés du Luxembourg », les riches, les mouchards, et heureux de trouver pour les remettre « à la besogne » des gens qui se vantent d'avoir déjà

« arsouillé » ; ce mot neuf, le tribunal le classe au « dictionnaire de l'anarchie », il le sent synonyme de Massacrer. — *Bourlinguer* n'est pas « avancer lentement » ; intransitif, c'est Etre secoué, d'où Mener une vie d'aventures; transitif, c'est Secouer; toutefois, l'étymologie de M. Bloch, être secoué comme une boulingue, est à peu près celle que j'ai proposée dans mes *Métaphores occidentales,* être secoué comme un bâtiment qui va à la boulingue. — L'étymologie de *brocanter* par le germanique *brocko,* Morceau, est d'autant plus séduisante qu'elle rend suffisamment compte et oblige de tenir compte du *brocant* de doigt et de la *brocante,* Bague, en jargon, celui-là du XVe siècle, celle-ci de 1628 : le Furetière de 1701 aura trop restreint la définition du brocantage au commerce de tableaux. Mais si je pose *brocant*=*bijou*=Babiole (car je n'adhère pas à l'explication de *bijou* par le breton *bis,* Doigt), me voilà dans les étymologies..

Je crois être plus utile en invitant tous les liseurs à en user avec M. Bloch comme on fit avec Littré, à lui adresser, ou au *Mercure,* les trouvailles de textes antérieurs aux dates connues : on lit, on note, on compulse Littré, H. D. T. et Bloch, c'est le plus joli jeu du monde; mais on ne gagne pas à tous les coups.

C'est par inadvertance qu'*astracan* est ici daté 1895, étant dans le *Supplément* de Littré (1877), et par une faute d'impression que *demi-castor,* Fille légère, est coté fin du XIXe siècle pour fin du XVIIIe. — Puisque le Claquebois soudanien est dénommé d'un composé de *bala,* Piano et *fo,* Frapper, *balafon* est une altération récente d'autant moins honorable qu'il y a une tradition française pour *balafo* : Labat en 1728, l'Académie en 1801, et V. Hugo dans *Notre-Dame de Paris,* II, 3.

Par la formule « fin du XIXe siècle », M. Bloch paraît désigner les années 1885-1900 : il date *bluffer* 1884, et *bluffeur* fin du XIXe s. Signalons que Balzac dans une des *Lettres à l'Etrangère* avait risqué le juxtaposé « bluff-calomnie ». Mais de relever des dates supérieures à celles de notre dictionnaire n'a guère d'intérêt que si le mot risqué a joui d'une destinée sans éclipse. — Telle me paraît avoir été la chance de plusieurs mots antérieurs à 1885. *Bombe,* Noce, est dans le dictionnaire de Rigaud, 1881. — *Clampser,* Mourir, usuel, selon

Chautard, aux gavroches de 1877 sous la forme *cramser,* est, sous la forme *clapser,* dans la *Chanson des Gueux,* 1876. — Sur la boisson dite *champoreau,* le Larchey de 1872 cite un texte des *Commentaires de Loriot* et le Delvau de 1866 l'enregistre déjà. — *Bigoudi* est attesté à Fribourg en 1864. — *Barbaque,* Viande, populaire dès 1877-1880, et sobriquet d'un boucher marron de la Chapelle en 1873 (*Gazette des Tribunaux,* juin), semble s'expliquer au mieux par l'espagnol de Haïti et du Mexique *barbacoa,* Viande boucanée, dont l'anglais a fait *barbecue,* et que nos soldats auraient rapporté du Mexique en 1861-1863. — Dans le Gers en 1863, *jiji,* s. m., Objet de toilette (Moncaut), préfigure le *chichi,* Fanfreluche, que j'entends à Paris en 1898. — *Carcan,* Rosse, se disait dans le Berry avant 1864 et se lit chez Eug. Sue, *Godolphin,* ch. 2. — *Confetti* est bien de la fin du XIXe siècle, mais on peut préciser : 1892, au sens parisien.

Une baroufe était usuel à Brest, 1861; *un baroufe,* à Paris, 1878. — *Chambardement* se lit, en 1856, dans Maynard, *Souvenirs d'un zouave; chamberder* chez Fr. Michel (1856), avec renvoi au *Dict. de Marine à voiles; chamberder* et *chamberdement* sont usuels aux marins, dit La Landelle (1859). J'ignore pourquoi ils plurent aux gens de mer, mais je sais qu'en 1910, des forçats qui s'évadent de Nouméa disent encore de leur bateau, qui roule et qui tangue, qu'il « chamberte ». — Les susdits *Souvenirs d'un zouave* emploient *bazarder,* Vendre, en parlant des trafics des Joyeux et Turcos. — L'école des Arts et Métiers d'Angers nomme la Promenade *ballade* dès 1856-1859. — *Bidoche,* Viande, se lit dans l'*Intérieur des prisons* en 1846; il est quasi certain que l'idée du mot est Viande de *bidet;* car le pays d'origine semble l'Orne, où l'on nomme *bidoche,* en 1826, un Engin de carton à tête de cheval, sur lequel des masques caracolent aux noces après dîner; la Normandie avait aussi, forme plus patoise, *bidoque,* Vieux cheval.

Zola n'est pas, en 1878, le premier témoin pour *se carapater,* que Richepin emploie en 1877, et que Rabasse consigne dans un lexique d'argot communiqué à Larchey en 1876. Pour l'historique, ne pas négliger *se la caratapatter* dans une phrase du *Nain Jaune* que cite Veuillot, *Odeurs* (4e éd.,

1867, p. 350), ni, antérieurement, *s'acapater,* Marcher en se dandinant gauchement, dans le Berry. — Les Goncourt jouissent chez M. Bloch d'un traitement de faveur, comme témoins en 1882 pour *cocasserie,* en 1874 pour *carabiné,* en 1871 pour *chaparder* et *racontar.* Mais *racontar,* escorté de *racontaine,* est dans Delvau, 1867, qui l'attribue à Scholl; Larchey en cite deux textes, de la *Vie Parisienne* (1867), et de P. Véron. — La scie *carabinée,* la muette *carabinée,* le système *carabiné* étaient de l'argot cyrard entre 1849 et 1870, sinon dès 1836. — *Cocasserie* est dans Delvau, 1866, traduit « Saugrenuité »; mais il est aussi dans Vidocq, 1836, traduit « Finesse », avec *cocasse* « Fin ». — *Chaparder,* mot de l'armée d'Afrique, n'a pas dû attendre quarante ans pour sortir de *chapar,* même sens, signalé au lexique de la langue franque de 1830, — surtout quand *bazar* eut engendré *bazarder.*

J'aperçois de nombreux mots datés 1863, c'est-à-dire du tome I de Littré. Mais *colle,* Interrogation, est signalé par Larchey dès ses *Excentricités* de 1858. — *Bolivar* était en 1855 le sobriquet d'un professeur au chapeau grotesque aux Arts et Métiers de Châlons. — *Confiturerie* est dans Boiste, 1843. — *Asticot,* Ver, est, en 1828, dans Vidocq, *Mémoires,* II, 287, 288, et, au sens Vermicelle, dans Vidocq, *Voleurs* (1836). Il sert de sobriquet à Châlons, 1855. — La danse dite *cancan* est mentionnée en des textes de 1836, 1840, 1841, que cite Larchey. — *Casauba,* variante de *casbah,* naturellement connu dès 1830, sert, dès la prise d'Alger, à faire nommer par les Saint-Cyriens *case-au-bas* (entendez *au bas-off*) la Chambre d'adjudant de service au dortoir. — *Banquiste,* chez le Mesière, antérieur à 1824, que j'ai reproduit dans la *Rev. de Philologie franç.,* est traduit par « Opérateur », ce qui équivalait à Saltimbanque. — *Coco,* Tisane de chiendent, réglisse et citron, est dans le *Bas-langage* de d'Hautel, 1808; c'est une plaisanterie sur *coco,* Eau-de-vie, usuel à Paris au XVIIIe s. (P.-J. Leroux), lequel se légitime par le lait de coco dont l'Inde et la Malaisie font une sorte de racki.

Il faut dater certains mots, non de Vidocq, *Voleurs,* 1836 (et non 1837), mais de Vidocq, *Mémoires,* 1828 (tt. I, II), 1829 (tt. III, IV). C'est le cas de *baluchon* (1829) et de *cambrioleur*

(1828). — Ce n'est pas à 1849, mais jusqu'à Vidocq 1836, qu'il faut hausser *chahuter* et *chahuteur*, jusqu'à Vidocq, 1829, *la chahut*, Danse dévergondée; — et jusqu'à Vidocq, 1829 encore, *carotter*, qui vieillit ainsi de 25 ans.

Il faut remonter au-delà de Vidocq pour *arpion*, *boniment* et *cabot* (Chien), tous trois dans le *Vice puni* de 1827; — et pour *camoufler*, Déguiser, car il y a une « Histoire de Camouflet, souverain Potentat d'Equivopolis », in-12, parue en 1751 « à Equivopolis ».

Encore quelques remarques du même genre? *Inconfort*, 1905? « Dans l'inconfort d'un appartement en désordre », Raitif de la Bretonne, *Journal* du 16-8-1896. — *Bagotier*, 1900? est dans Delesalle, 1896. — *Casquer*, XIXe s.; distinguons les deux sens : Tomber dans les pièges est du Vidocq, 1836; Payer ne m'est connu que de 1867, « Casque donc ton pognon », *Almanach du Hanneton*. — *Cocardier*, 1887? textes de la *Vie Parisienne*, 1865, dans Larchey; de Louis Noir, dans Rigaud, 1881; est aussi chez Delvau, 1866. — *Bourrichon*, Tête, 1872? *se charpenter le bourrichon*, Se monter la tête, *Dict. érotique* de Delvau, 1864. — *Chéchia*, 1872? « Le sultan nous a fait cadeau de calottes rouges appelées *chéchias*; ...Si tu pouvais me voir avec mon chéchia,... » Gelé, *Lettres*, 2-3-1855, p. 14; Maynard, *Souv. d'un zouave*, écrit, cinq fois, « cechia », mais féminin. Les zouaves de Lamoricière le surnommaient « le père Chachia ».

Binette, Tête, 1849? est dans le dictionnaire d'argot de Pierre, 1848. — *Caboulot*, 1852? a des chances d'être arrivé à Paris dès 1846 : Delvau dit que c'était l'enseigne d'un cabaret du Boulevard Montparnasse une vingtaine d'années avant 1866, et le mot semble avoir été connu comme nouveau des gadzarts de 1849-1852, à Angers. — *Chuter*, Tomber, 1849? est dans Boiste, 1843. — Ce même Boiste donnant *casuistiquer*, il est étonnant que *casuistique* n'apparaisse qu'en 1849... — *Faire charlemagne*, 1849? « Le jeu est agréable parce qu'on n'est point poli. On s'emporte et on fait charlemagne » Stendhal, 1826. — *Calicot*, Commis prétentieux, 1837? date du *Combat des montagnes* de Scribe, joué aux Variétés en 1815. — *Chic*, Bonne tournure, se disait à Saint-Cyr dès 1808 : « les hommes à chic », les élèves de

seconde année faisant de l'élégance. — *Chiqué,* Bien tourné, 1845? texte de 1841 dans Larchey.

Biniou, mot breton de 1823 emprunté par le français en 1877? Mais il est dans le breton de Grégoire, 1734, et en français, « beniou », dans Cambry, *Voyage,* I, 65 (1799), « biniou », dans Brizeux, *Bretons,* ch. VII, qui ne commet pas le barbarisme de le faire de trois syllabes comme Littré et comme Hugo, *Art d'être grand-père,* II, 2. (La désignation « Breton du Nord » ne signifie rien.) — Chateaubriand n'est pas le premier qui ait anglicisé *châle* en « schall » : en 1794, l'uniforme des élèves de l'Ecole de Mars comporte un « gilet-schall » dessiné par David. — *Angora,* 1803? Je vois « des lapins Angora » volés en novembre 1796, à Arceville (Loiret). — *Bidet* pour ablutions, 1762? figure le 25-8-1751 dans un relevé des dépenses de la Pompadour. — *Bonneteur,* Filou à trois cartes, 1752? apparaît en 1708 (Fr. Michel) en un sens moins net, quelque chose comme Apache, attestation qui a pour effet, et non pas pour vice, de contrecarrer la très suspecte explication « donneur de salutations ». — *Babouche,* 1701? soit, mais : « une espèce de pantoufles, qu'ils nomment *Papouche* », Grelot, *Voyage de Constantinople,* 1680, p. 250.

Pour l'article Chiper : *acciper,* Voler, coté 1808, est déjà dans le sonnet de Lasphrise (1598), étudié au *Mercure* du 15-9-1921. — Pour l'article Cagot : le plus vieux texte de *cacous,* Lépreux, est un Rôle des fouages de 1426, aux diocèses de Léon et Tréguier. — A moins qu'on ait dû purger le texte de Froissart cité par Littré, *en catimini* s'y trouve de deux siècles plus vieux que d'après notre nouveau dictionnaire.

Inversement, quelques mots, moins nombreux, me paraissent indûment haussés jusqu'avant 1901 : *bobard,* que je datais 1908; *combine,* que je n'ai pas lu, ni entendu, avant 1911; *la coco,* Cocaïne, que je n'ai recueilli qu'après 1912.

Me voilà arrivé seulement à la 170ᵉ des 405 pages de ce tome I, et j'ai déjà grand'soif du tome II.

§

Je voyais à la mi-mai chez les libraires et je n'y vois plus

à la mi-juin, certain *Xavier*, ceint d'une bande qui le proclamait « grammaire du grammairien de l'Académie ». Quant à la *Grammaire de l'Académie* tout court, on me dit qu'aucun des Quarante ne veut plus l'avoir faite. *L'Illustration*, qui publia une vue du défilé des acheteurs chez Didot, va certainement prendre une vue du défilé des rendeurs, car il vient de paraître des **Observations** de M. Ferdinand Brunot, où le « loup » académique est méthodiquement pilonné; et, lisant cette diatribe, j'en ai admiré la patience, jusqu'à ce qu'enfin, p. 120, je l'aie vue éclater, en un « Zut pour le Grammairien! » joyeusement scolaire, encore que magistralement enveloppé de papier de soie transparent. Un livret joli; des vues hautes; l'émétique obligatoire, mais agréable, pour les malheureux qui se seraient laissé empoisonner.

GASTON ESNAULT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les Sons du français, la *Grammaire de l'Académie* et les *Observations* de M. Ferdinand Brunot.

Evidemment, on n'attendait pas de notre Secrétaire perpétuel, M. René Doumic, un résumé approprié à notre époque, et aussi succinct fût-il, des 70 pages in-quarto sur la prononciation placées au début de sa Grammaire par son prédécesseur Regnier-Desmarais. Aussi bien ce dernier eût-il été un mauvais modèle, car il était loin d'avoir la finesse d'oreille de son collègue l'abbé de Dangeau, le frère du marquis. Encore ne tombait-il pas dans la confusion mécanique des lettres et des sons que perpétuent nombre de nos manuels, et il n'appelait pas *ou* et *eu* des « sons composés », comme telles de nos grammaires d'aujourd'hui. Encore n'aurait-il pas mis à ses deux traités de la Prononciation et de l'Orthographe, ainsi que viennent de le faire nos académiciens, un titre aussi mêlé que : *Les Sons et les Signes*, en unifiant parmi les « signes » les « lettres », les « mots », les diverses « formations » des mots, « syllabes », « suffixes », « préfixes » et sans distinguer les signes de *typographie* ou *diacritiques* des signes de l'*accent*.

Prenons feuille à feuille cette belle salade.

Une langue se compose de mots...

Telle est la première proposition. Ainsi nous voilà entrés tout de suite dans la terminologie grammaticale proprement dite avant de connaître les éléments du langage. Ce n'est qu'après que le mot nous est dit un « signe » représentatif

...par le moyen d'un son ou d'un groupe de sons.
On distingue deux sortes de sons : les VOYELLES et les CONSONNES.

Pas de nomenclature de l'alphabet. L'alphabet, par sa nature initiale toute phonétique et par son utilisation graphique aujourd'hui prédominante, n'aurait-il pas dû donner lieu à cette capitale distinction pour l'éclaircissement ultérieur du mot parlé et du mot écrit, notamment de leurs syllabes?

Quant aux dénominations de *voyelle* et de *consonne* dont l'emploi traditionnel ne peut être évité, il ne fallait s'en servir (tout son du langage étant plus ou moins *voix*) qu'après avoir bien dégagé la nature en elle-même des sons français, leur émission plus ou moins *sonore*. La séparation absolue des consonnes et des voyelles entretient cette idée fausse que les premières ne sonnent qu'avec les secondes, conformément à l'étymologie du mot. Rien organiquement de plus inexact. Cela ne paraît tel à l'oreille inconsciente et peu exercée que par le rôle supérieur accordé au *chant* du timbre en français comme dans toutes les langues indo-européennes. Mais acceptons la séparation.

Une voyelle est un son produit par l'air qui, sortant du larynx, fait vibrer les cordes vocales et s'échappe librement de la bouche. Autant il y a de positions différentes des lèvres et de la langue dans cette émission, autant il y a de voyelles. On en compte ordinairement seize principales.

Par « librement », il y a contradiction entre la première phrase et la seconde. La première phrase masque mal la vieille erreur de croire qu'une voyelle n'est pas articulée, qu'elle sort de la « voix » n'importe comment, rien qu'en ouvrant la bouche, — cause essentielle de toutes les mauvaises prononciations. Les « positions différentes » mentionnées ensuite montrent bien que chaque voyelle répond à une arti-

culation qui lui est propre. Mais comme le remarque M. Ferdinand Brunot, les divers écartements de la mâchoire sont aussi importants, ainsi que la manière de rapprocher plus ou moins les dents, de gonfler ou de tendre les joues, c'est-à-dire d'amplifier ou de resserrer le *résonateur* intérieur de la bouche dont la dimension (autant que la forme) commande la hauteur grave ou aiguë des voyelles, selon la loi organique et acoustique bien connue.

« Autant de positions... autant de voyelles. » Seraient-elles donc infinies? Raison que se donnent nos incorrigibles graphistes pour trouver inutile d'en compter plus de sept : *a, e, i, o, u, ou, eu,* Rendons grâce à l'Académie d'en retenir « seize principales »; mais plaignons le lecteur de les voir énumérées comme suit :

Si le son est émis uniquement par la bouche, on a les voyelles dites ORALES : **a** *ouvert,* **a** *fermé,* **e** *ouvert,* **e** *fermé,* **i**, **o** *ouvert,* **o** *fermé,* **ou**, **u**, **eu** *ouvert,* **eu** *fermé,* **e** *dit muet* [...].

Si le son est émis à la fois par la bouche et par le nez, on a les voyelles dites NASALES *qu'on prononce dans les mots comme* **an, vin, on, un.**

Pourquoi les nasales ont-elles seules le privilège d'être rendues sensibles par des exemples? Si l'on demandait à messieurs les Académiciens le son d'un *a* ouvert ou le son d'un *o* fermé sans l'émettre dans un mot, combien d'entre eux s'en tireraient-ils? Et, d'abord, à quoi répondent exactement ces qualificatifs d'*ouvert* et de *fermé* qui se rapportent à une classification physiologique? Est-ce à l' « ouverture » seulement des lèvres ou à celle de tout le résonateur buccal? S'il est évident que l'*è* de *père* est à la fois par l'ouverture des lèvres et par l'ampleur du résonateur plus ouvert que l'*é* de *péril,* quel est le plus ouvert de l'*a* de *pâte* ou de l'*a* de *part?* C'est l'exacte confrontation du résultat acoustique à l'émission organique qui nous indiquera la réalité. Une pure oreille française, à l'acuité plus élevée de l'*a* de *part,* reconnaîtra tout de suite une émission *juste;* l'*a* de *pâte* étant plus *grave* sera donc l'*a ouvert,* le résonateur étant alors plus grand. Aussi convient-il de ne pas disjoindre l'échelle acoutisque des voyelles de leur échelle

physiologique; la caractéristique de la hauteur seule est même préférable pour qu'on soit mieux compris sans explication, tel l'*o* « aigu » de *port* de l'*o* « grave » de *pot,* ou l'*eu* « grave » de *peur* de l'*eu* « aigu » de *peu.* Voilà ce qu'il n'est pas permis d'ignorer depuis les précisions de la phonétique expérimentale, et voilà ce dont l'Académie, dans sa *Grammaire,* devait tenir compte. Néanmoins, constatons-en pour elle la difficulté, car la plupart des philologues et phonéticiens eux-mêmes continuent à user de la classification du *Dictionnaire général* d'Hatzfeld et Darmesteter où l'*a* de *part* est marqué « ouvert » et l'*a* de *pâte* « fermé ». En effet, la série des onze voyelles *orales* y est inscrite dans l'ordre illogique suivant :

p*ou*lpe, p*o*rt, p*o*t, p*a*rt, p*â*te, p*è*re, p*é*ril, p*i*pe

Alors que d'*ou* à *i,* et d'*eu* à *u,* elles répondent, de la plus grave à la plus aiguë, à l'échelle ci-dessous :

p*ou*lpe, p*o*t, p*o*rt, p*â*te, p*a*rt, p*è*re, p*é*ril, p*i*pe,
p*eu*r, peur*eu*x, p*u*lpe

Mais ces onze voyelles qui, avec les quatre nasales, font les quinze retenues par l'Académie (la seizième, l'*e* dit muet (*petit*) appartenant à la famille des *peu,* ne doit être distincte que si les autres intermédiaires le sont), tout au plus *élémentaires,* ne sauraient être qualifiées de « principales ».

M. Ferdinand Brunot a beau jeu de remarquer sur ce point :

L'Académie ne connait vraisemblablement aucune différence entre l'*i* de *épi* et celui de *épie* entre l'*u* de *ému* et celui de *mufle.* Il n'y a pour elle que deux *e : né, père.* On voudrait entendre prononcer par Le Chancelier : *été.* N'y aurait-il pas dans la première syllabe de ce mot un *e* qui n'est pas le même que celui de la seconde en dépit de l'accent. L'*e d'hirondelle* est-il d'autre part identique à celui de *père* ou de *fête?* (Mais celui de *fête* n'est pas davantage celui de *père,* ce que la rédaction de M. Brunot ne marque pas assez). — On méconnaît ici toute une science, la phonétique à laquelle un Français, l'abbé Rousselot a donné un fondement expérimental.

Certes! Hélas! les Académiciens ne sont pas les seuls. Un

des premiers mérites de mon cher vieux maître fut, en effet, d'avoir démontré, et l'existence de sons intermédiaires entre les onze voyelles adoptées par la philologie historique au XIXe siècle, et la nécessité de les reconnaître dans les analyses les plus simples, soit historiques pour isoler tous les sons de leur enchaînement à travers les siècles, soit descriptives pour enseigner le français d'aujourd'hui. Non seulement la phonétique historique use toujours, sans tenir compte des *moyennes*, des seules onze voyelles dans l'ordre faux que nous avons dénoncé, mais la phonétique descriptive, sous prétexte de simplification, s'en contente et contribue ainsi à faire perdre les exactes nuances du français.

Je ne serai donc plus d'accord avec M. Brunot, lorsque, critiquant avec raison l'incroyable phrase où l'Académie rappelle l'insuffisance de notre alphabet pour la transcription des sons,

(« *On a du recourir à des combinaisons de signes, telles que* AI, EU, OEU, AU, etc... »)

il dit d'abord :

En ce qui concerne les sons *ai* (è), *eu* (e), *au* (o) on avait tout ce qu'il fallait pour les écrire.

Comment le seul signe *è* nous permet-il de figurer tous les timbres de la même famille, alors que déjà Boulliette, au XVIIIe siècle, enseignait aux enfants à distinguer dans l'*è* ouvert NEUF timbres différents? L'indigence de notre graphisme nous empêche de savoir lire et reconnaître nos plus indispensables variétés phonétiques? Les richesses du français parlé n'ont-elles pas été taries pour une grande part depuis que la vue supplante l'ouïe dans leur transmission? D'un autre côté, une simplification trop grande de l'écriture phonétique n'est-elle pas précisément une erreur parce qu'elle ramène les sons du langage à des types trop restreints? L'Abbé Rousselot ayant démontré d'ailleurs que trois timbres d'une même famille ne suffisent point, ne faut-il pas plusieurs indices de l'*a* pour ne pas perdre la finesse incomparable en français des cinq types, du plus grave au plus aigu ou du plus ouvert au plus fermé, dans :

p*â*te, p*a*s, p*a*tin, p*a*tte, p*a*rt?

En échange, on ne saurait trop reproduire des *Observations* de M. Brunot le paragraphe suivant :

Quelle stupéfiante ignorance dans ces quelques lignes! *Au* aurait été inventé pour remplacer *o!* L'Académie ne sait-elle pas qu'on a pendant des siècles prononcé *a-u, a-o* en diphtongues, et que *ai* n'est pas le substitut de *e* dans *lait*, mais l'ancienne diphtongue qui sonnait *aï*, qui a été conservée dans l'écriture, quoiqu'elle soit réduite à la voyelle *è?*

§

Lorsque ces messieurs de l'Académie abordent les consonnes, ils ne sont pas moins incertains et décevants. Mais M. Brunot attaque les premiers mots de leur définition,

« *Une consonne est un son produit par l'air...* »

sur un point qui doit nous arrêter, car il est un des plus mal élucidé de la phonétique. M. Brunot écrit :

On s'accordait à reconnaître dans les consonnes des *bruits* et non des sons. « Nous avons changé tout cela », comme dit Sganarelle, devenu académicien.

Le trait est excessif et peu justifié. L'habitude de distinguer le *bruit* du *son* vient d'anciennes théories acoustiques trop absolues. Pour que le mouvement sonore prît la valeur d'un son, il devait rigoureusement dépendre d'une vibration à forme périodique régulière et aux périodes également divisibles entre elles. N'était pas élevée à la dignité de *son* l'onde sonore dont les périodes et harmoniques ne vibraient pas en des rapports simples, celle qui semblait échapper au classement d'une *note* déterminée. Il y avait les réguliers, les conformistes du gouvernement sonore et les non-conformistes, les irréguliers impitoyablement rejetés des cadres. La consonne était abandonnée parmi cette troupe indésirable. La voyelle seule pouvait la ramener à l'harmonie, à l'ordre. Sonnait-elle même toujours, la pauvre consonne? Pouvait-on lui donner le nom d'une note? Etait-elle autre chose que le claquement d'un clapet, le grincement d'une scie, un soupir, un chuchotement sans forme audible nette? Autant d'éléments incongrus, hors de la communauté, hors de l'ordon-

nance établie une fois pour toutes. Voilà qui était bien fâcheux pour les langues sémitiques!...

Eh bien non, tout est son! Certains plus complexes que d'autres, voilà tout! D'une adaptation plus difficile. Même la division des consonnes en *sourdes* et en *sonores* est arbitraire, autant que celle des voyelles et des consonnes. Les tracés enregistrés de la parole sont bien instructifs à cet égard. Les vibrantes et les continues ne sont pas les seules à témoigner de vibrations, celles-ci parfaitement homogènes distinctes de la vocale; le *t*, l'*f*, le *p*, consonnes les plus éloignées de la collaboration du larynx, peuvent présenter des sonorités manifestes. En réalité, le moindre souffle, la moindre percussion a sa sonorité caractéristique, un timbre net, et n'importe quel langage l'utilise comme tel, ainsi que nos compositeurs du soi-disant « bruit », mis naguère au ban de la société musicale. A observer seulement qu'on ne doit pas laisser le complexe envahir, recouvrir le simple, et l'avantage harmonique est évidemment aux langues qui, comme le français, ne froissent point, ne brutalisent pas leur trame aérienne, tout en ne la libérant pas trop à la manière des Italiens ou des oiseaux.

Lorsque l'Abbé Rousselot mourut au commencement de son année professorale 1924-1925, il avait arrêté le sujet de son cours. Je l'avais poussé vivement à traiter des rythmes naturels au langage, si mal connus encore, qui sont à la source de tant d'évolutions phonétiques et autres. « Je vous vois venir..., me dit-il; mais attendons... Il faut me débarrasser d'abord des consonnes. » Et c'est leur *timbre*, leur rôle par conséquent *en tant que sons*, dont il avait commencé l'étude dans ses *Principes*, qu'il choisit pour sujet.

Donc, dit la *Grammaire de l'Académie :*

Une consonne est un son produit par l'air qui, sortant du larynx, tantôt fait vibrer, tantôt ne fait pas vibrer les cordes vocales et qui, pour s'échapper de la bouche, rompt un obstacle. Cet obstacle est soit la fermeture des lèvres, soit l'appui de la langue contre les lèvres ou les dents ou le palais. Les sons produits ainsi sont : P, B, M, F, V, T, D, N, S *dure,* S *douce,* L, R, K, G, CH, J, OU *consonne dans* ROUET, U *consonne dans* LUI, *le son nommé* YOD *qui est noté, tantôt par* I (PIED), *tantôt par* Y (PAYER) *et* N

mouillée notée par GN. *Outre* N *mouillée, le français a possédé jusqu'au* XIXe *siècle une* L *mouillée notée par* IL *et* ILL. *Mais aujourd'hui* FILLE *se prononce* FIYE *par un yod.*

M. Ferdinand Brunot écrit en marge :

Les consonnes « rompent l'obstacle » comme certains pneus le boivent. Mais quand il n'y a pas d'obstacle? Ainsi *r, s, ch?* Ne sont-ce pas là des consonnes? Parmi ces sons qui « rompent l'obstacle », l'Académie compte même *s* douce, vulgairement appelée *z*. Pour elle, *k, g, ch, j* sont de même nature, toutes explosives!

En effet! Du moment que l'Académie entrait dans le classement physiologique, pourquoi n'avoir pas distingué chaque consonne selon sa nature? C'est évidemment par suite de ce détestable esprit de simplification qui engendre au hasard les suppressions les moins légitimes. Par exemple, il nous avait été parlé des voyelles nasales, mais les consonnes nasales *m, n, gn* sont mêlées aux autres. Puis, si « la consonne est un son produit par l'air », même en « ne faisant pas vibrer les cordes vocales » (ce qui est juste, mais ce que la phrase d'ailleurs de ces messieurs n'a pas voulu dire, puisque plus loin elle retient sans restriction la division en *sourdes* et *sonores*), il est oublié que c'est la manière dont « l'air » s'échappe qui importe avant tout. Or ce qu'on ne sait pas, ce qu'on ne prend pas la peine de savoir, c'est que l'air ou le son d'une consonne dépend d'une *région* articulatoire, quels que soient les organes en jeu et la place qu'ils touchent, tandis que la voyelle est le fait d'un *point* articulatoire, point extrêmement précis et délicat.

Quand nos Académiciens entrent dans le détail, leurs bévues se multiplient, et M. Brunot ne les enregistre pas toutes. Ils sont tellement distraits ou négligents, quand ils ne sont pas ignorants, qu'ils en arrivent à une définition comme celle-ci :

Une voyelle, soit seule, soit combinée avec une ou plusieurs consonnes, forme ce qu'on appelle des SYLLABES.

Mais non, dit M. Brunot, en les ramenant à l'évidence :

Une voyelle, dans ces conditions, forme *une* syllabe.

Inutile de continuer. Finissons seulement par cette phrase que j'ai soumise à l'entendement d'une douzaine de per-

sonnes dont aucune n'a pu m'expliquer ce que M. Brunot a paru comprendre, tout en y relevant l'erreur coutumière :

La liaison consiste à faire entendre tout entière la consonne finale d'un mot devant le mot qui le suit.

Que peut bien vouloir dire « tout entière »? M. Brunot suppose que cela signifie le maintien « entier » pour la consonne de sa nature. Mais de deux choses l'une : ou la liaison la conserve telle qu'elle est, et comment alors ne serait-elle pas « entière »? Ou la liaison en fait entendre une autre, et comment quoi que ce soit peut-il rester de celle qui est marquée?

M. Brunot souligne :

Dans les *hommes*, *s* ne s'articule pas « tout entier » puisqu'on prononce *les hommes* par un *z*. Il n'y a donc pas liaison?

Et dans un *grand homme*, *d* est plus qu' « entier », puisqu'il passe à la forte *t : Un grant homme*. Que devient la règle?

Jusqu'aux *Observations* de M. Brunot, les nombreuses critiques méritées par le manuel de l'Académie n'avaient pas été arrêtées sur ces premières pages qui, comme dans toutes les grammaires, sont réservées aux conditions fondamentales de la langue parlée (1). Depuis qu'au commencement du XIX[e] siècle, la langue écrite est la seule à laquelle on donne de l'importance, ces premières pages, aussi rudimentaires qu'elles soient, sur la phonétique du français, sont regardées comme négligeables. Il est convenu que les Français n'en ont pas besoin parce qu'ils apprennent l'articulation et la prononciation de leur langue depuis leur naissance dans la pratique instinctive de la famille et du milieu. Outre qu'une grammaire est aussi faite pour les étrangers et que tous les Français ne sont pas de l'Ile-de-France, seul berceau authen-

(1) Ces lignes étaient écrites, lorsque parut, de M. Baudry de Saunier : *Gaîtés et Tristesses de la Grammaire de l'Académie française*. Il était impossible que l'auteur ne se rencontrât point avec nombre de critiques sur les bévues les plus voyantes de l'Académie; mais en ce qui concerne la phonétique, les affirmations gratuites de son ignorance dépassent toute borne. Citons simplement cette phrase (p. 123) : « Il n'y a qu'UNE SEULE SORTE DE SONS, la *voyelle*, de cinq timbres fondamentaux différents ». Et les petites capitales sont de l'auteur. MM. les Académistes pourront s'amuser à rebondir sur ce tremplin.

tique de leur langage, la perte d'un enseignement phonétique depuis les classes enfantines jusqu'aux supérieures empêche non seulement de corriger les défauts de langue et les vices proprement dits d'articulation, mais de purifier des prononciations mauvaises qui, dans la meilleure société parisienne, contaminée par les pires transvasions, sont de plus en plus détestables. Les diseurs, les chanteurs, les compositeurs ne savent rien des conditions phonétiques de leur art. L'oreille des poètes, surtout dans les nouvelles générations, est devenue d'une telle barbarie qu'elle est même incapable de discerner ce qui est harmonieux de ce qui ne l'est pas. Enfin les moyens mécaniques de transmissions sonores achèvent de standardiser dans un grossissement uniforme l'ancien parler de France dont les nuances étaient si précises et si fines qu'elles permettaient à l'ouïe seule de reconnaître des changements grammaticaux, tel que le pluriel du singulier.

C'est le moment qu'a choisi l'Académie française pour ânonner sur des matières que la pédagogie avait aussi admirablement débrouillées que la physiologie, l'acoustique et l'histoire, au fur et à mesure, depuis un siècle, qu'elles étaient méconnues davantage de nos professeurs des classes primaires et secondaires, ou même des techniques de nos conservatoires spéciaux. Elle a préféré compromettre sa renommée dans une grossière entreprise de librairie dont, paraît-il, elle se montre enchantée, plutôt que de contribuer au redressement d'études dont la superficialité égale les erreurs de direction. Plaignons-nous d'abord, puis plaignons-la. Mais qu'elle ne s'imagine point qu'elle ait accompli le vœu de Fénelon après une carence de deux siècles. « *Brevis esse laboro, obscurus fio...* », disait le savant Huet, tandis que l'admirable précepteur du duc de Bourgogne écrivait sa fameuse *Lettre à l'Académie*; « il vaut mieux pécher en répétitions superflues qu'en retranchant rien de celles qui sont nécessaires pour la parfaite intelligence. Autrement, on redouble les difficultés, et l'on ajoute à celles qui sont inséparables de la Grammaire la méthode mal entendue des Grammairiens ».

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Gundolf : *Gœthe*, traduit de l'allemand par Jean Chuzeville, Grasset. — Gœthe : *Clavigo ou la sœur de Beaumarchais*, version française par Gabriel Boissy et Eberhard Nebelthau, précédée d'une préface de André-François Poncet, Grasset. — Les fêtes de Gœthe à Strasbourg et à Sesenheim.

Le livre de Gundolf sur **Gœthe,** dont les éditions Bernard Grasset présentent au lecteur français une traduction due aux soins de M. Jean Chuzeville, a été naguère un des grands événements de l'histoire littéraire en Allemagne dans ces vingt dernières années. Publié en pleine guerre, en 1916, il a, dès son apparition, trouvé auprès du public allemand un succès retentissant. Ce qui faisait l'originalité incomparable de ce livre, c'est qu'il marquait dans la critique, si l'on peut dire, un « niveau » qui n'avait pas encore été atteint et qu'il inaugurait un « style » nouveau de l'histoire littéraire. Tout au moins, il rompait ouvertement avec la méthode érudite de cette vieille « philologie gœthéenne », laquelle prétendait expliquer « historiquement » la genèse de Gœthe, en remontant aux sources dont le poète s'était inspiré, en explorant l'époque et le milieu où son génie s'était formé, en exhumant tous les documents biographiques et tous les renseignements historiques qui constituaient comme les matériaux dont son œuvre s'était étoffée. Bref, cette méthode, aujourd'hui classée désuète, tendait à une continuelle confrontation des textes avec une soi-disant « réalité historique » à laquelle ils servaient d'expression, ou avec une « vérité » extérieure à l'œuvre, dont ils étaient justiciables. Gundolf, lui, s'était formé à une tout autre école. Il s'était mis à l'école même du génie créateur que représentait alors en Allemagne le poète Stefan George, et de l'initiation directe à cette activité artistique, la plus lucide et la plus intransigeante dans ses exigences qui ait jamais existé, il a voulu tirer une formule toute nouvelle d'histoire littéraire. On sait avec quel soin jaloux Stefan George a toujours caché aux regards indiscrets du public sa vie privée et le laboratoire secret de sa production. C'est que l'œuvre poétique n'est pas pour lui de la « littérature », c'est-à-dire un simple moyen d'expression littéraire au service d'une sensibilité

individuelle ou d'une réalité extérieure; elle porte en elle-même sa fin suprême ou, plus exactement, elle réalise le miracle d'une véritable Incarnation de l'Idée, à la fois vie humaine et mythe poétique; elle manifeste la Présence, à la fois corporelle et symbolique, d'une Essence éternelle, située en dehors de la division et du changement.

Voilà l'intuition « géorgienne » que nous trouvons à l'origine du *Gœthe* de Gundolf, et l'auteur a fait la théorie de cette méthode nouvelle dans l'Introduction célèbre placée en tête de son livre. C'est la formule d'un style nouveau, le style de la biographie dite « monumentale », c'est-à-dire symboliste et platonicienne, très différente de la biographie « vieux style » qui n'apportait guère à l'étude de l'œuvre qu'un cadre chronologique et des commentaires tout érudits, non moins différente aussi de ces biographies dites « romancées » qui sacrifient résolument l'œuvre à l'homme, c'est-à-dire au profit d'une curiosité psychologique très humaine, passablement frivole et profane. De même que le néophyte, au moment de recevoir l'ordination, dépouille la personnalité qu'il représentait jusqu'alors dans le « siècle », pareillement le poète consacré dépouille son moi profane et imparfait pour se fondre de plus en plus dans ce moule sacré dont il est le dépositaire et où se concentre l'unité de sa vie et se transfigure son effort terrestre. Or il est bien certain que pareille conception convenait à merveille à Gœthe, à tout le moins au Gœthe du « second Faust », qu'accueillent à la fin les archanges glorieux, aux sons des chœurs mystiques : « Tout ce qui passe — n'est que Symbole. — Tout l'Imparfait — ici trouve son achèvement. » Et c'était vraiment une entreprise de grand style que de ramener la multiplicité déconcertante de cette personnalité et les commentaires innombrables qu'elle a suscités à cet effort unique, à cette activité formatrice centrale, en anticipant, dès le début, la Vision finale où elle s'achèvera et se totalisera, et en nous faisant assister à son déroulement *sub specie aeterni*.

Le livre de Gundolf répond-il entièrement à ce dessein grandiose? Avouons qu'il est parfois d'une lecture ardue et fatigante. M. Chuzeville s'est acquitté de son office de tra-

ducteur avec un rare talent et une entente merveilleuse de toutes les nuances de l'original. Il ne cache d'ailleurs point les difficultés qu'il a dû vaincre, difficultés de syntaxe, de vocabulaire et de style, afin de rendre, dit-il, « cette version aussi claire, aussi aisée que possible ». Ajoutons qu'il se rencontre chez Gundolf un abus de la terminologie et de la schématisation philosophiques, un échafaudage artificieux de concepts, cette sorte d' « inflation » spéculative où ne se complaît que trop la critique littéraire allemande d'aujourd'hui, mais qui répugne à nos habitudes de pensée françaises et qui eût médiocrement plu à Gœthe, lequel s'exprimait en un langage si concret, si plastique, si adéquat à son objet. Gundolf fait de Gœthe une entité toute métaphysique, une sorte de catégorie *a priori*. Mais il ne faut pas que cette machinerie philosophique et cette mythologie d'abstractions nous détournent d'écouter et de méditer la leçon substantielle qu'elles recouvrent et où il faut reconnaître le plus puissant effort de synthèse qui ait été jamais tenté pour formuler du dedans la Totalité gœthéenne. Souhaitons que ce premier volume, qui représente un tiers du livre de Gundolf et qui mène Gœthe jusqu'à son installation à Weimar, soit bientôt suivi des deux autres volumes qu'il nous promet et nous fait espérer.

La récente traduction française du **Clavigo** de Gœthe par MM. Boissy et Nebelthau est une œuvre de circonstance. M. Boissy lui-même nous l'avoue, lorsqu'il expose, dans un avant-propos, les raisons qui lui ont fait choisir de préférence, à l'occasion du centenaire du poète, cette œuvre de jeunesse de Gœthe où il trouve fixé, en un de ses aspects multiples, « l'éternel dissentiment qui dresse encore aujourd'hui l'Allemagne contre la France », ou, plus exactement, où s'oppose déjà le dynamisme fiévreux et immoraliste de la première à l'ordre statique de l'autre, ordre fondé sur l'équilibre entre la raison et l'instinct et sur les vertus traditionnelles de la morale humaine. Par un décalage habile, M. Boissy s'efforce de déplacer ainsi le sens profond de ce drame. L'intérêt capital de la pièce, selon lui, ne doit plus aller au drame d'amour, c'est-à-dire à l'histoire romanesque et anecdotique d'une trahison d'amour, et à la peinture que

Gœthe nous fait, à cette occasion, des angoisses, des revirements et des remords de Clavigo, du séducteur ambitieux et infidèle, et des souffrances de la femme trahie et abandonnée, de la malheureuse sœur de Beaumarchais. Cette histoire d'amour ne sert que de prétexte à un conflit plus intime, dessiné à l'arrière-plan, et qui se révèle dans l'antagonisme entre l'ami et le conseiller de Clavigo, Carlos, premier représentant de l'Immoralisme nietzschéen et de sa Volonté de Puissance, d'une part, et d'autre part l'écrivain français Beaumarchais, vengeur de sa sœur outragée et représentant de la morale bourgeoise traditionnelle. Pour mieux mettre en lumière cette opposition, les traducteurs n'ont pas hésité à ajouter, de leur propre cru, toute une dernière scène, une sorte de rallonge au drame de Gœthe, où, sous la forme d'une discussion passionnée, nous voyons s'affronter, devant les corps inanimés des deux amants, les deux protagonistes secrets, Carlos et Beaumarchais, et où est exposée la moralité de la pièce. Ecoutez ce cliquetis de répliques :

Beaumarchais. — Quel langage est-ce là?

Carlos. — Le langage d'un homme.

Beaumarchais. — D'un barbare.

Carlos (secoue la tête avec un sourire supérieur). — Craignez d'appeler « barbare » ce que vous ne comprenez pas encore. Les temps vont venir qui effaceront ces niaiseries populaires...

M. Boissy a qualifié lui-même d' « attentat » cette audacieuse interpolation. Incontestablement, du point de vue d'une critique strictement « philologique », le procédé ne saurait se défendre. C'est en somme la conclusion où aboutit M. François-Poncet, de qui l'Introduction, si lucide, si mesurée, nous apporte une analyse extrêmement fouillée de cette œuvre trop dédaignée de Gœthe, et s'attache surtout à nous faire entendre l'émouvante « confession lyrique qui monte jusqu'à nous à travers les aspects démodés du drame ». L' « attentat » des traducteurs peut-il du moins se justifier si l'on se place au point de vue du respect dû à la pensée profonde du drame? A coup sûr ce Carlos n'est pas, dans la pensée de Gœthe, un scélérat ou un intrigant de bas étage. Son amoralisme hautement proclamé exprime bien cette conception nouvelle du génie, avec les droits supérieurs

qu'il s'arroge, où il faut reconnaître un des motifs favoris de la génération du « *Sturm und Drang* » en Allemagne. Mais c'est singulièrement outrepasser l'intention du poète que d'énoncer, à la manière d'une « thèse » radicale et agressive, ce qui, chez Gœthe, ne se pose qu'à l'état de « problème » douloureux et angoissant. Car Gœthe est loin de faire sien cet amoralisme de qui les prétentions outrancières étaient aux antipodes de son tempérament conciliant, de sa sensibilité profondément humaine, et aux antipodes aussi de cette sagesse de vie très humaine, laquelle puisera de plus en plus son inspiration dans le sentiment douloureux de ses propres limites, de ses insuffisances, de ses erreurs et de ses fautes, plutôt que dans les affirmations provocantes d'une surhumanité héroïque ou diabolique. A coup sûr Méphistophélès joue son rôle dans le plan éducatif divin. Mais il inspire à Faust jusqu'au bout une insurmontable horreur. Il reste un « fils des Ténèbres », exclu de l'ordre lumineux et divin, exclu des hiérarchies célestes. C'est cette exclusion sévère et irréductible que prononce contre lui, dans le prologue au ciel, le Seigneur, lorsque, se détournant du Malin, il s'adresse en ces termes aux phalanges célestes : « Mais vous, *vrais* fils de la divinité... »

J'aurais voulu, pour terminer, pouvoir retracer en une esquisse rapide les belles fêtes célébrées à Strasbourg à l'occasion du centenaire de la mort de Gœthe. — Ce fut d'abord, le 22 mars, la cérémonie commémorative devant le buste de Gœthe, dans les jardins de l'Université, avec le discours d'une sagesse si souriante et d'une si ferme élévation de pensée, de M. le Recteur Dresch, un de nos éminents germanistes français. En même temps, au théâtre municipal de Strasbourg, grâce à l'initiative énergique et éclairée du nouveau directeur M. Pfrimmer, professeur alsacien et agrégé de l'Université française, toute une partie du répertoire dramatique de Gœthe a été ressuscitée : *Götz von Berlichingen*, *les Complices*, *Iphigénie*, et, pour finir, cette mémorable représentation de *Faust* où l'on vit, dans les deux rôles principaux, les plus célèbres interprètes allemands de Faust et de Méphistophélès, Moïssy et Bassermann. Evocations d'une intensité inouïe, où les personnages de Gœthe, dépouillés de

leur masque traditionnel, surgirent en une vision entièrement neuve, dans cette atmosphère épurée de haute spiritualité qui est l'atmosphère gœthéenne où n'atteignent au théâtre, qu'à des heures exceptionnelles, de rares artistes. — Le 18 mai, dans le décor du merveilleux château de Rohan et à l'ombre de la cathédrale tutélaire, fut inaugurée l'Exposition Gœthe, organisée par la bibliothèque nationale et universitaire et les musées de la ville de Strasbourg. Ici se trouvaient rassemblés les souvenirs — manuscrits, lettres autographes, éditions rares, portraits, gravures, tableaux, etc., — où revit toute l'Alsace du temps de Gœthe. Après cette inauguration commencèrent seulement les véritables fêtes, organisées par l'Université. Quatre grandes conférences publiques ont été données dans la grande salle du Palais universitaire devant un auditoire exceptionnellement nombreux et recueilli. Le vendredi 20 mai, M. Spenlé, professeur à l'Université de Strasbourg, a pris pour thème : « Gœthe, Nietzsche et l'Allemagne d'aujourd'hui ». Le samedi 21 mai, M. Henri Lichtenberger, professeur à la Sorbonne, a traité de « l'idée de Faust ». Le lundi 23, M. Loiseau, professeur à l'Université de Toulouse, a exposé « la morale de Gœthe ». Le mardi 24, M. Vermeil, professeur à l'Université de Strasbourg, a parlé du « Salut individuel et de l'Ordre social dans l'œuvre de Gœthe ». Entendre parler de *Gœthe* dans l'amphithéâtre *Pasteur!* Quel admirable rapprochement évoquent ces deux noms ainsi associés! Quelle rencontre imprévue de deux des plus grands génies de l'humanité! — Enfin, au Palais des Fêtes, une série d'auditions musicales a été organisée. L'orchestre municipal de Strasbourg, renforcé par le chœur de Saint-Guillaume, a exécuté quelques grandes compositions symphoniques consacrées au poète, entre autres le Faust de Liszt, celui de Berlioz, celui de Schumann.

Mais le « clou », ou plutôt la « perle » de ces festivités, ce fut la cérémonie touchante et intime qui s'est déroulée le dimanche 22 mai dans le joli village de Sesenheim. — Sesenheim! Sans doute il est des sanctuaires du souvenir gœthéen plus illustres par leur passé historique ou par leur rayonnement intellectuel et artistique. Il est des contrées plus pittoresques qu'a visitées Gœthe. Mais il n'est point d'endroit où

son souvenir ait été si pieusement entretenu par toute une population, où ce souvenir règne ainsi seul, à l'exclusion de tous les autres, et où nous mettions plus constamment nos pas dans les pas mêmes du poète. Assurément ici encore on a entendu bien des discours, en français, en allemand, prononcés au fameux « Bosquet » de Frédérique Brion, puis à l'intérieur de ce même temple protestant où le jeune poète écoutait le prêche du dimanche, aux pieds de la chaire du vénérable M. Brion, et aux côtés de la charmante fille du pasteur. Des lieder de Gœthe ont été chantés — avec quelle ferveur touchante! — par la chorale de Sesenheim. Mais là n'est pas la chose essentielle. Ce qui a donné à cette journée sa note toute particulière, c'était cette atmosphère populaire où d'emblée l'on s'est trouvé plongé; c'étaient ces physionomies alsaciennes venues des nombreux villages voisins, parmi lesquelles se trouvaient aussi mêlés les représentants de la municipalité de Meissenheim (village badois où est enterrée Frédérique Brion); c'était la cordialité qui n'a cessé de régner dans les propos et les speechs prononcés dans les deux langues au cours du pittoresque vin d'honneur offert par le maire, M. Schuster, et par la municipalité de Sesenheim. Et puis, pour finir, ce fut la visite au presbytère — malheureusement reconstruit en entier — dont le jeune pasteur, M. Gockler — lointain successeur du vénérable pasteur Brion — et sa famille ont fait aux visiteurs les honneurs avec la plus hospitalière bonne grâce. Après-midi inoubliable, riche en émotions réconfortantes, où la population alsacienne a vibré à l'unisson du grand souvenir gœthéen, et où, sans la plus légère dissonance, se sont rencontrés dans le culte d'une humanité commune, fixée en un symbole émouvant de poésie, de jeunesse et d'amour, l'âme de l'Alsace française et le génie du plus grand poète allemand.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ITALIENNES

QUELQUES FEMMES DE LETTRES. Milly Dandolo : *Come Agnelli tra i lupri*, Treves, Milan. — Maria Luisa Fiumi : *Terra di Lupi*, Barbera, Florence. — Bianca De Maj : *Maddalena*, Treves, Milan. — Grazia Deledda : *La Vigna sul Mare*, Treves, Milan. — Sibilla Aleramo : *Il Frustino*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini : *La Sventurata Irminda*, Mondadori, Milan. — Mémento.

Les femmes de lettres italiennes se montrent toujours fort actives. Voici d'elles cinq livres dont il vaut la peine de parler; et je regrette fort d'ajourner l'examen de *Salvate le nostre anime*, d'Annie Vivanti, ainsi que de *le Meraviglie crescono nell' orto* de Maria Borgese, qui me sont parvenus trop tard pour que j'en puisse parler aujourd'hui. L'ensemble y eût encore gagné.

Par tradition et par nature, ce qui distingue nos consœurs italiennes, c'est qu'on les trouve plus femmes que gendelettres. Elles restent sincères; elles ne se font pas une attitude d'emprunt comme la plupart de celles qui écrivent dans les autres pays. C'est pourquoi leurs œuvres sont à tout le moins de bons documents de psychologie féminine. Que veulent les femmes? Et surtout qu'attendent-elles des hommes? Un des reproches les plus constants qu'elles leur adressent, c'est de ne pas être comprises par eux. Et le fait est des plus surprenants, puisque depuis toujours les hommes ont dépensé beaucoup de soins et de temps à s'occuper des femmes. En irait-il mieux s'ils se montraient plus indifférents? Je me souviens de l'apophtegme d'un cynique : « La plus belle fille du monde ne vaut pas le temps qu'on passe à courir après elle. » Il avait tort, sans conteste; mais il n'en est pas moins vrai que l'homme est plus aisément définissable, tandis que les femmes sont plus généralement remplies d'incertitude. Pour voir les choses d'une certaine hauteur, disons que les femmes ont moins que les hommes la faculté d'opérer le départ entre la spéculation et l'action. Elles sont restées des réalistes, comme au temps de la pauvre Héloïse, et prétendent idenfifier leurs rêves avec la vie courante. Lorsqu'il y a déchirement, c'est aux faits qu'elles donnent tort; et elles croient que des expériences successives leur seront plus favorables.

Si nous retrouvons cette disposition chez les femmes d'Ita-

lie, pays où l'esprit est le plus enclin à l'objectivité, c'est qu'il s'agit évidemment d'une qualité essentiellement féminine. En effet, les cinq livres que nous examinons aujourd'hui nous parlent d'illusions perdues. Mais il est spécifiquement italien que ces femmes déçues finissent par se rendre à la raison. Plus ou moins, avec des nuances, avec des différences; et ce n'en est que plus intéressant.

Come Agnelli tra i Lupi est le titre du roman de Milly Dandolo. Les agneaux, ce sont les pauvres femmes, proie désignée à la brutalité masculine. Concédons que les deux héroïnes principales, Anna et Ada, sont à l'origine mal protégées. En sont-elles entièrement excusables d'avoir fait un choix médiocre ? Ces petites bourgeoises s'adressent-elles mieux lorsqu'elles vont à ce qu'elles pensent être la consolation? Tout finit par une très morale résignation; disons par une adaptation raisonnable. Ce long roman a le ton d'une élégie, de la délicatesse, des notations très féminines : « Peut-être n'aimons-nous tant les enfants que parce qu'ils nous font toujours souffrir, même avant leur naissance. »

Terra di Lupi, de Maria-Luisa Fiumi, est d'un accent plus dramatique. Cette *Terre des Loups* est celle d'Orvieto, sur les confins de l'Ombrie et du territoire de Rome, encore mystique et déjà terrible. L'héroïne, Mariolina, est la fille adultérine d'un ténor couvée dans un nid de haute bourgeoisie. Elle n'y peut d'abord tenir et s'en évade pour rechercher, à Rome, la célébrité artistique. Elle finit par revenir à sa terre qu'elle choisit en un acte de libre volonté, ce qui la distingue des femmes de Milly Dandolo, dont la résignation est presque toute déterminée. Les personnages de Maria-Luisa Fiumi sont des volontaires. Nous l'avions constaté dans *La Moglie.* Là aussi, des réflexions toutes féminines : « Crois-tu, petite fille, que l'homme les aime, nos yeux, lorsqu'ils voient trop ? Crois-tu qu'il préfère sentir à côté de lui quelqu'un qui sait marcher droit par son propre chemin? Non, petite : l'homme a besoin d'une faiblesse qui lui donne l'illusion de sa supériorité. » Nous pouvons, somme toute, acquiescer, malgré le tour agressif de cette pensée.

Maddalena est peut-être le roman le mieux construit de Bianca De Maj. Le sujet y prêtait. Dans une toute petite

ville qui a conservé les mœurs traditionnelles et acquis une certaine étroitesse de vie, une *popolana* épouse un fils de famille noble. Elle a le tort de ne pas s'attendre assez aux difficultés qui s'ensuivent. D'autant plus qu'elle n'y met pas entièrement du sien et ne se garde pas des aventures. Par un effort de raison, tout s'arrange quand même. Ce thème aurait pu être traité de façon banale. Bianca De Maj y a mis de l'originalité. *Maddalena*, de même que *Terra di Lupi*, a une couleur nettement italienne.

La Vigna sul Mare, de Grazia Deledda, est un recueil de nouvelles. Une des meilleures est *Trésors cachés*, où l'auteur revient à la Sardaigne, mais sans aucune indication pittoresque. Il lui suffit d'un tableau d'une patriarcale austérité pour rendre l'essentiel de sa terre natale. La nouvelle la plus importante comme longueur, et qui s'accorde avec les œuvres de psychologie féminine que nous venons de voir, est *Rifugio*. Encore une bergère qui a épousé un prince; mais Alys est plus fanfreluchée que Maddalena, et elle est femme d'un prince authentique. Elle aussi se trouve incomprise et délaissée, et elle trouve un refuge : la littérature. Elle se met à écrire le roman de sa vie. Heureusement, Grazia Deledda l'a écrit auparavant. Car nous pouvons penser que la littérature de la princesse serait d'une bien prétentieuse banalité. Mauvaise affaire, surtout pour une femme, que de mettre sa vie dans un roman; aussi mauvaise que de mettre son roman dans sa vie. Et Grazia Deledda, qui a construit son œuvre avec tant de lucidité et de maîtrise, le sait mieux que personne.

Retenons seulement que cet exutoire distrait la princesse d'occupations moralement plus répréhensibles. Comme toutes les agnelles que nous venons de voir, elle ne s'écarte pas de la bergerie domestique. Tandis que Caris, l'héroïne du **Frustino,** le dernier roman de Sibilla Aleramo, n'y est jamais entrée de sa vie. C'est ce qu'on appelle une affranchie, une femme libre de tout, sauf des complications sentimentales qui suffisent à remplir sa vie, et même à l'empoisonner. Cas curieux que celui de Sibilla Aleramo. Son premier roman, la *Donna*, avait des gaucheries, mais était solidement composé. *Amo, dunque sono* était d'une facture plus lyrique et

allait à une franchise d'analyse amoureuse qu'il est difficile de dépasser. Nous retrouvons dans cette *Cravache* de ces confidences que seule une femme peut oser parce qu'elle sent plus vivement que l'homme tout le jeu de l'amour et de ses hasards. L'étrange est que Caris nous apparaisse plutôt comme une cérébrale de moyen tempérament et de faible volonté. Elle est un instant partagée entre deux gigolos, terme aujourd'hui admis dans les meilleures familles : un robuste aviateur, et un littérateur malingre. C'est le neuf : le poète tuberculeux, après cent ans, fait sa rentrée. Il y en avait déjà un dans le roman de Milly Dandolo. Le *jeune malade à pas lents* reprend du poil de la bête. Nous voyions bien, depuis quelque temps, l'intérêt que témoignaient ces dames au petit jeune homme qui boit de l'eau minérale et prend ses cachets en guise d'apéritif. Les sportifs n'ont plus l'exclusivité. Regrettons-le. Le *Frustino,* quoique irrégulièrement composé, a de superbes poussées lyriques. L'écriture rappelle le D'Annunzio de *Forse che si, Forse che no,* avec moins de complications orchestrales, bien entendu.

Avec La **Sventurata Irminda,** d'Alfredo Panzini, nous ne quittons pas les femmes de lettres. Luisa Bergalli, qui, comme poétesse, reçut en Arcadie le surnom d'Irminda Partenide, devint la femme de Gasparo Gozzi. Les épouses des écrivains célèbres n'ont pas la partie belle. De leur vivant, elles sont pour la plupart malheureuses comme les pierres. Et, après leur mort, on les rend responsables de presque toutes les infortunes éprouvées par le grand homme. Luisa Bergalli Gozzi avait toujours eu mauvaise presse; et tous les critiques se repassaient sans la contrôler l'histoire de sa *pindarica amministrazione,* si bien qu'elle semblait devenue une accusation irréfutable. Mais la curiosité d'Alfredo Panzini n'accepte pas les opinions dogmatiques. Et, en appelant dans son titre Irminda *malheureuse,* il dit déjà dans quel sens il revise ce procès que nous croyions définitif. Mélange brillant d'érudition et de fantaisie. L'information de Panzini est toujours extrêmement sûre, et il se garde d'altérer ses données d'archives autrement que par des commentaires directs. Il laisse à des ignorants sans scrupule de diluer en romans des œuvres de fond qu'ils eussent été bien incapables

d'écrire. Le talent même ne saurait être une excuse. Qui peut se piquer d'en avoir plus que Panzini? Et cependant, celui-ci ne se permet pas la plus petite liberté avec les faits de sa documentation. Le piquant du livre, c'est que l'auteur nous associe, ligne par ligne, à son élaboration même. C'est le contraire de la méthode commune. Alfredo Panzini nous donne l'immense plaisir de nous prendre pour collaborateurs, et il y met beaucoup d'esprit. Sa *Sventurata Irminda,* d'écriture brillante certes, mais peu chargée et tout à fait classique, est à mon sens un de ses meilleurs livres, le meilleur peut-être. Luisa Bergalli non plus ne fut pas comprise; et, malgré ses réels malheurs, elle ne le fut surtout pas de ceux qui s'arrogent la mission de tout comprendre et de tout expliquer. Qu'en diront les consœurs italiennes d'Alfredo Panzini? Ne penseront-elles pas que Luisa Bergalli n'ait eu des sujets de plainte bien autrement légitimes que leurs propres héroïnes?

MÉMENTO. — A. F. Formiggini vient de publier la seconde édition de *Chi è?,* dictionnaire biographique et bibliographique des hommes de lettres et des personnages italiens les plus en vue. C'est un instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'occupent de lettres italiennes. Les erreurs de fait et les omissions, peu nombreuses dans la première édition, ont été toutes corrigées, ou à si peu de chose près que ce n'est pas la peine de signaler ce qui en reste. C'est excusable en un pareil travail de bénédictin. — Alberto Colantuoni a publié chez Treves son drame *I Fratelli Castiglioni,* avec une préface où il explique les vicissitudes de l'œuvre, l'accueil qui lui fut fait, et ses démêlés avec les directeurs. En dehors de la pièce, qui est bonne, cette polémique a un intérêt documentaire.

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

Charles Quénet : *Tchaadaev et les Lettres philosophiques,* Paris, 1931. — Véra Figner : *Mémoires d'une révolutionnaire* (traduits du russe par Victor Serge), Paris, 1931.

Si nous ne nous trompons pas, c'est pour briguer le titre de docteur ès-lettres de l'Université de Paris que le chanoine Charles Quénet a écrit son ouvrage sur **Tchaadaev et les Lettres Philosophiques.** Travail considérable et qui vraiment apporte une contribution précieuse à l'étude du « mou-

vement des idées en Russie », qu'on connaît si mal à l'étranger et qui cependant mérite la peine d'être étudié. Car si ces idées sont généralement fort peu originales en soi, étant rapportées à peu près toutes de l'étranger, la façon dont elles furent transposées en Russie et s'y acclimatèrent, de même que leur destin et leur influence, est pleine d'imprévu et démontre une fois de plus l'extraordinaire faculté des Russes à s'assimiler la pensée des autres peuples sans perdre pour cela leur mentalité propre si ce n'est leur originalité native. Et en ce sens Tchaadaev est un exemple extrêmement typique. Comme beaucoup de ses compatriotes cultivés du XIXe siècle, ce gentilhomme connaissait bien mieux le français, l'allemand et l'anglais que sa langue maternelle; le russe était pour lui une langue d'appoint, dont il n'usait que dans de rares exceptions, quand il était obligé de parler à ses domestiques ou aux gens du peuple, par exemple. Et cependant, malgré tout son « occidentalisme », son penchant vers le catholicisme et l'absence d'une connaissance approfondie du passé de son pays, Tchaadaev était extrêmement russe par sa mentalité, par sa façon d'envisager les problèmes de l'existence et de l'au-delà, par toute sa manière de sentir et de se comporter dans la vie. Aussi Tchaadaev pouvait-il bien écrire en français, parler en anglais, lire des livres allemands, ce n'est ni avec un Français ni avec un Anglais ou un Allemand que, sérieusement, il pouvait être en communion de sentiments; c'est avec son valet de chambre ou avec son cocher, auxquels il s'adressait en mauvais russe. Certes, il croyait n'avoir rien de commun avec ces gens, et en général, imitant en cela beaucoup de ses contemporains et compatriotes, il ne se préoccupait guère du peuple russe, malgré tout son libéralisme. Ainsi le jour où il eut besoin d'argent, il fit vendre ses serfs comme recrues à l'armée pour 9.000 roubles. Il est vrai qu'il écrivait à ce propos à son frère :

Ne me dis pas que c'est là une vilenie, un vol! Bien sûr que c'est une vilenie, mais j'espère que mes paysans me pardonneront et que je réparerai le passé par le présent. Dieu pardonne aux pécheurs, est-ce que toi et les paysans vous ne me pardonnerez pas?

Dites après cela que Tchaadaev n'est pas un vrai Russe! Il a énormément honte de ce qu'il fait, il compatit au sort

de ses serfs, mais il veut aller en Italie, alors il devient d'une inconscience féroce et d'un égoïsme enfantin.

Jusque-là, rien dans la figure de Tchaadaev ne nous attire. C'est un exemple caractéristique de l'aristocrate russe, tel que le XVIIIe siècle l'avait préparé et formé, tel que le connaissait le premier quart du XIXe. Mais voilà qu'après avoir suivi les cours de l'Université de Moscou, au moment où celle-ci, sous l'influence du libéralisme d'Alexandre et de la science occidentale, était dans un état florissant, après avoir servi dans la garde, alors qu'elle prenait part aux guerres de 1812, 1813 et 1814, il démissionne et s'en va parcourir l'Europe occidentale au moment où en France l'école philosophique catholique, en Allemagne l'école philosophique romantique, étaient dans tout leur éclat. Alors une cassure se produit dans son caractère, tout à son avantage. Il devient tel que la postérité le connaît et l'estime : il se montre patriote alors que se forme le patriotisme russe moderne; son libéralisme le mêle à la génération des dékabristes; sa culture et sa pensée font de lui un des inspirateurs de Pouchkine; son adhésion à la franc-maçonnerie l'associe aux origines du mouvement religieux et intellectuel qui a traversé toute l'histoire russe depuis la fin du XVIIIe siècle et qui se poursuit encore. Bref, sans être un personnage de premier plan, Tchaadaev, comme le remarque fort justement M. Charles Quénet, devient « un type historique complet et éminemment représentatif ».

Pierre Yakovlevitch Tchaadaev est l'auteur de huit *Lettres Philosophiques* et d'un ouvrage intitulé *L'Apologie d'un fou*. Nous ne nous occuperons ici que des *Lettres*, car aussi bien elles constituent l'objet de l'étude de M. Charles Quénet et contiennent toute la doctrine ou les doctrines de Tchaadaev.

Les *Lettres Philosophiques* furent écrites en français durant les années 1828-1831 et publiées pour la première fois par le P. Gagarine, C. J., en 1862. Les sujets qu'elles abordent sont fort divers et la manière dans laquelle ces sujets sont traités ne manque pas d'originalité, encore qu'elles soient l'œuvre d'un esprit paradoxal et enclin au pessimisme. C'est ainsi que pour Tchaadaev-philosophe « l'homme n'a pas d'autre destination dans ce monde que le travail d'anéantis-

sement de son être personnel en lui substituant un être parfaitement social et impersonnel ». De même l'historien n'a pas d'autre devoir que de passer du détail personnel, individuel, aux « résultats permanents et aux effets énernels des phénomènes historiques », de là, à l'idée impersonnelle et sociale qu'il manifeste. Cette idée est une idée divine; l'histoire en est la réalisation; le but de l'historien est de la découvrir; le moyen étant non l'accumulation des faits, mais la méditation de quelques faits; la méthode n'est donc critique que comme préparation au travail logique, et une fois l'idée acquise l'opération logique seule suffit.

Mais quelles sont les conclusions auxquelles peut nous amener la méditation sur les faits historiques? La plus importante est que l'homme abandonné à lui-même au lieu d'être entraîné dans un progrès « mécanique » indéfini « n'a jamais marché au contraire que « dans la voie d'une dégradation indéfinie ». Le christianisme seul entraîne l'humanité dans un progrès continu. Sans lui le monde ancien n'a abouti qu' « à un abrutissement infiniment au-dessous de celui des peuples que nous appelons sauvages »; avec lui le monde moderne a été constitué en un seul tout social et moral animé d' « un seul et unique intérêt ». Cet intérêt est celui « de la pensée et c'est là ce qui précisément constitue la perfectibilité des peuples modernes, où se trouve le mystère de leur civilisation ». L'intérêt spirituel s'est soumis tous les autres et, comme son action est susceptible d'une extension indéfinie, le progrès dans le christianisme est indéfini. L'Europe, mue par cet intérêt spirituel, n'a été pendant tout le moyen âge qu' « un seul peuple, le peuple chrétien ». La Réforme a brisé cette unité de la société « en brisant l'unité de la pensée... mais le fond est encore le même, sans aucun doute, et l'Europe est encore la chrétienté, quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle dise, et de nouveau elle le deviendra sous une forme nouvelle ». Dans l'édification du nouveau monde chrétien, sur les ruines de l'ancien monde païen, « c'est la pensée de vérité *qui a tout fait* ».

Voilà ce qu'il importe de concevoir; et voilà le fait immense que le raisonnement purement historique, en s'entourant de tous les ressorts humains qu'il trouve dans cette époque, ne saurait

jamais faire concevoir de manière à satisfaire l'esprit. Voilà le pivot sur lequel tourne la sphère entière de l'histoire.

Mais quelle est la place qu'occupe dans tout cela la Russie et les Russes? Ce qui caractérise la Russie, c'est qu'elle est en dehors de la civilisation et de la vie universelle. La vie russe est un néant. Ailleurs les choses font à la vie un cadre où tous les événements viennent se ranger naturellement; l'intelligence a ses habitudes, ses routines « qui donnent de l'aisance à l'esprit, qui impriment un mouvement régulier à l'âme ». En Russie rien de semblable.

Point de sphère d'existence déterminée pour personne, point de bonnes habitudes pour rien, point de règle pour aucune chose; point même de foyer domestique; rien qui attache, rien qui réveille vos sympathies, vos affections, rien qui dure, rien qui reste; tout s'en va, tout s'écoule, sans laisser de traces ni au dehors ni en vous.

D'où vient cette différence entre l'Europe occidentale et la Russie? C'est que la Russie n'a pas de « tradition nationale » et que les Russes n'ont « rien de commun avec Homère, les Grecs, les Romains, les Germains ». Tout individu qui naît en Occident reçoit au berceau, dans ses jeux, dans les caresses de sa mère « les idées de devoir, de justice, de droit et d'ordre ». Elles sont « sa physiologie même ». Le Russe ne reçoit rien. « Il ne trouve pas moyen de se lier à ce qui le précède et à ce qui le suit. » Le sentiment de la durée permanente ne le guidant pas, il se trouve égaré dans le monde. Une certaine méthode dans l'esprit, une certaine logique lui manquent, toute consistance, toute certitude lui échappent, en lui tout est «individuel », « flottant », « incomplet ». Il est incapable « de profondeur et de persévérance », indifférent « à tout bien, à tout mal, à toute vérité, à tout mensonge ». Il ne trouve ni de ces sages, ni de ces penseurs qui ailleurs « donnent l'impulsion à l'intelligence collective de la nation et la font marcher ». « Il se trouve égaré dans le monde »; comme sa nation, il est solitaire, comme elle inutile, ne recevant du monde rien qu'il ne défigure et ne lui donnant rien en échange.

Et cependant, conclut Tchaadaev, les Ruses n'ont pas

« d'autre langage » que celui de l'Europe; ils tiennent au moins par leurs « superficies sociales au monde de l'Occident », si bien que leurs « destinées futures » dépendent « de celles de la société européenne ». D'où il suit que plus ils chercheront à s'amalgamer à la société européenne, mieux ils s'en trouveront. Certes la Russie, adossée à l'Asie, fut byzantine, orientale, asiatique jusqu'à Pierre le Grand, mais si elle veut entrer dans la vie historique elle doit être de l'Europe.

Les idées de Tchaadaev, quand elles furent connues de la société russe, firent scandale; elles suscitèrent de chaudes polémiques et des critiques acerbes et amenèrent le gouvernement de Nicolas Ier à sévir contre l'auteur. On le soumit à une surveillance médico-policière et le directeur de la revue *Télescope,* qui avait publié la première lettre philosophique de Tchaadaev, fut déporté dans le gouvernement de Vologda. Ces mesures draconiennes et ces protestations véhémentes s'expliquaient par le fait que c'est en pleine formation du *narodnitchestvo* et du slavophilisme que Tchaadaev faisait de la Russie et, en particulier, de quelques-uns des éléments constitutifs des nouvelles doctrines : le passé de la Russie, l'Eglise orthodoxe, les qualités de la race, une critique impitoyable. Tchaadaev heurtait jusqu'au patriotisme des libéraux. Il ne se trouvait d'accord qu'avec un occidental extrémiste comme Herzen. Quant au moyen de salut que préconisait Tchaadaev : l'entrée modeste dans la civilisation occidentale et catholique, il était de tous les moyens possibles le seul que, dans la formule de son auteur, aucun Russe ne fût disposé à accepter.

L'action de Tchaadaev, comme le remarque très justement M. Charles Quénet, s'est manifestée de son vivant par les problèmes qu'il a posés et la façon dont il les a posés. Mais Tchaadaev a eu peu de disciples; il éveillait et excitait les esprits plus qu'il ne leur faisait accepter ses idées. Mort, il s'est continué dans les problèmes qu'il avait soulevés et repris et qui, en tout ou en partie, existaient par lui, sans que, le plus souvent, son nom ait été prononcé. Dans la philosophie religieuse, dans la philosophie de l'histoire, dans le slavophilisme, l'occidentalisme et le *narodnitchestvo,* dans le

mouvement révolutionnaire on peut aisément distinguer les idées maîtresses de Tchaadaev. Et c'est avec raison qu'il fut considéré par Herzen comme l'un des plus importants auteurs du drame révolutionnaire en Russie.

Radichtchef et les dékabristes l'avaient pour continuateur involontaire, écrit M. Charles Quénet, et lui-même à son tour devenait un point de départ. En reprenant la critique foncière de la Russie, il avait mis en mouvement l'occidentalisme, lui avait fourni ses idées fondamentales, avait ravitaillé en idées et en arguments sa jeune équipe; il avait fait se cristalliser le slavophilisme, considéré par le pouvoir, et non sans raison, comme dangereux. Au moment où la guerre de Crimée déclenche une crise intérieure, soulève une vague de mécontentement, il est dans l'opposition. Après avoir représenté un aspect du monde noble, propriétaire foncier, intellectuel, attaché au libéralisme politique, il a représenté un aspect de ce même monde réduit, entre 1825 et le *narodnitchestvo,* à l'inaction politique et se livrant à la critique et à la construction abstraite. Le mouvement des idées socialistes semble lui avoir échappé. Il est l'homme de la tradition idéologique et verbale qui va de 1825 au milieu des années cinquante, qui correspond au premier slavophilisme et au premier occidentalisme, qui prépare les réformes d'Alexandre II, « la marche du peuple », des *narodniki.* Dès lors le mouvement révolutionnaire est commencé, qui aboutira à l'écroulement de la Russie impériale.

C'est à l'écroulement de cette même Russie impériale qu'a travaillé aussi, mais d'une façon directe, Véra Figner dont on a traduit dernièrement en français les **Mémoires d'une révolutionnaire.** Véra Figner, de même que Tchaadaev, appartenait à la noblesse russe; elle aussi avait reçu une instruction soignée et occidentale. Mais le cadre dans lequel évolua sa vie fut tout autre, car née en 1852, c'est-à-dire cinquante-cinq ans après Tchaadaev, Véra Figner pouvait déjà facilement faire partie de ces organisations révolutionnaires de combat qui, du temps de l'auteur des *Lettres Philosophiques,* n'étaient encore que dans leur stade embryonnaire. Aussi l'opposition de Véra Figner à l'état de choses établies prit-elle un tout autre aspect que celle de Tchaadaev. Véra Figner devint bien vite une opposante active; elle voulut démontrer son mécontentement par des actes terroristes, ce qui la fit participer à des attentats contre l'empereur

Alexandre II, des ministres et des hauts fonctionnaires de l'Empire. Les résultats pratiques de l'activité de Véra Figner et de ses semblables furent quasiment nuls, car ils n'aboutirent pas à ce que désiraient les terroristes : « le renversement de l'absolutisme et son remplacement par un régime constitutionnel appelé à convoquer une Assemblée constituante, exprimant la volonté du peuple en matière de réformes sociales et surtout agraires ».

Certes, le tsarisme a sombré, encore que nullement sous les coups des terroristes; par contre, l'absolutisme continue à exister en Russie, sous une autre forme, il est vrai. Quant à l'Assemblée constituante et à « la volonté du peuple », ces deux pierres fondamentales du programme du parti politique auquel avait appartenu Véra Figner, nous savons très bien ce qu'en firent les bolchévistes : ils les supprimèrent dès leur avènement au pouvoir.

En somme, les idées occidentales d'un Tchaadaev et même d'une Véra Figner ne sont nullement celles qui triomphent actuellement en Russie. Les formes de la vie politique et sociale qui y sont appliquées aujourd'hui continuent toujours encore à tenir ce pays en dehors de la vie universelle, comme le prétendait, il y a cent ans de cela, l'auteur des *Lettres Philosophiques*.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Madeleine L. Cazamian : *L'Autre Amérique*, Champion, Paris. — G. L. Van Roesbroeck : *The Legend of the Decadents*, Columbia University. — A. C. Barnes and Violette de Mazia : *The French Primitives and their forms*, Barnes Foundation Press, Merion, Etats-Unis. — Mort de Vachel Lindsay. — *The American Caravan*, edited by A. Kreymborg, Lewis and Paul Rosenfeld, Macaulay C°, New-York. — Ezra Pound : *A draft of XXX Cantos*, Hours Press, Paris. — Lew Sarett : *Wings against the Moon*, Holt and C°. — Witter Bynner : *Eden Tree*, A. Knopf. — George Dillon : *The Flowering Stone*, Viking Press. — Allen Tate : *Poems*, 1928-1931, Scribner's. — Revues et Journaux.

Dans la diversité des ouvrages de prose que nous fournissent les Etats-Unis ou la France à propos des Etats-Unis je choisis, pour des motifs différents, trois ouvrages curieux.

L'Autre Amérique précise pour nous certaines images que des écrits antérieurs avaient esquissées. Mais ce sont ici notations charmantes et justes, sans exaltation comme sans amer-

tume. D'abord *Flâneries :* un gratte-ciel nous fait signe, la Rue nous enveloppe de sa rumeur passionnée, le Parc nous apaise. Puis le *Tourisme* nous dépose de la rue sur la route, des pelouses dans les forêts. Dans une dernière partie *Madeleine Cazamian* nous révèle l'intérieur des Maisons américaines, la famille, la vie domestique, l'âme. Ce livre est un guide pour ceux qui veulent connaître un pays profondément curieux, un motif de se rappeler pour les autres.

Van Roesbroeck, qui publie **The Legend of the Decadents,** préparait depuis longtemps un ouvrage sur les poètes dits décadents de notre littérature. Je me rappelle l'avoir entendu parler de ce sujet il y a quelque quinze ou seize ans. Son idée est que les Français ont pris pour de la *décadence* ce qui n'est que poésie pure. Le symbolisme de Verlaine, de Rimbaud, de Laforgue, celui plus pâle d'Albert Samain, a apporté à la France ce que connaît depuis toujours la poésie anglaise : un certain mysticisme sans quoi il n'y a pas de poésie. Il va sans dire que pour Van Roesbroeck Malherbe, Boileau, Corneille, Voltaire ont orienté la poésie vers une sorte d'éloquence qui a son charme, mais qui ne saurait être appelée poésie. Le romantisme est un premier essor. Le symbolisme, et peut-être sous l'influence des poètes anglais, retrouve la source vraie de la poésie. La célèbre correspondance des différentes sensations humaines nous a ouvert l'univers caché, seul domaine du poétique. L'auteur montre que la recherche de ces mystérieuses correspondances remonte très haut. Il n'y a rien là de *décadent.*

Les Américains sont plus visuels que les Anglais. La peinture les intéresse davantage. Voici parmi beaucoup d'autres un livre très documenté et admirablement illustré : **Les Primitifs Français et leurs formes,** *de l'origine à la fin du* XVe *siècle.* (156 illustrations, puisées dans le monde entier, fresques d'Avignon et de Padoue, miniatures de Paris, Munich, Chantilly, panneaux des églises de Florence, Aix, Nice, Fréjus, Paris, tableaux des grands musées d'Europe.) La prétention des auteurs est de renouveler la méthode d'approche. Dans un livre antérieur ils ont déjà expliqué ce qu'était la *Forme* de la peinture. Dans celui-ci ils distinguent les primitifs français non par la désignation d'écoles conven-

tionnelles, mais par leur emploi de la forme plastique, c'est-à-dire *les moyens plastiques par lesquels un peintre rend sa vision personnelle... couleur, lumière, ligne, espace, dessein.*

La couleur est à la base de la forme, et chez les Primitifs français la couleur est d'une richesse exceptionnelle. La lumière lui apporte le mouvement, le dynamisme. Les Français évitent les effets de clair-obscur à la manière de Léonard, de Michel-Ange, de Rembrandt. La ligne est l'intersection des surfaces colorées : elle permet la gradation, le rythme et chez les primitifs on lui doit des effets très heureux. L'Espace permet la composition... Avec le dessein nous touchons au cœur des peintres primitifs; c'est le principe même de l'ordre qui relie entre eux tous les détails d'un tableau. Tantôt expressif, le plus souvent décoratif il servira aux auteurs à caractériser plus particulièrement les divers groupes de l'école française désignés par le mot de Primitifs. On voit donc que les auteurs ont voulu éviter une terminologie exagérément technique, ce qui rend la lecture de leur livre aisée et agréable. Peut-être les spécialistes leur en feront-ils reproche.

§

Vachel Lindsay est mort en décembre 1931. Nous avions été des premiers à signaler l'originalité de ce poète. C'est en janvier 1913 que le premier poème de Lindsay paraissait dans *Poetry a magazine of verse, Chicago.* C'était un poème sur le général Booth, rythmé, sonore, étrange, bientôt suivi d'un autre poème plus manifestement encore destiné à la déclamation : *Le Congo!* Ils sont maintenant dans les anthologies mais ont, à leur jour, scandalisé bien des gens. En juillet 1914, Poetry publiait de Lindsay *Poems to be chanted.* Et d'abord *Le Bal des Pompiers :*

Give the engines room
Give the engines room
Louder, faster,
The little band-master
Whips up the fluting,
Hurries up the footing,
He thinks that he stands,
The reins in his hands,

In the fire-chief's place
In the night-alarm chase,
The cymbals whang,
The kettle dums bang;
Clear the street,
Clear the street,
Clear the street; boom, boom!
In the evening gloom,
In the evening gloom,
Give the engines room
Give the engines room,
Lest souls be trapped
In a terrible tomb.

Cela continuait ainsi ou dans des sonorités plus aiguës, crépitantes cette fois comme le feu. Dans le même numéro un poème intitulé

The Sante Fé trail, a humoreske,

commençait par l'irruption d'une auto dans les solitudes inviolées de l'Ouest :

This is the order of the music of the morning :
First, from the far east comes but a crooning;
the crooning turns to a sunrise singing —
Hark to the calm-horn, balm-horn, psalm-horn;
Hark to the faint-horn, quaint-horn, saint-horn.

De-ci de-là Lindsay intercalait quelques touches de poésie pure :

I am a tramp by the long trail's border,

Cependant que l'oiseau *vainqueur des trompes d'auto* chantait à l'aise dans les branches :

Love and life
Eternal youth
Sweet, Sweet, Sweet, Sweet!
Dew and glory
Love and truth —
Sweet, Sweet, Sweet, Sweet!

Poésie qui retrouvait le plein air, le libre espace de l'Ouest américain et frappait à la porte des paysans. Poésie où reten-

tissaient les échos des sermons nègres et les répons frémissants des foules :

I've been to Palestine
What did you see in Palestine?
I saw the ark of Noah —
It was made of pitch and pine.
I saw old Father Noah,
Asleep beneath his vine.

Sur un air religieux connu, il adaptait même des paroles *censées être chantées à un meeting de milliers de noirs, la foule dansant, murmurant, bougeant, à sa manière habituelle :*

The Queen of Sheba came to see King Solomon,

cependant qu'un membre de l'assemblée hurle :

I was King Solomon,

et qu'une négresse hulule :

I was the Queen...

Une âme d'une grande délicatesse se cachait dans ce poète dont l'ambition aura été de recréer une poésie primitive.

L'avenir le mettra à sa place. Déjà partout la poésie des masses, noires ou autres, le rythme nouveau du jazz, sont acceptés et exploités. Vachel Lindsay a été des premiers, après *Walt Whitman*, à capter le mysticisme moderne, à l'emprisonner dans les mailles des mots fidèles. Que pensez-vous de cet oiseleur, Jean Cocteau?

Il me reste peu de place pour signaler à mes lecteurs quelques livres de vers dont Vachel Lindsay aurait sans doute difficilement admis les limites.

Le quatrième volume d'**American Caravan** réunit beaucoup de noms connus et quelques nouveaux. Dans l'ensemble une grande variété de rythmes, une richesse heureuse de vocabulaire.

Avec **Ezra Pound,** nous retrouvons une personnalité vraiment remarquable. Tout ce qui sort de sa plume est une lueur phosphorescente. Je regrette que cette fois il n'ait pas cru bon d'adresser au *Mercure* un exemplaire de ses *Chants.*

Lew Sarett a étudié les Indiens, en vivant parmi eux. Nous avons en leur temps analysé ses livres antérieurs où les mythes et les coutumes indiennes plaquent leur pittoresque exotisme. Dans son livre nouveau, Lew Sarett introduit le lynx, le daim, le loup, le bison, tantôt décrivant avec humour, tantôt avec amitié ces lointains compagnons de l'homme des forêts. Les interprétations du poète sont toujours débordantes de sève et d'amour. La nature y est une présence vaste et sereine :

I came to understand the blind earth's way.

Aveugle, mais calme et douce, la nature inviolée reprend place au cœur de l'homme. Eclectique et tendre, **Witter Bynner** poursuit sa route. Son œuvre déjà importante vient de s'augmenter d'un livre qui, s'il n'ajoute pas à la gloire du poète, apporte une note un peu nouvelle : celle de la solitude qui emprisonne l'âme.

Les symboles employés par Witter Bynner n'étaient point utiles. Le titre lui-même du livre reporte inutilement le lecteur vers des mythes connus. (*L'Arbre d'Eden* a produit la science et la science a créé la solitude.) Mais nous sentons, sous les symboles, un cœur délicatement et amèrement humain qui jusque dans l'amour ne trouve *que le sceau de double solitude*.

Voici un nouveau venu : **George Dillon** publie son second volume de vers et déjà la critique salue en lui un grand poète. Une grande fraîcheur, même dans la mélancolie, caractérise ce jeune écrivain :

I am content. Take back your own;
Take back the golden leaves that fall,
The roses from the garden wall —
Take back the body from the bone.
Drink up its lovely dreams like dew,
And let the spiders spin among
That trellis where all sweetness hung,
And let the rain drip through.

Un sens aigu de la fragilité des formes, une jouissance précieuse de la mort cachée en toute chose, et, avec cela, l'indépendance des vingt ans rapprochent Dillon des poètes

du XVIIe siècle anglais. Nous espérons de lui un beau lyrisme. Une vingtaine de poèmes et dix sonnets composent la moisson d'Allen Tate dont nous avons eu l'occasion de parler à nos lecteurs pour son volume de vers *Mr Pope and other poems.* (1928.) Très simplement et d'une façon significative il appelle son nouveau livre **Poèmes de 1928 à 1931.** Allen Tate qui a beaucoup vécu à Paris vers 1925 est revenu en Amérique et s'est définitivement établi dans le Sud, son pays natal. Il n'a rien du désordre apparent et truculent des capitales industrielles. Son art a l'eurythmie d'un paysage ensoleillé.

Allen Tate connaît bien les littératures classiques, fort bien la poésie française. Je suis sûr que la clarté et l'ordonnance de son vers s'en souviennent. Allen Tate prouverait à Duhamel, s'il en était besoin, que la civilisation américaine n'est pas absolument l'ennemie de l'ode, du sonnet, formes de marbre pur.

Dans l'ensemble, je note dans les Lettres Américaines du Nord une recrudescence poétique. La littérature de discussion, toujours très vive aux Etats-Unis, se réfugie dans les revues et les journaux.

A ce propos, il convient de citer quelques nouveaux organes ou de rappeler le nom de certains déjà existant. Les voici dans l'ordre de mes rencontres.

The Hound and Horn, publié à Concord, se fait remarquer par son éclectisme (poèmes de Zukofsky l'objectiviste — traduction de Paul Valéry...); *The New Review,* imposant monument publié à Paris, où l'on peut lire les aigreurs de Pound, les vers de Zukofsky, quelques Français, Apollinaire...; *Left* né pendant le printemps de 1931, publié dans l'Iowa, *Nativity* voit le jour dans l'Ohio, *Hesperion* à San-Francisco, *Procession* dans le Michigan. *Transition,* qui s'était interrompu, va reprendre. *The New Masses* contient d'excellents articles sur le folklore nègre. *The Symposium* donne de curieuses analyses des poètes modernes.

Parmi les anciens, citons *Poetry, a magazine of verse,* qui, de Chicago, mène toujours le bon combat. Harriet Monroe y préside avec bonne grâce et indépendance. Bravo! Je signale aujourd'hui plus particulièrement *Books abroad,* publié à l'Université d'Oklahoma avec autorité. Il y a là un organe

important qui répand le goût des livres étrangers. Nos livres modernes, romans, vers, théâtres, érudition, sont excellemment étudiés et critiqués avec justesse. Mes lecteurs y trouveront ample matière à réflexion et peut-être sujet à modifier quelqu'un de leur jugement littéraire. Car parfois, c'est de loin que vient la lumière.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Hans Siemsen : *Russie pour ou contre*, traduit de l'allemand par Charles Burghard. Flammarion. — Georges Roux : *Réviser les traités?* Plans.

M. Hans Siemsen a fait un voyage en Russie soviétique. Parti en octobre 1930, il y est resté six semaines; il a passé beaucoup de temps à Moscou et il a visité plusieurs villes de province. Conduit dans des établissements d'Etat par des guides officiels, il a su ensuite s'en libérer et se promener en compagnie de journalistes étrangers sachant le russe, ce qui lui a permis de voir beaucoup de choses qui ne sont pas destinées à l'étalage. Bon observateur et esprit droit, il a remporté de son voyage des impressions et des constatations de valeur. Animé plutôt d'un sentiment de sympathie pour les communistes russes, il émet pourtant des conclusions qui sont à retenir.

Malgré qu'il soit resté en Russie relativement peu de temps, M. Siemsen a su bien saisir la clef de voûte de la bâtisse soviétique. Avec une justesse qui surprend chez un observateur étranger, il écrit que « quiconque voyage en Russie en cherchant la vérité se heurte constamment à un mur sinistre ». Ce mur, c'est la dictature du parti communiste. « Il enserre, écrit l'auteur, la Russie tout entière et donne à ce qui doit être ou devra être un paradis l'aspect sinistre d'une prison. » L'instrument palpable de ce système de gouvernement, c'est le Guépéou, administration qui « réunit en elle à la fois la police, les accusateurs, les juges et les bourreaux ». Il y a des étrangers qui ont passé en Russie actuelle un certain temps sans avoir aperçu l'existence du Guépéou. M. Siemsen les plaint de tout son cœur. « Quiconque, dit-il, ne s'est pas aperçu de l'existence du Guépéou est incapable de se faire une idée exacte de la Russie. » Il n'en a vu que le côté

lumineux. Le Guépéou, c'est le côté de l'ombre, le revers de la médaille. Or, on peut citer quelques écrivains français qui sont dans ce cas, M. Pierre Dominique, en premier lieu.

L'ombre projetée par le Guépéou couvre toute la surface de la Russie. M. Siemsen parle des « procès des saboteurs ». C'est celui des 48 employés du trust des pêcheries et des marchands de poisson fusillés pour contre-révolution; c'est aussi le procès de Ramzine.

Ces procès et ces exécutions, écrit l'auteur de l'ouvrage, sont des mesures politiques et rien de plus. Cela n'a plus rien à faire avec la justice. C'est la lutte, la lutte civile légalisée, la terreur.

Depuis 1927 le ravitaillement en vivres de la population allait de plus en plus mal.

Le plan quinquennal entraine une concentration de tous les efforts pour aboutir à une réorganisation complète de l'industrie lourde. La production des articles de première nécessité est absolument négligée. Et la collectivisation trop hâtive des paysans, jointe à l'extermination des koulaks qui produisaient le plus et qui pouvaient par suite vendre aussi le plus facilement les produits dépassant leurs besoins personnels, a provoqué la pénurie de certains approvisionnements. La Russie ne meurt pas de faim, mais elle souffre de la faim ou des privations qu'on lui impose (p. 809).

Pour apaiser le mécontentement, pour décharger le plan quinquennal, il fallait trouver les boucs émissaires : on inventa le procès des 48. Au sujet du procès Ramzine, M. Siemsen écrit que six semaines avant le commencement du procès on lui avait annoncé de plusieurs côtés, en Russie, quel en serait le dénouement. En Russie, on connait bien les procédés du Guépéou!

Tout, dans la Russie des Soviets, est subordonné au plan quinquennal. Les impressions rapportées par M. Siemsen au sujet de cette grandiose entreprise sont bien intéressantes. Il est très catégorique, tout d'abord, en ce qui concerne le caractère général du plan quinquennal. C'est, dit-il, *un plan de guerre* auquel la Russie a été obligée de recourir en raison de son isolement. A cet égard, il voit une certaine ressemblance entre la Russie actuelle et l'Allemagne pendant la guerre. D'après lui, le plan quinquennal présente une ana-

logie frappante avec l'économie pratiquée par l'Allemagne de 1914 à 1918.

Tout comme l'économie allemande pendant la guerre, il n'ajuste pas la production aux besoins de la consommation, il subordonne au contraire la consommation à la production.

Le but du plan quinquennal est de rendre la Russie complètement indépendante du monde capitaliste qui l'entoure, lui assurer sa subsistance en cas de guerre économique (en cas de blocus), lui procurer les moyens de se battre et de se défendre en cas de guerre. Cela veut-il dire que la Russie se prépare à une guerre contre l'Europe occidentale? Non, M. Siemsen ne le pense pas; il ne peut guère être question, dans un avenir rapproché, d'une agression militaire, écrit-il, mais la concurrence de la Russie sur le marché mondial se fera, un jour, vivement sentir. Pour atteindre cela, Staline et ses consorts ne s'arrêtent devant rien.

Travail aux pièces, primes, travail à la chaîne, système Taylor, toutes ces méthodes nettement capitalistes trouvent leur emploi en Russie. Et en décembre 1930, le gouvernement de Staline a rendu un décret que n'aurait pu risquer aucun Etat capitaliste. Il a aboli la liberté de circulation des ouvriers. Les dirigeants du plan quinquennal sont autorisés, par ce décret, à envoyer de force tout ouvrier russe là où il leur plaît. Ce n'est plus là, dit avec raison l'auteur, une économie méthodique conçue selon l'esprit socialiste. C'est déjà presque le travail forcé.

A côté de ce système du travail imposé, que de privations pour la population tout entière!

Les vêtements des Russes, lisons-nous chez M. Siemsen, sont dans un état lamentable et d'une qualité à faire frémir. Les chaussures sont rares. Les œufs, le beurre, la graisse, la viande sont non seulement rationnés, mais, pendant des semaines, on ne peut même pas se les procurer avec des cartes d'alimentation régulières. Le savon est un objet de luxe et une bobine de fil est considérée comme un riche présent. « Tout pour l'industrie, rien pour l'individu », tel est le mot d'ordre.

Le plan quinquennal, résume M. Siemsen, impose au peuple russe des privations énormes. « Il exige de lui qu'il s'affame littéralement pour s'assurer, à lui et à ses enfants, un avenir

meilleur. Un avenir meilleur? Provisoirement, il n'en est pas encore question. En attendant, il s'agit d'assurer le pouvoir des Soviets. »

On ne pourrait définir mieux l'essence du plan quinquennal.

S. POSENER.

§

Dans **Réviser les traités,** M. G. Roux essaie d'établir les bases d'une « politique réaliste » pour la solution des questions qui divisent l'Europe; après avoir constaté que « la dictée a recouvert les traités (de 1919) d'un air de violence », il examine chaque cas en particulier; « l'Allemagne répète mélancoliquement « la complainte du Sud-Tyrol », mais « des projets s'élaborent dans les chancelleries; l'Italie cesserait son opposition à l'Anschluss et l'Allemagne agrandie lui garantirait sa frontière du Brenner »; à Fiume-Sussak et à Zara, l'Italie se prépare à la guerre; en Albanie, elle ne fabrique qu'une armée, ne construit que des casernes, ne jette des ponts que sur les routes stratégiques de la frontière yougoslave; en Istrie, les associations patriotiques des Slovènes (200.000 hab.) « se manifestent constamment par d'inadmissibles actes de terrorisme; les Italiens ripostent par un parallèle régime de répression ». En Autriche, M. Roux se demande : « En admettant même que la contrainte et la pression puissent longtemps empêcher un Anschluss officiel et étalé, que faire vis-à-vis d'un Anschluss moral et secret » vers lequel nous allons? « La formation d'une très grande Allemagne est maintenant une éventualité inévitable. » Comme conclusion, pour que l'Europe soit plus solide, M. Roux propose de sacrifier la Tchécoslovaquie et partiellement la Roumanie!

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Edwin-Erich Dwinger : *Entre les Rouges et les Blancs* (1919-1920); Payot.

Après avoir raconté sa captivité dans *Mon Journal de Sibérie,* l'aspirant de cavalerie allemand Dwinger, dans **Entre**

les Rouges et les Blancs, a résumé ses souvenirs sur les années 1919 et 1920. Il y fait preuve du même talent; sans s'égarer dans des détails vulgaires, il sait décrire d'une façon captivante les choses, les hommes et les événements; il fait participer le lecteur aux émotions qu'il a éprouvées et même un Français ne peut s'empêcher de se réjouir et de s'attrister des chances et des souffrances du groupe d'Allemands dont il décrit les aventures.

Au commencement de 1919, Dwinger parvint à s'échapper du camp de prisonniers où il était retenu par les Blancs et s'enfuit à Tchita chez des forestiers de la Prusse orientale faits prisonniers par les Russes au commencement de la guerre; ils étaient les tristes survivants de milliers d'autres prisonniers que la disette, le froid et les épidémies avaient enlevés. Avec eux habitait une jeune fille qui avait été violée à 13 ans par un Cosaque. Dwinger ébaucha une idylle avec elle, mais le pays était soumis au cruel ataman cosaque Semionov; craignant de compromettre ses hôtes par un trop long séjour parmi eux, Dwinger se décida à chercher à retourner en Allemagne par l'ouest au lieu de gagner d'abord la Chine comme il en avait eu l'intention. Mais à Irkoutsk, il fut arrêté : le passeport qu'il avait acheté n'avait pas de contre-seing! La police blanche fit une enquête sur lui et trouva que le passeport avec lequel il voyageait était celui d'un rouge dangereux et déjà fusillé; il fut condamné de nouveau à cette peine et on lui annonça qu'il serait exécuté trois jours après à l'aube; il se décida alors à faire connaître qu'il était un officier allemand prisonnier. Cela lui procura huit jours de répit de plus; s'il n'était pas réclamé par son ancien camp avant leur expiration, l'arrêt serait exécuté. Le camp fut lent à réclamer Dwinger qui passa de nouveau (comme à Moscou en 1915) par toutes les affres de la mort imminente. A la dernière heure, son ancien compagnon de prison Seydlitz, devenu officier blanc, vint le réclamer. Dwinger consentit alors à faire comme lui et à s'enrôler dans l'escadron de Vereniki, l'ancien chef de leur camp de prisonniers.

A ce moment, les Blancs avaient le dessus; ils venaient de prendre Oufa, puis Sterlinamak. Mais Dwinger fut témoin

de leurs cruautés qui révoltaient le peuple, de leurs exactions et du désordre des immenses services de l'arrière, encombrés de généraux et d'officiers tandis que le front n'était formé que d'un mince réseau de combattants. Dwinger participa cependant encore à la prise de Bougoulma. Mais peu après, l'incident décisif se produisit : un régiment massacra ses officiers et passa aux Rouges; ceux-ci poussèrent hardiment dans la brèche et forcèrent toute l'armée blanche à reculer. D'autres régiments successivement imitèrent l'exemple du premier; c'était le verdict du peuple : il en était venu à préférer les Rouges et leurs promesses aux vantardises des Blancs qu'ils ramèneraient l'ancien régime social. Le front des armées blanches s'écroula entièrement par l'effet de ces défections. Elles reculèrent vers l'Oural. « Notre colonne est à l'arrière-garde et c'est une petite troupe imperceptible dans le flot immense de l'armée. Chaque formation est encombrée de fuyards : hommes incapables de porter les armes, femmes désolées, enfants gémissants. Les voitures bourrées de bric-à-brac se multiplient de façon inquiétante. Dans certaines formations il y a déjà plus de voitures que de soldats. Certaines autres n'ont plus que leurs officiers. »

Le 16 juillet, les Blancs, ayant traversé l'Oural, évacuèrent Ekaterinenbourg.

On dit, nota alors Dwinger, que les Rouges ont beaucoup innové dans leur façon de combattre. Par exemple, plus de cruautés envers les simples soldats faits prisonniers. Chacun d'eux, désarmé avec soin, est renvoyé avec de bons rires à sa maison... C'est fâcheux. Quand les Rouges ne faisaient pas de prisonniers et que nos soldats savaient qu'être pris, c'était être voué au martyre, ils se battaient comme des lions. Maintenant, chacun pensera à être transfuge. A quoi bon combattre si dès qu'on est pris, on est renvoyé chez soi? Je crains bien que cette nouvelle tactique, qui est sûrement une invention du grand Trotzki, ne décime davantage nos troupes que les plus durs assauts. Pour les officiers, rien de changé, naturellement. Aussitôt pris, aussitôt torturés, assommés, fusillés.

A Tcheliabinsk, les Blancs, par une double attaque de flanc, essayèrent d'encercler l'avant-garde rouge, mais au milieu du combat, la 12e division, subitement, tua ses offi-

ciers : l'armée blanche dut de nouveau reculer. Près d'Omsk, un régiment de Chinois fut pris; les Blancs le massacrèrent en entier. La retraite n'en continua pas moins, harcelée par les paysans rebelles, les « Verts », qui gagnaient chaque jour du terrain. A Omsk, on attribua à l'escadron de Vereniki un groupe de prisonniers allemands pour les corvées; ces malheureux étaient maigres et mal vêtus, et l'hiver venait. Peu après, Dwinger reçut l'ordre de détruire les superbes moulins de Koulomsino; il y retrouva le Dr. Berger et ses anciens camarades du camp de prisonniers et les emmena avec lui :

[10 nov.] Les premières colonnes de l'arrière-garde sont arrivées sur l'Irtych. Toute la plaine autour d'Omsk était noire de leurs hommes... Le défilé déprimant dura toute la nuit. Le matin, il arrivait encore de nouveaux réfugiés. Les uns, s'appuyant sur des bâtons de bouleau, portaient de lourds fardeaux sur leurs dos courbés. Les autres, en légères blouses d'été et les pieds bleus et enflés dans des savates, n'avaient pas la moindre provision. Les charrettes paysannes se succédaient en grinçant à travers champs, conduites par des dames pâles en robes habillées... Des petits enfants geignaient et la faim leur faisait ronger les fétus de leur litière moisie. Plusieurs fois, je rencontrai des groupes de beaux garçons aux visages nobles et souffreteux, des files de belles jeunes filles déjà marquées par la mort. A plusieurs kilomètres autour d'Omsk, toute la campagne est transformée en un bivouac dont la vue me fait frémir : j'ai là sous les yeux toute la noblesse, toute la bourgeoisie de l'ancien Empire.

[12 (?) nov.] Le grand froid est enfin venu. Ce matin, l'Irtych était couverte d'un mètre de glace. Toute l'armée s'écoule vers l'Est comme un immense torrent et plusieurs centaines de milliers de fuyards l'accompagnent.

[13 nov.] Koltchak a quitté la capitale. Presque sans être remarqués, cinq trains se glissèrent à petit bruit vers la steppe... 28 de leurs wagons emportaient la dernière réserve d'or de l'Etat. Après ce départ, la folie s'empara de la ville : dans les cabarets, des femmes nues dansaient sur les tables et rejoignaient ensuite des officiers ivres sur des sofas propices. On envoyait des balles dans les glaces, on cassait toutes les vitres; un commissaire rouge, prisonnier, fut rossé à mort dans un grand café, après qu'on lui eut arraché son uniforme sur la demande des femmes...

Kainsk dépassé, nous gagnons la tête de l'armée à marches forcées. Aucune troupe ne peut tenir longtemps en arrière-garde : elle ne trouve plus ni quartiers ni vivres. Chaque village est si

bourré de fuyards que la nuit tout est occupé, y compris les routes et chemins. Et il n'y a plus un morceau de pain, même dans la meilleure ferme...

[Arrivés à l'avant-garde,] nous revoyons des trains... Ce sont tous des trains militaires... Ils se suivent de près, bondés jusque sur les toits de blessés et de malades... Souvent aussi, ces trains ne sont occupés que par des légionnaires tchèques... bourrés de toutes sortes de choses, produit de leurs maraudes... Ils emmènent avec eux les plus beaux chevaux de la Russie... Mais ils ne donnent rien et aucune fille n'ose plus se risquer dans le voisinage de leurs trains : trop d'entre elles ont été traînées de force dans les wagons, pour être ensuite jetées dehors en pleine marche...

[A Taïga,] les voies sont encombrées par des centaines de wagons bondés de malades et de blessés... On dit qu'ils sont là depuis des jours, sans nourriture et sans soins. On entend leurs cris et leurs supplications gémissantes qui ne s'arrêtent pas un instant... Ces malheureux meurent l'un après l'autre, de faim et de soif.

[Depuis Kainsk, le typhus décime les fugitifs.] Sur la peau apparaissent de minuscules taches rouges, des points si petits qu'ils en sont ridicules. Mais au cours des heures, ils deviennent lourds comme du plomb et font mollir les genoux. En un jour, ils couchent le plus fort sur le sol neigeux, pour toujours... [Le 20 (?) déc.,] nous avons traversé Atchinsk. 32.000 chevaux achevaient de mourir sur la steppe; 70.000 morts étaient entassés dans les rues...

[Les Rouges ayant occupé Krasnoiarsk, nous la contournons.] Jusqu'à l'aube, tout va bien. Le soleil se lève rayonnant sur l'immense steppe immaculée... L'armée avance en colonnes denses où sont pêle-mêle officiers, soldats, fonctionnaires, femmes et enfants... Soudain, vers 10 h., on entend la canonnade... Des officiers passent au galop en criant, la tête perdue : « Tous les chemins sont barrés par les rebelles. » C'est le signal d'un désordre effroyable. A chaque coude de la route, des troupes nous guettent; derrière chaque crête, des mitrailleuses font feu sur nous... Il n'y a plus de commandement nulle part. Chaque troupe cherche à percer le barrage comme elle peut... Toute la plaine grouille de soldats et de fuyards, de femmes et d'enfants. Partout des traînaux renversés. Parfois, nous nous heurtons à des canons dont l'attelage s'est abattu. Le chaos croît à chaque avance de nos chevaux lancés au galop. Un régiment après l'autre passe à l'ennemi... Toujours viennent vers nous de nouvelles troupes agitant des drapeaux rouges... Nous galopons sur des soldats blessés, des femmes ren-

versées, des enfants gémissants... Nous finissons par percer... Ce 5 janvier 1920, nous avons perdu, outre 80.000 tués et prisonniers, presque tout notre train et toute notre artillerie; 100.000 fuyards ont été détachés de nous...

[La retraite continue.] Au cours de l'avance, on passe devant des traîneaux pleins de cadavres marqués par le typhus, devant des chevaux rongés jusqu'aux os par les hommes et les loups... Le matin, on voit des centaines de gens gelés pendant la nuit parce qu'ils n'ont pu pénétrer dans une maison. La distribution des vivres doit être surveillée revolver au poing; le soir, on combat pour avoir un toit ou au moins un feu... Nous rencontrons toujours plus souvent des petits groupes de prisonniers de guerre restés sur la neige comme des compagnies de chevreuils gelés.

[En approchant d'Irkoutsk, on apprend qu'elle est aux mains des Rouges.] Ceux-ci harcèlent de plus en plus... Dans tous les villages où on pince des partisans, on exerce de terribles représailles... Il n'y a plus les moindres vivres dans ceux où nous arrivons... Les épaves sont toujours aussi nombreuses : des traîneaux pleins de dames, de jeunes filles élevées dans les Instituts impériaux, de petits enfants aux mains enflées et bleuies par le froid. Quand ces femmes ont des fourrures particulièrement précieuses, elles ne les gardent pas longtemps... A la fin, elles gisent sur les traîneaux nues...

On se décida à traverser le Baïkal glacé, mais pendant ce trajet, le cheval de Vereniki tomba et son cavalier se cassa la jambe. Il donna alors congé à tous ceux qui restaient de son détachement et demanda qu'on le plaçât derrière une mitrailleuse en position : quand les Rouges viendraient, il en tuerait avant d'être massacré par eux. Les Allemands continuèrent leur route, mais une tempête de neige les arrêta. Ayant été rejoints par les Rouges, il se firent reconnaître par eux comme prisonniers emmenés de force. Dwinger et Berger revinrent peu après ensemble en Allemagne par le chemin de fer.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Docteur A. Donnadieu : *Paysages de Provence : La Côte des Maures de Toulon au Golfe de Fréjus*. Avec 148 illust. 4 aquarelles et une couverture de Félix Pascalet; Berger-Levrault. 30 »

Art

Raymond Escholier : *Eugène Delacroix et sa « consolatrice »* (Coll. *Ames et Visages*) ; Colin. 18 »

Joseph Girard : *L'art de la Provence.* Avec des illust. (Coll. *Les Arts français*) ; E. de Boccard. » »

Gabriel Mourey : *Tableau de l'art français. I : Le Moyen-Age.* Avec de nomb. illust.; Delagrave. » »

Criminologie

Jack Bilbo : *Mémoires d'un gangster, garde du corps d'Al Capone,* traduit de l'allemand par Charles Burghard; Flammarion. 12 »

Ethnographie, Folklore

Jean Perrigault : *L'enfer des noirs. Cannibalisme et fétichisme.* Avec des illust.; Nouv. libr. française. » »

Raffaele Pettazzoni : *La confession des péchés,* traduit par R. Monnet. 1re partie, vol. II : *Japon, Chine, Brahmanisme. Jaïnisme. Bouddhisme;* Leroux. » »

Histoire

Auguste Dupouy : *Histoire de Bretagne.* Avec de nombr. illust. h. t.; Boivin. 24 »

Linguistique

Baudry de Saunier : *Gaîtés et tristesses de la Grammaire de l'Académie Française*; Flammarion. 12 »

Littérature

Paul Archambault : *Georges Fonsegrive.* Avec un portrait; Bloud et Gay. 12 »

Léon-Paul Fargue : *D'après Paris;* Nouv. Revue franç. » »

Gustave Guiches : *Le spectacle.* Trois étapes du théâtre et de la vie parisienne de 1887 à 1914; Edit. Spes. 12 »

Georges Laronze : *Le baron Haussmann;* Alcan. 15 »

Gilbert Lejeune : *Ligne de chance.* Avant-propos de Jacques Bainville; ;Edit. du Cahier. 10 »

Nguyen Manh Tuong : *L'Annam dans la littérature française : Jules Boissière, 1863-1897;* Imp. Mari-Lavit, Montpellier. » »

Henri Massis : *Dix ans après;* Cahiers de la Quinzaine, 3e Cahier de la 22e série; Desclée de Brouwer. 8 »

José Ortega y Gasset : *Essais espagnols,* traduits par Mathilde Pomès; Edit. du Cavalier. » »

Charles Péguy : *L'argent,* suivi de *L'Argent suite;* Nouv. Revue franç. 15 »

Joseph de Pesquidoux : *Le Livre de raison,* 3e série; Plon. 15 »

Jean Plattard : *François Rabelais.* Avec des illustrations; Boivin. 48 »

Eugène Raiga : *L'Envie, son rôle social;* Alcan. 15 »

Paul Reboux : *Une « merveilleuse » : Madame Tallien.* Avec des illust.; Flammarion. 3,75

Pius Servien : *Introduction à une manière d'être;* Boivin. 10 »

André Suarès : *Voyage du Condottière. II: Fiorenza;* Emile Paul. » »

Georges Suarez : *Soixante années d'Histoire française. Clemenceau. I : Dans la mêlée. II : Dans l'action;* Tallandier. 24 »

Comtesse Léon Tolstoï : *Journal.* Tome II : *1891-1897.* Traduit du russe par H. Pernot; Plon. » »

Edmond Welhoff : *Autour du député moyen.* Illust. de Cabrol et croquis de l'auteur; Fasquelle. » »

Mœurs

Maurice Privat : *Ivar Kreuger,* suivi de *Documents secrets;* Documents secrets, 16, rue d'Orléans, Neuilly (Seine). 12 »

Claude Vincelle : *L'amour en Argentine;* Edit. du Siècle. » »

Musique

Lucien Chevaillier : *Le Troupeau d'Orphée;* Libr. Lipschutz. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Charles-Maurice Chenu : *Du képi rouge aux chars d'assaut;* Albin Michel. 15 »

Joseph Poitevin : *Quatre ans d'esclavage*, souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne; Revue du Centre. 12 »

Poésie

Pierre Bédat de Monlaur : *Vers l'île mystérieuse;* Figuière. 12 »

Michel de Bellomayre : *L'Eternel poème;* Revue des Poètes, Perrin. » »

André Breton : *Le revolver à cheveux blancs;* Cahiers libres. » »

Paul Eluard : *La vie immédiate;* Cahiers libres. » »

Tristan Tzara : *Où boivent les loups;* Cahiers libres. » »

Politique

Philippe Barrès : *La victoire au tournant;* Nouv. Librairie française. 12 »

Questions coloniales

Divers : *L'adaptation de l'enseignement dans les Colonies*, rapports et compte rendu du Congrès international de l'enseignement dans les colonies et les pays d'outre-mer. 25-27 septembre 1931. Préface de M. Paul Crouzet; Didier. 25 »

Jean Dorsenne: *Faudra-t-il évacuer l'Indochine?* Nouv. Soc. d'Edition. » »

Questions juridiques

Raymond Teisseire : *Histoire des juridictions et des Palais de justice de Marseille depuis leur origine jusqu'à nos jours.* Préfaces de M. François Brun et de M. Emile Roustan; Tacussel, Marseille.

Questions militaires et maritimes

Paul Chack : *Branlebas de combat;* Edit. de France. 15 »

Marthe de Fels : *Vauban.* Avec un portrait; Nouv. Revue franç. » »

Maréchal de Mac-Mahon Duc de Magenta : *Mémoires.* Souvenirs d'Algérie. Publiés par le comte Guy de Miribel. Avec un portrait; Plon. 30 »

J. Monteilhet : *Les institutions militaires de la France, 1814-1932.* De la paix armée à la paix désarmée; Alcan. 35 »

Questions religieuses

Abel Dechêne : *Contre Pie VII et Bonaparte. Le blanchardisme 1801-1829;* Firmin-Didot. 15 »

Roman

Amédée Achard: *La Cape et l'Epée;* Nelson. 7 »

Amédée Achard : *La Toison d'or;* Nelson. 7 »

Edouard Bézoro : *La Sœur inconnue;* Figuière. 12 »

Pierre Bost : *Porte malheur;* Nouv. Revue franç. 9 »

Charles Briand : *Aliaga;* Flammarion. 12 »

Louis Bromfield : *Speakeasy 55*, texte et version française inédits. Traduction de B. Vuillemin; Aujourd'hui, Lausanne. » »

Charlotte Brontë : *Villette*, traduit de l'anglais par Albine Loisy et

Brian Telford; Nouv. Revue franç. 25 »
G. K. Chesterton : *L'incrédulité de Père Brown*, traduit de l'anglais par Mme François Maury; Nouv. Revue franç. 15 »
Pierre Deparme : *Un soir à l'Opéra*. Avec un frontispice gravé sur cuivre par Pierre Guastalla; Emile Paul. » »
Louis Dumur : *Les Loups rouges;* Albin Michel. » »
Dominique Dunois : *Suspicion;* Flammarion. 12 »
Pierre Frondaie : *Zigoël;* Emile Paul. » »
Louis Gérin : *Une femme dans la mine;* Revue Mondiale. 12 »
Heinrich Hauser : *Glen le matelot*, traduit de l'allemand par Paul Sucher; Edit. Montaigne. 15 »
Lily Jean-Javal : *La mère Grimuzot raconte...* Illust. de Maggie Salcedo ; Edit. Bourrelier-Chimènes. 10 »
Claude Mc. Kay : *Quartier noir* (*Home to Harlem*), traduit du nègre américain par Louis Guilloux; Rieder. 15 »
Madeleine Lalanne : *Là-haut dans la montagne*. (Coll. *Romans pour la jeunesse*); Edit. Bourrelier-Chimènes. 7 »
Renée Laurent-Keller : *Le baiser de l'homme vierge*; Renaissance moderne. » »
Jean Laurence : *Ranora;* Revue mondiale. 12 »
Louis Lefebvre : *La touche de feu;* Revue française. » »
Louis Le Sidaner : *Le pharmacien de Bornières;* Nouv. Revue critique. » »
Menalkas : *Erna, jeune fille de Berlin;* Edit. des Portiques. » »
Georges Petitclaude : *Les gaietés du baccalauréat;* Edit. Montaigne. 12 »
Marcel Allain : *Deux blondes...;* Férenczi. 3,50
Irmine Romanette : *Sonson de la Martinique;* Malfère. » »
Marcel Rouff : *Dans l'Atlas... une nuit;* Edit. Baudinière. » »
Nicolas Ségur : *Baiser mortel;* Edit. de France. 15 »
Georges Simenon : *Le passager du « Polarlys »*; Fayard. 6 »
Marcelle Vioux : *Deux cœurs brisés;* Fasquelle. » »

Sciences

Adrien Foch : *Introduction à la mécanique des fluides*. Avec des figures; Colin. 10,50

Sociologie

P. Boivin, G. Lefranc, M. Deixonne: *Révolution constructive;* Libr. Valois. 15 »
Charles Plisnier : *Mesure de notre temps;* Cahiers bleus, Libr. Valois. » »
Léon de Poncins : *La F. M., puissance occulte;* Edit. Bossard. 10 »
Eugen Relgis : *Humanitarisme et individualisme*. Avant-propos de E. Armand; L'En-Dehors, Orléans. 0,50

Sports

Pierre de Coubertin : *Mémoires olympiques;* Bureau international de pédagogie sportive, Lausanne. » »

Théâtre

René Benjamin : *Paris*, pièce en 2 actes et 8 tableaux. Avec un à-propos de l'auteur sur la critique; Plon. 12 »
Jean-Jacques Bernard : *Théâtre*. (*A la recherche des cœurs. Les Sœurs Guédonec. La Louise*); Albin Michel. 12 »
Charles Dornier : *Du nouveau ou la plus aimée*, drame révolutionnaire, 3 actes en vers; Bibliothèque de l'Artistocratie, Libr. Piton. 7,50

MERCVRE.

ÉCHOS

Georges Poncet. — A propos d'Hamlet. — Trois textes. — Gyp et le Grand-Guignol. — L'Académie et les avocats. — A propos de jumeaux. — Une source de Baudelaire. — Istanbul=Stamboul=Constantinople. — Le Sottisier universel.

Georges Poncet. — Il n'avait pas trente ans. On a lu de lui, dans *le Mercure de France* du 15 avril 1930, *le Terrain des Avions Perdus,* dans *le Mercure* du 15 décembre 1930 *le Cavalier,* et, récemment, le 15 mars 1932, *Musique du Sud.* Il avait composé une suite de nouvelles ainsi hallucinantes et précises, dans une atmosphère surchargée de mystérieuses significations. Son style était de la grande lignée, dérivé, avec plus de concentration peut-être, enseignée par Edgar Poe et Baudelaire, du style noble et ample d'un Flaubert, d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'un Marcel Schwob.

Voici trois ans bientôt, Jean Pourtal de Ladevèze me pria de parcourir un cahier de nouvelles écrites par un de ses plus jeunes amis, Georges Poncet; j'en fus émerveillé. Je l'engageai à réserver pour *le Mercure* le *Terrain des Avions Perdus.* Etait-ce obscurément un présage déjà du sort final auquel il s'exposait? Ce jeune homme, réservé au point d'en apparaître timide, rougissant, on le sentait d'emblée empli d'une réserve d'enthousiasme, de savoir, de convictions et de lucide espoir. Quant à son avenir littéraire, quiconque a lu de lui dix lignes n'aurait pu douter d'une vraie grandeur assurément promise. Mais il n'aura pas vu imprimé même son premier roman, qui doit paraître en septembre! Un fait-divers, banal presque à force d'être fréquent : « Le lieutenant Poncet, de la 9e escadrille du 37e régiment d'aviation, a été tué au cours d'un accident. Le lieutenant Poncet effectuait une mission aérienne aux confins de l'Algérie et du Maroc quand son appareil s'abattit dans des circonstances encore inconnues. Le corps de l'officier aviateur a été ramené à Casablanca. »

Ceux qui l'ont approché et connu l'aimaient avec confiance. Son souvenir vit en eux. Ses écrits, bien qu'il n'en fût qu'à ses débuts, lui assurent la survie. — A. F.

§

A propos d'Hamlet. — M. Abel Lefranc voulait qu'*Hamlet* fût une œuvre de propagande politique, un drame à clef. J'ai donné au *Mercure* (N° du 1er juillet, p. 220-226) un petit article pour dénier ce caractère à la pièce de Shakespeare. Le 15 juillet, le *Mercure* a inséré, parmi ses échos, une réponse de M. Valentin Dupuy, ingénieur, qui n'admet pas la clef de M. Lefranc, mais en

propose une autre. D'après M. Dupuy, les personnages du grand dramaturge ne figurent pas Marie Stuart, Darnley, Bothwell, mais Leicester, le comte d'Essex, sa femme, son fils.

Je connaissais la thèse, car il y a longtemps qu'elle existe. Si je ne l'ai pas opposée à celle de M. Lefranc, c'est qu'elle me paraît, elle aussi, assez peu digne de créance.

Elle a été soutenue par ceux qui prétendent que Shakespeare a été toute sa vie un fidèle catholique. D'après eux, son père se serait obstiné à rester un récusant, un de ces papistes qui refusaient de prêter le serment de suprématie, c'est-à-dire d'admettre que le souverain anglais était l' « unique et suprême chef de l'Eglise d'Angleterre ». Pour cette attitude, il aurait subi des vexations variées et se serait vu infliger des amendes ruineuses par les agents anglicants du fameux Leicester, qui, en sa qualité de comte de Warwick (le comté où se trouve Stratford-sur-Avon) exerçait un pouvoir féodal sur le pays de la famille Shakespeare. De là sans doute la principale cause de la haine que l'auteur d'*Hamlet* aurait nourrie dans son cœur contre Leicester. Mais ni cette cause ni cet effet n'ont, je crois, été prouvés.

Il faut dire que ce Leicester se prêtait singulièrement à faire un personnage de tragédie. A dix-huit ans, n'étant encore que lord Robert Dudley, fils d'un seigneur que son ambition avait conduit à l'échafaud, il avait épousé une jeune fille de petite noblesse, Amy Robsart, l'héroïne du *Kenilworth* de Walter Scott et d'un drame raté de Victor Hugo. Mais, étant devenu favori de la reine Elisabeth, il caressa des espérances sans mesure, et, onze ans après son mariage, la pauvre Amy fut un jour trouvée dans un escalier de son château, morte, le cou rompu. Cependant, la « reine-vierge », trop prudente pour se donner un maître, n'épousa pas le beau Leicester; elle essaya seulement, sans succès, de le donner pour époux à Marie Stuart. Déçu, Leicester contracte (vers 1572) une union secrète avec lady Douglas, baronne douairière de Sheffield, dont le mari est mort assez mystérieusement et qu'il ne tarde pas à abandonner. En 1575, il organise en l'honneur d'Elisabeth les fêtes célèbres du château de Kenilworth, et on le croit, cette fois, bien près de monter au trône. Mais la reine se dérobe encore, et Leicester devient l'amant de Lettice, comtesse d'Essex, pendant que le mari de la dame guerroie en Irlande. Malheureux à la guerre et informé un beau jour qu'il ne l'est pas moins au « home » qu'il a quitté, Essex laisse là l'Irlande et revient, enflammé de vengeance. Leicester, averti à temps, dépêche à sa rencontre (est-ce ici de l'histoire ou de la légende?) des émissaires qui parviennent à suborner ses domestiques, et ceux-ci lui servent un poison italien, préparé

par un personnage non moins italien, le docteur Julio, un coquin au service de Leicester et qui cumulait des connaissances variées, à la fois médecin, charlatan, alchimiste, astrologue, enfin un diabolique savant, bien Renaissance. Julio, qu'on soupçonne d'avoir supprimé pour Leicester le mari de lady Sheffield avec un faux rhume, dépêche Essex avec une fausse dysenterie, et le malheureux expire avant d'avoir pu quitter le sol irlandais (1576). Aussitôt, Leicester s'unit à sa veuve par un nouveau mariage secret, — non secret longtemps, car Elisabeth apprend l'année suivante l'infidélité de son favori, qu'elle éloigne de sa présence. Pourtant, quelques années plus tard, on le retrouve en pleine faveur. Il remplit (assez mal) des missions aux Pays-Bas. Il siège au conseil privé de la reine et en profite (ceci paraît bien authentique) pour proposer qu'on fasse mourir Marie Stuart par le poison (1586). Enfin, Elisabeth crée exprès pour lui la charge de lieutenant d'Angleterre et d'Irlande. Va-t-elle l'élever jusqu'à elle? Mais il a une femme. Et voici la tragédie finale, que le célèbre Ben Jonson raconte ainsi dans une lettre : « Le comte de Leicester donna une bouteille de liqueur à sa lady, l'engageant à en user en cas de faiblesse; laquelle, ne sachant que c'était du poison, lui en donna, après qu'il fut revenu de la cour, et il en mourut. »

C'était en 1588. Cela ressemble à la mort romancée du pape Alexandre Borgia. Pour Leicester, c'est notamment le jésuite Parsons qui s'est distingué contre sa mémoire.

Il est singulier que Leicester ait eu pour successeur, dans les faveurs royales, le fils même de sa victime, le jeune comte d'Essex. Celui-ci avait trente-quatre ans de moins qu'Elisabeth. Lui aussi, il se maria secrètement, et lui aussi il encourut pour ce fait la colère de sa royale maîtresse, car, sous la reine-vierge, les seigneurs qu'elle distinguait devaient comme elle garder le célibat, et, après Leicester, Essex et Southtampton s'en aperçurent. Le caractère altier et imprudent d'Essex lui faisait beaucoup d'ennemis. Toutefois, il avait de la grandeur, de la générosité, un esprit ouvert à l'art et au beau, avec aussi quelques ridicules. L'Irlande ne lui fut pas moins fatale qu'à son père. La campagne qu'il y fit en 1599 fut très critiquée au conseil de la reine, et, à son retour, une tentative de manifestation en sa faveur à Londres, le 28 septembre, ne réussit qu'à le rendre suspect, à le faire arrêter et dépouiller de ses dignités. Rendu à la liberté au mois de juillet suivant, il se mit à comploter avec ses amis la ruine d'Elisabeth. Le 7 février 1601, se fiant sur sa popularité, le lord présomptueux, à la tête d'une toute petite troupe de gentilshommes, tenta de soulever le peuple londonien. En cas de succès, il comptait, paraît-il, que Jacques VI

d'Ecosse, fils de Marie Stuart, fût venu avec des forces à son secours. Mais le peuple ne marcha pas, et Essex eut la tête tranchée sur l'échafaud. Le comte de Southtampton, son brillant second, condamné à mort comme lui, vit sa peine commuée en une prison perpétuelle à laquelle mit fin, au bout de deux ans, la mort d'Elisabeth (1603).

Venons-en à Shakespeare.On sait assez qu'il était l'ami de Southampton, à qui, dès 1593, il dédiait son poème *Vénus et Adonis* et à qui, très probablement, s'adressent ses fameux sonnets, pleins d'une effusion si ardente que certains puritains trop zélés ont voulu y flairer une passion suspecte. On connaît de Shakespeare une louange envers Essex. Dans son *Henry V*, le Chœur, au début du 5e acte, fait cette allusion à l'expédition d'Irlande, qui devait amener la chute du favori :

> Si maintenant le général de notre gracieuse souveraine revenait d'Irlande (comme il se pourrait, quelque heureux jour), apportant la rébellion embrochée à son épée, quelle foule quitterait la paisible cité pour aller l'acclamer !

Quant au drame sur Richard II, qu'un adhérent d'Essex, Sir Gilly Merrick, fit représenter à Londres la veille de la révolte, pour montrer un souverain anglais qu'on détrône et exciter le peuple à renouveler l'opération, la plupart des commentateurs pensent qu'il s'agissait d'une pièce antérieure au *Richard II* de Shakespeare, — et le grand écrivain ne fut certainement pas compromis dans la conjuration.

Demandons-nous maintenant s'il est naturel de croire qu'il ait voulu symboliser dans *Hamlet* l'aventure Leicester-Essex. Mais, d'abord, quand *Hamlet* a-t-il été composé? On sait que la première édition connue a été annoncée en 1602, mais on sait aussi que, dès 1589, Nash fait allusion à un *Hamlet* et qu'en 1596 Lodge, dans une préface à un ouvrage du dramaturge Robert Greene, parle du « spectre qui, sur le théâtre, avec un air si misérable, criait comme une marchande d'huîtres : « *Hamlet, vengeance!* » On s'est demandé s'il s'agissait du drame de Shakespeare où d'un pré-*Hamlet* (car l'existence d'un pré-*Hamlet* est tenue pour certaine), et l'on a pensé que celui qu'avait visé Lodge était de Thomas Kyd, un auteur alors très connu.

Quoi qu'il en soit, il est avéré qu'un *Hamlet* avec le spectre, le mystère, le thème de la vengeance (c'est-à-dire avec les éléments essentiels qui figurent dans Shakespeare), avait été joué, était connu en 1596; et, dès lors, si l'*Hamlet* de 1602 est un ouvrage à clef, on est presque forcé de croire que l'autre (l'*autre* qui est peut-être le même) l'était déjà. S'il est de Kyd, Shakespeare a-t-il emprunté la

clef à Kyd? Dans ce cas, les raisons qu'on allègue (le catholicisme de Shakespeare, sa prétendue rancune contre Leicester, etc.) perdent leur valeur, et ce sont surtout les sentiments de Kyd qu'il faudrait interroger. Mais Kyd était très hostile aux catholiques. Son principal ouvrage, la *Tragédie espagnole*, qui date de 1592, est une furieuse diatribe contre l'Espagne des Jésuites et de Philippe II.

Cependant, prenons l'hypothèse la plus simple, écartons le pré-*Hamlet;* admettons que le drame de 1596 soit celui de Shakespeare. A cette date, Leicester est mort depuis huit ans. Essex est dans l'état de la faveur, de la puissance, et néanmoins âprement combattu par des cabales de cour. Eh bien, aurait-ce été lui être agréable, aurait-ce été un acte d'ami, que d'évoquer sur la scène et livrer à la malignité publique le drame obscur de son père et de sa mère, — de montrer celui-ci assassiné par l'amant de celle-là et d'insinuer plus ou moins qu'elle, la femme adultère, elle a peut-être été complice de cet assassinat, qui n'est pas même prouvé par l'histoire? Et, sous les traits d'Hamlet, représenter Essex lui-même comme un caractère noble assurément, mais irrésolu, atrocement misanthrope, dégoûté de tous et de toutes, écrasé sous le dégoût du crime maternel, aurait-ce été faire honneur au brillant favori d'Elisabeth et le servir dans sa carrière? Et tout cela, dans quel but? Pour exhiber, en l'enlaidissant, le beau scélérat Leicester sous les traits désavantagés du roi Claudius, et pour satisfaire sur un mort une rancune douteuse? Cette supposition est bien douteuse aussi, et l'on comprend qu'elle n'ait jamais été sérieusement admise par la critique, ni en Angleterre, ni ailleurs.

On doit dire cependant que, s'il fallait choisir entre cette thèse-là et celle de M. Lefranc (Hamlet-Marie Stuart), c'est celle d'Hamlet-Essex-Leicester qui devrait l'emporter. Et si, comme c'est certain, Shakespeare, dans *Hamlet*, s'est beaucoup inspiré des préoccupations de son époque, les aventures d'Essex et de la cour d'Elisabeth ont dû lui fournir bien plus de traits que celles de Marie Stuart. Il est même possible que le malheur d'Essex et surtout de Southtampton ait contribué à le pousser dans ce noir pessimisme qui, pendant plusieurs années, marqua ses œuvres (le second *Hamlet, Othello, Lear, Mesure pour Mesure*), avant de s'apaiser pour aboutir à l'optimisme de *Cymbeline* et à la sérénité qui termine la *Tempête*. Mais l'erreur est de vouloir qu'*Hamlet* soit un ouvrage à clef. En tout cas, on voit que ce n'est pas M. Lefranc qui en a mis la mode. Je n'ai pas vérifié l'origine de la thèse catholique Hamlet-Essex-Leicester; mais je la trouve développée dans des ouvrages qui remontent à soixante ans.

Les curieux peuvent s'amuser à ces recherches, ces rapproche-

ments ingénieux, ces hypothèses romanesques, romancées. Mais ces jeux, appliqués à Shakespeare, aboutiraient plutôt à rapetisser ce grand génie. Son œuvre est comme une eau rapide, large, immense, qui, dans son parcours, reflète mille détails de la terre, de l'air, du ciel. N'essayez pas d'arrêter le flot pour y fixer une image, lui imposer un symbole. Ce flot fuit sous vos doigts : il est la liberté qui réfléchit tout et ne s'asservit à rien.

La curiosité qui s'attache à l'auteur d'*Hamlet* fait qu'il n'est pas une scène de son théâtre où l'on n'ait essayé de démêler quelque allusion. Sait-on que certains ont cru voir, dans un vers du *Songe d'une nuit d'été*, un hommage à la coupable Lettice, comtesse d'Essex? Cela nous semble une sottise. Mais il est curieux que, dans la même scène, d'autres (ou les mêmes) aient deviné un autre hommage (magnifique celui-ci et *probablement authentique*) envers Marie Stuart. Voilà qui nous ramènerait à M. Lefranc et à sa malheureuse hypothèse de Shakespeare ennemi des Stuarts et calomniateur de la reine d'Ecosse. Mais cet article est déjà bien trop long. Il faut laisser le *Songe d'une nuit d'été* pour une autre fois. — LOUIS MANDIN.

§

Trois textes. — 1° Maxime du Camp. *Souvenirs littéraires*, T. II, p. 63. Baudelaire « entra chez moi avec les cheveux teints en vert. Je fis semblant de ne pas le remarquer (...). N'y tenant plus, il me dit : « Vous ne trouvez rien d'anormal en moi? » (...) Je répliquai : « Tout le monde a des cheveux plus ou moins verts. (...) » Presque immédiatement il s'en alla, et, rencontrant un de mes amis dans la cour, il lui dit : « Je ne vous engage pas à entrer chez Du Camp : il est aujourd'hui d'une humeur massacrante. »

2° E. H. *Le Temps*, lundi 4 juillet 1932. « Nous avons toujours jugé savoureuse, à cet égard, l'anecdote de Baudelaire allant voir Banville, s'étant teint les cheveux en vert. Banville n'eut point l'air de le trouver étrange. (...) Baudelaire en fut indigné. Comme il descendait l'escalier, rencontrant Monselet : « Mon cher, lui dit-il, n'allez pas chez ce Théodore : il est d'une humeur massacrante aujourd'hui. »

3° Pierre Mille. *Excelsior*, 9 juillet 1932. « Mon érudit et spirituel confrère Emile Henriot évoque cette ancienne anecdote sur Baudelaire, lequel, ayant été rendre visite à Théophile Gautier, s'était fait teindre les cheveux en vert pour l'épater. (...) Gautier affecta de ne s'apercevoir de rien ou de trouver cette couleur de chevelure toute naturelle. Sur quoi Baudelaire, déçu, rencontrant un autre

visiteur sur l'escalier, lui dit : « N'entrez pas. Gautier est, aujourd'hui, d'une humeur massacrante. » — FÉLIX CULPA.

§

Gyp et le Grand-Guignol. — Parmi les lettres, souvent intéressantes, que dispersa, en 1913, la mort d'Oscar Méténier, il s'en trouve deux qui établissent un point d'histoire littéraire assez ignoré, qu'il s'en fallut de peu que Gyp n'ait figuré parmi les auteurs du « Grand-Guignol ». Sollicitée par le directeur du Grand-Guignol de lui donner une pièce, elle lui répondait, en juillet 1897, de sa large écriture, encre violette et plume d'oie, écrivant en travers, à son habitude :

Je vous donnerai très volontiers quelque chose pour le *Grand-Guignol*, mais quoi?... Je ne connais des pièces jouées au *Grand-Guignol* que *Mademoiselle Fifi*, et je crains que Gyp ne paraisse un *peu bien douceâtre?* J'ai à terminer un roman que je dois donner pour le 1er septembre. A ce moment-là, je partirai pour la campagne, et je pourrais m'occuper de faire ou d'arranger quelque chose. Pour le titre, je tâcherais de vous le donner dans quelques jours.

Tout de même, je serais contente si vous vouliez bien m'indiquer *un peu* le genre qui vous conviendrait. Je crains que ce que j'ai ne soit pas dans *la note*.

Soit que les deux pièces qu'elle avait soumises ne fussent pas « dans la note », soit qu'elle trouvât qu'on la faisait trop longtemps attendre, Gyp ne tarda pas à réclamer ses manuscrits. Suivant sa constante habitude, ce billet porte l'indication du jour, mais ni du mois, ni de l'année :

Je trouve à faire jouer *l'Ange Gardien*. Auriez-vous la bonté de faire déposer la pièce et les rôles chez le concierge du *Grand-Guignol* où je les ferai prendre. Si vous n'avez pas l'intention de jouer prochainement *Le Premier Sentiment de Loulou*, vous seriez bien aimable de me rendre aussi la pièce et les rôles.

Le Premier Sentiment de Loulou, saynète en un acte, n'était pas, à vrai dire, une nouveauté. Les membres du cercle Volney en avaient eu la primeur en 1892. Loulou, amoureuse de Folleuil, qui avec ses quarante-six ans la traitait en gamine, par ses reparties terribles dans leur inconscience, frisant à chaque mot l'inconvenance quand ce n'était pas l'obscénité, avait fait la joie des vieux messieurs. Mais la candeur de la jeune fille masquait le côté scabreux du dialogue. Puis, il y avait l'esprit de Gyp et le talent d'Eugénie Nau, Loulou ravissante qui, ce soir-là, obtint un grand succès. — P. DY.

§

L'Académie et les avocats. — Suivant Furetière, « Calphurnie fut cause qu'on a interdit le barreau aux femmes, parce qu'ayant plaidé une cause qu'elle perdit, elle en fut si irritée contre les Juges, qu'elle se découvrit impudemment le derrière et le leur montra par mépris. On ordonna en même temps que jamais femme ne plaideroit. »

La loi du 4 décembre 1900, permettant aux femmes munies du diplôme de licencié en droit de prêter le serment d'avocat et d'exercer cette profession, a, non sans peine — Mlle Chauvin en sut quelque chose — aboli cette proscription et proclamé, au banc de la défense, l'égalité des sexes.

Les avocats n'ayant point accoutumé d'assister en robe aux réunions de la Compagnie, il est peu probable que la crainte du geste de Calphurnie, renouvelé par la « Mouquette », ait été, à une époque, cause de leur exclusion.

Cependant, ce passage d'un journal manuscrit de 1752, reproduit par la *Petite Revue* du 10 septembre 1867, ne laisse pas de signaler l'ostracisme, sans doute passager, dont furent l'objet et la victime les avocats :

> Par ordre du roi, et en vertu des anciens règlements dont l'observation est de rigueur, l'exclusion est donnée à tous les advocats déclarés inhabiles à concourir pour les fauteuils vacants. Cette exclusion n'est que la confirmation d'un arrêté de l'Académie qui, au mois de mars 1730, a déclaré qu'elle n'admettrait aucun membre de ce corps dans la Société. Jusqu'à présent, Patru est le seul de tous les orateurs du barreau qui a joui de cet honneur.

Tout d'abord, les registres de l'Académie française ne contiennent pas trace, en mars 1730, de ce prétendu arrêté, et aucune mention ultérieure ne figure dans les archives de la Compagnie d'une décision analogue, jusqu'à sa dissolution, le 6 thermidor an II (24 juillet 1794), par la Convention.

D'ailleurs, si Olivier Patru, nommé en 1640 au dix-neuvième fauteuil, fut le seul véritable « orateur » appartenant au barreau qu'ait compté l'Académie, il fut loin, cependant, d'avoir été seul à représenter l'Ordre parmi les immortels.

Sans parler de Pierre Séguier, avocat général au Parlement de Paris, appelé à l'Académie en 1635 et qui, déclaré son protecteur, la logea de 1642 à 1672, de Pierre Corneille (1647), avocat général à la Table de marbre à Rouen, et de Bergeret, avocat général au Parlement de Metz (1685), deux avocats au Grand Conseil, Bazin de Bezons (1643) et Salomon Virelade (1644), appartinrent à la docte assemblée. Quant aux avocats au Parlement de Paris, on

relève, en dehors de Patru, la présence de Guillaume Colletet (1634), de Louis Giry (1636), de Jean Ballesdens (1648), de Jean Donjat (1650), de Michel Le Clerc (1662), d'Etienne Pavillon (1691), de Barbier d'Aucourt (1693) et de Louis de Sacy (1701).

Il est à remarquer, toutefois, que Louis de Sacy fut, en 1701, le dernier avocat appelé à participer aux travaux du *Dictionnaire*, la *Grammaire* devant rester plus de deux siècles encore — que n'y est-elle demeurée? — à l'état de projet.

Qu'il y ait eu ou non ordre du roi, arrêté ou décision dont la trace est perdue, l'Académie, si accueillante, à l'origine, pour les avocats, sembla, de 1701 à sa dissolution, leur fermer sa porte, de parti pris. Il y a pour le moins là une anomalie qu'il serait intéressant d'expliquer. — P. DY.

§

A propos de jumeaux.

Mon cher Directeur,

Les Echos du dernier *Mercure* (15 juillet) contiennent une lettre de M. Charles-Henry Hirsch, qui s'est proposé de « mettre d'accord M. Louis Mandin et M. José Théry ». Ce zèle généreux était inutile, car il n'y a, en réalité, aucun désaccord entre M. Théry et moi. Mais la bonne intention de M. Hirsch m'obligera de donner aux lecteurs du *Mercure* quelques explications courtes, claires et, je l'espère, divertissantes.

En ce moment, j'ai à liquider une petite affaire (sur *Hamlet*). Deux à la fois, ce serait peut-être abuser. Donc, pour l'autre petite affaire (celle de M. Hirsch), c'est l'hospitalité d'un prochain numéro du *Mercure* que je me permettrai bientôt de vous demander.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, etc...

LOUIS MANDIN.

§

Une source de Baudelaire. — Source est peut-être ambitieux. Je veux simplement indiquer où Baudelaire trouva l'image dont il fit le symbole de sa destinée misérable dans *Un Voyage à Cythère*.

On se souvient des vers où il décrit l'île de Vénus et ce qu'il y découvre :

J'entrevoyais pourtant un objet singulier.
Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères...
Mais voilà qu'*en rasant la côte* d'assez près
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches,

Nous vîmes que c'était *un gibet à trois branches*
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.
De féroces oiseaux perchés sur leur pâture
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr...

Ouvrons maintenant le merveilleux *Voyage en Orient* du pauvre Gérard, et relisons ce passage de l'*Introduction* :

Pendant que *nous rasions la côte*, avant de nous abriter à San-Nicolo, j'avais aperçu *un petit monument vaguement découpé* sur l'azur du ciel, et qui, du haut d'un rocher, semblait la statue encore debout de quelque divinité protectrice...

Mais, en approchant davantage, nous avons distingué clairement l'objet qui signalait cette côte à l'attention des voyageurs. C'était un gibet, *un gibet à trois branches*, dont une seule était garnie. Le premier gibet réel que j'aie vu encore, c'est sur le sol de Cythère, possession anglaise, qu'il m'a été donné de l'apercevoir.

Ce gibet à trois branches, où se balançait un seul pendu, et par lequel s'annonçait à Nerval la terre antique des myrtes, des roses, des amours, n'est-ce pas *le gibet symbolique* où le poète vit *pendre son image*? — ED. MORIN.

§

Istanbul = Stamboul = Constantinople. — Les Turks ont rayé de leur vocabulaire, effacé de leurs cartes, proscrit de leurs parlotes le nom de *Constantinople*, qui désignait la capitale de l'ex-Empire ottoman. Ce nom, qui est d'origine grecque et signifiait la ville de Constantin, offusquait la vue et l'ouïe des Pachas républicains d'Ankara. D'un trait de plume, ils l'ont supprimé et remplacé par celui d'Istanbul. Désormais les navires partent pour Istanbul et les correspondances portant la mention : *Constantinople* feront retour à l'envoyeur. Constantinople? Les Turks de 1932 ne connaissent plus cette cité. Ils sont trop nationalistes pour cela. Ils l'ont débaptisée. Patriotiquement, au vocable grec, ils ont substitué un vocable turc. Telle fut, du moins, leur illusion. Les Grecs — et tous ceux qui connaissent l'histoire turque — ont dû bien rire de leur grossière méprise. Ils n'ignorent pas, en effet, ce qu'ignorent Ghazi Moustapha Kemal et les honorables de sa grande Assemblée : que

Sous les derniers successeurs de Constantin, alors que déjà les Ottomans arrivaient aux portes de Byzance, leurs oreilles étaient sans cesse frappées par ces mots : *is tin bolin* (à la ville), proférés par les Grecs des campagnes environnantes, lorsqu'ils parlaient de se rendre dans la capitale. Dans leur ignorance, les Barbares prirent cette phrase pour le nom même de la ville, et lorsqu'ils s'en furent rendus maître, ils firent par corruption de *is tin bolin* Istambol ou Stambol (1), nom qu'ils changent quelquefois, par un de ces jeux de

(1) « Ainsi se sont formés les noms modernes de Stanco (Cos), abréviation de *is tin Cô;* Stalimène (Lemnos), abréviation de *is ta limèna.* » A. Ubicini : *La Turquie actuelle*, Paris, 1855, p. 55, note.

mots familiers aux Orientaux, en celui d'*Islambol*, c'est-à-dire « la plénitude de l'islamisme ». Les lettrés seuls dans leurs livres, et le gouvernement dans les actes officiels, retinrent l'ancien nom de *Constantiniié* qui se lit encore aujourd'hui sur les pièces de monnaie (2).

Les Ottomans qui conquirent *Constantiniié* étaient plus tolérants que les Turcs qui l'ont destituée et désertée, humiliés, sans doute, et gênés par les souvenirs de gloire et de splendeur qu'elle évoque. Mais il n'est au pouvoir d'aucun dictateur d'abolir ces sortes de souvenirs. Constantinople turquifiée porte toujours un nom grec, Istamboul = *is tin bolin.* Comme, du reste, la capitale de la République turque : Ankara = Angora = *Ancyre,* du grec *anguira,* ancre. L'étymologie n'est pas une science turque. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

Comment son pays avait-il récompensé Briand qui voulait, selon le mot de Michelet, déclarer la paix au monde? — MAURICE ROSTAND, *L'homme que j'ai fait naître*, p. 187.

Le mot de La Bruyère revient à l'esprit : « On cherche un auteur, on trouve un homme. » — Les journaux (annonce pour un livre de Max Fischer).

Les ennemis étaient campés, à huit milles de son quartier général, au pied d'une montagne qu'ils négligeaient de surveiller. A minuit, il envoya pour l'occuper Labienus et deux légions; avant la fin de la nuit, il expédia sa cavalerie face aux Helvètes, et il la suivit avec le reste de ses troupes... L'ennemi allait être pris entre deux feux. — C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, III, p. 211.

Ceux qui en France ont gardé le goût de l'histoire ancienne se rappellent la thèse de Duruy, apologie du gouvernement de Tibère; ils se rappellent comment l'historien, ayant eu le malheur de dire qu'il avait deux morales, souleva une tempête. — HENRY BIDOU, *Le Temps*, 13 juillet.

Foch est de la filiation de Montaigne, La Boétie, Pascal et Descartes. A ces grands hommes il doit tout. A Dieu il doit le reste. — CROCKAERT, ministre de la Défense nationale de Belgique, *Journal des Débats*, 4 juillet.

Ils donnent sur ma joue un soufflet à Virgile, pouvait-il se dire avec Boileau. — LOUIS GILLET, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet, p. 257.

Hier, en Sorbonne, une brève cérémonie, mais qui réunissait toutes les personnalités universitaires, a célébré la pose d'une plaque. Sur cette plaque, on lit qu'en 1470 fut établie la première presse à imprimer de France. Ce fait, d'une grande importance, matériellement et moralement, méritait d'être commémoré. C'est Robert de Sorbon, homme d'esprit ouvert, qui, ayant entendu parler de la nouvelle invention, se décida à remplacer, en l'utilisant, les anciens livres copiés à la main. — *L'Intermédiaire des Editeurs, Imprimeurs et Libraires*, 5 juillet.

Dans l'amusant volume de « souvenirs parlés » de Briand, Raymond Escholier, qui fut son chef de cabinet, rapporte un propos tenu par l'homme d'Etat... à Jules Verne quand il avait quinze ans et qu'ils étaient tous deux lycéens à Nantes. — *Paris-Midi*, 6 juillet.

(2) Ubicini : *La Turquie actuelle*, p. 55.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXXVII

—

CCXXXVII N° 817. — 1er JUILLET.

Dr A. Legendre......... *La Vérité sur le Conflit sino-japonais*......................... 5
Dr P. Remlinger........ *Les Chiens de Constantinople. Leur Vie. Leur Mort*............... 24
Marguerite Henry-Rosier. *Vers pour Louis Pergaud*........ 71
Edouard Krakowski..... *Un Renouveau des Lettres philosophiques*...................... 74
Bernard Champigneulle.. *Déchéance d'un Genre musical : l'Opéra*........................ 89
Louis Dumas............ *Mon Pays sera le plus grand*, roman (II)................... 102

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature**, 136 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 145 | John Charpentier : **Les Romans**, 150 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 155 | P. Masson-Oursel : **Philosophie**, 160 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 163 | Charles Merki : **Voyages**, 166 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 169 | P. P. P. : **Les Journaux**, 176 | René Dumesnil : **Musique**, 182 | Gustave Kahn : **Art**, 187 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 198 | Divers : **Chronique de Glozel**, 207 | Robert Chauvelot : **Questions coloniales**, 217 | Louis Mandin : **Notes et Documents littéraires**. *Hamlet et Marie Stuart*, 220 | E. de Morsier : **Notes et Documents d'histoire**. *Le mystère des 99 jours*, 226 | René de Weck : **Chronique de la Suisse romande**, 230 | Divers : **Ouvrages sur la Guerre**, 236 | Mercvre : **Publications récentes**, 243; **Echos**, 246.

CCXXXVII N° 818. — 15 JUILLET.

Y.................... *L'Église catholique et l'État français*. 257
Ambroise Got.......... *Manies germaniques*............ 274
Pierre Lagarde........ *Mais moi, je ne veux pas*, poème.. 295
Marcel Coulon......... *Un Grand Poète inconnu. Marc de Papillon* (1555-1599).......... 297
Pierre Bourdeix....... *La Concentration urbaine. Métropolisme et Régions urbaines*....... 324
Louis Dumas........... *Mon Pays sera le plus grand*, roman (III)................ 352

REVUE DE LA QUINZAINE. — EMILE MAGNE : **Littérature,** 379 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes,** 386 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans,** 391 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre,** 396 | EDMOND BARTHÈLEMY : **Histoire,** 399 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique,** 408 | HENRI MAZEL : **Science sociale,** 414 | CAMILLE VALLAUX : **Géographie,** 422 | A. VAN GENNEP : **Ethnographie.** 428 | MAURICE MAGRE : **Sciences occultes et Théosophie,** 432 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues,** 436 | RENÉ DUMESNIL : **Musique,** 440 | MICHEL PUY : **Publications d'Art,** 445 | CHARLES MERKI : **Archéologie,** 450 | P. MASSON-OURSEL : **Orientalisme,** 454 | A. BARTHÉLEMY : **Questions religieuses,** 456 | JULES TROHEL : **Notes et Documents littéraires.** *Au Pays de Jules Renard,* 459 | EDMOND MARC : **Notes et Documents de musique,** 463 | JOSEPH-S. PONS : **Lettres catalanes,** 469 | PH. LEBESGUE : **Lettres portugaises,** 474 | Z. L. ZALESKI : **Lettres polonaises,** 481 | FRANCISCO CONTRERAS : **Lettres hispano-américaines,** 484 | DIVERS : **Bibliographie politique,** 489; **Ouvrages sur la Guerre de 1914,** 493 | MERCVRE : **Publications récentes,** 499; **Echos,** 503.

CCXXXVII N° 819. — 1er AOUT.

J. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.	*Hitler ou la Faillite du Surhomme.*	513
LOUIS-HENRY DESTEL......	*Olympic Games*.................	530
ANDRÉ PAYER............	*Route au Couchant,* poésies.....	551
PRICE HUBERT...........	*Le Village russe*..............	555
CAMILLE VALLAUX.........	*L'Année polaire*...............	582
LOUIS DUMAS............	*Mon Pays sera le plus grand,* roman (IV).................	598

REVUE DE LA QUINZAINE. — GABRIEL BRUNET : **Littérature,** 642 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes,** 651 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans,** 656 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre,** 661 | P. MASSON-OURSEL : **Philosophie,** 666 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique,** 668 | ERNEST RAYNAUD : **Police et Criminologie,** 671 | A. VAN GENNEP : **Préhistoire,** 680 | CHARLES MERKI : **Voyages,** 685 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues,** 687 | P. P. P. : **Les Journaux,** 693 | GUSTAVE KAHN : **Art,** 698 | GASTON ESNAULT : **Linguistique,** 703 | ROBERT DE SOUZA : **Notes et Documents littéraires.** *Les sons du français, la « Grammaire de l'Académie » et les « Observations » de M. F. Brunot,* 709 | JEAN-EDOUARD SPENLÉ : **Lettres allemandes,** 719 | PAUL GUITON : **Lettres italiennes,** 726 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : **Lettres russes,** 730 | JEAN CATEL : **Lettres anglo-américaines,** 737 | DIVERS : **Bibliographie politique,** 744; **Ouvrages sur la Guerre de 1914,** 747 | MERCVRE : **Publications récentes,** 752; **Echos,** 756; **Table des Sommaires du Tome CCXXXVII,** 767.



Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN DIDOT, Paris. — 1932.

BULLETIN FINANCIER

Fin mai, les indices officiels de la Bourse de Paris s'établissaient à un niveau très voisin de celui constaté fin décembre dernier et qui constituait un minimum. Depuis le début de juin, des oscillations se sont produites ; et, en définitive, une amélioration des tendances boursières a été notée.

Se maintiendra-t-elle ? Tout dépendra de l'évolution de la Conférence internationale de Lausanne. Jusqu'ici, les avis sont partagés pour ce qui concerne l'issue de cette réunion. Mais on admet généralement que si elle n'aboutit pas, une autre conférence s'imposera. Un moratoire n'est pas en effet une solution. Or le monde économique vit actuellement sous le régime du moratoire. Tôt ou tard, ce régime devra prendre fin.

Sans doute, les États-Unis, qui en définitive sont les seuls bénéficiaires de l'annuité conditionnelle des réparations allemandes ne sauraient consentir tout de suite à une annulation des dettes de guerre. La diminution des recettes budgétaires oblige les autorités financières et gouvernementales des États-Unis à élever les impôts. Et un relèvement des charges fiscales est difficilement compatible avec la suppression délibérée de cette source de recettes que constitue pour le gouvernement fédéral le payement des annuités françaises et anglaises.

Il reste que, après avoir consenti un moratoire à l'Allemagne, les États-Unis sont mal placés pour refuser la même faveur à leurs débiteurs français et britanniques. Dans ces conditions, la question des réparations allemandes et celle des dettes intergouvernementales doit se poser à bref délai. Et elle ne pourra être résolue que par un accord de tous les pays intéressés, si ceux-ci veulent vraiment mettre un terme à la crise.

Les marchés financiers ont donc de bonnes raisons pour se montrer optimistes. Et l'on s'explique ainsi que, depuis le début de juin, la plupart d'entre eux ont témoigné de meilleures dispositions.

Certes, on ne peut affirmer que la baisse ne reparaîtra pas. Certes aussi, les affaires boursières sont toujours assez peu importantes. Mais on peut considérer les niveaux atteints fin mai comme marquant le fond de la baisse. L'indice 220, enregistré à cette époque par les valeurs françaises à revenu variable, correspond aux 55 o/o de l'indice en 1913. Cela revient à dire que, par rapport aux cours moyens de la dernière année normale d'avant-guerre, les cours actuels accusent une baisse de 45 %.

Assurément, elle se justifie dans une certaine mesure par la diminution, voire, par la suppression des dividendes. Mais la question du revenu n'est pas tout à la Bourse. Deux autres éléments entrent en ligne de compte dans les appréciations boursières : la valeur intrinsèque et les perspectives. Or, la valeur intrinsèque de maintes entreprises a été renforcée pendant la période de prospérité. Et pour ce qui concerne les perspectives, il est difficile de les imaginer plus sombres qu'elles ne l'étaient voilà six mois, lorsque la question des dividendes de 1931 commençait à se poser.

On peut donc penser que la moindre éclaircie de l'horizon politique et économique sera suivie par une amélioration des conditions psychologiques de la Bourse.

Nos rentes maintiennent d'assez bonnes dispositions. Les valeurs bancaires ont tenté un relèvement qui s'affirmera lorsque la confiance reparaîtra. C'est toujours le groupe des affaires de gaz et d'électricité qui conserve la plus grande activité ; on note que presque toutes les compagnies ont maintenu, sinon augmenté, leurs dividendes pour l'exercice 1931. En revanche, les affaires de matières premières restent faibles.

Le Masque d'Or.

L'**Emprunt de l'Outillage National**. — Cet emprunt, d'un montant de 3.476 millions de francs, sera émis à raison de 94 %, soit 940 francs par titre de 1.000 francs, jouissance 15 juin 1932. Les souscriptions sont reçues à partir du 13 juin.

L'intérêt sera de 4 1/2 % par coupons semestriels de 22 fr. 50 chacun par coupure, de 1.000 francs nominal les 15 juin et 15 décembre de chaque année, le premier coupon étant à l'échéance du 15 décembre 1932. L'amortissement aura lieu en trente années par tirages au sort ou par rachats, les amortissements anticipés n'étant pas possibles avant le 1er janvier 1935. Ces obligations seront nettes de tous impôts, présents ou futurs, frappant les valeurs mobilières. Les titres seront, soit au porteur, en coupures de 1.000 francs et de 5.000 francs, soit au nominatif, sous forme de certificats de 1.000 francs. Ces obligations figureront à la Cote Officielle de la Bourse de Paris.